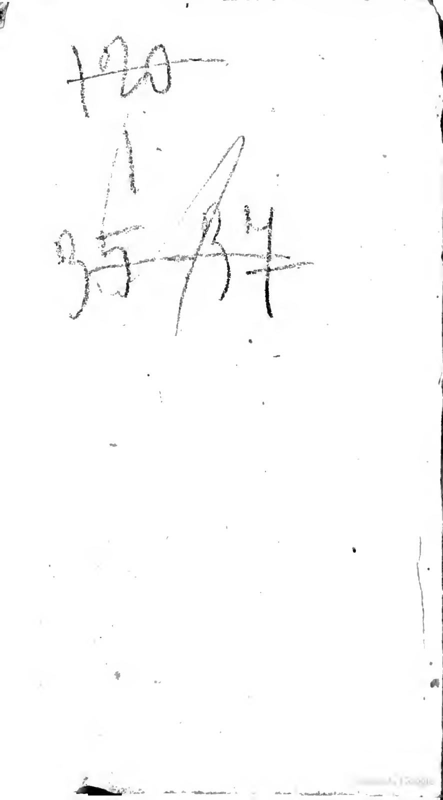



NAZIONALE
B. Prov.
1431
NAPOLI
VITT EM III
ECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine
N.





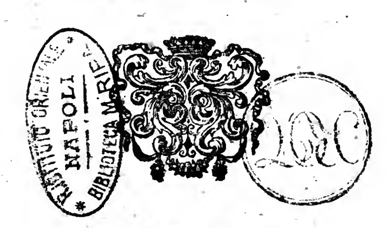


TUSCULANES
DE
CICERON,
TRADUITES

Par Messieurs BOUHIER & D'OLIVET, de l'Académie Françoise.

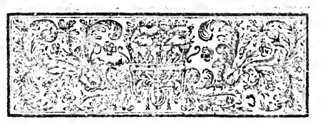
AVEC DES REMARQUES.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Aux Dépens de la COMPAGNIE.

MDCCXXXIX.



A

MONSEIGNEUR

LE

DAUPHIN.



ONSEIGNEUR,

On balanceroit à vous offrir des Traitez de Morale, si l'on n'étoit rassuré par ces hommes

illustres que le discernement du Roi, & les vœux de la France, vous ont donnez pour guides dans le sentier de la vertu.

Un discours qu'ils aiment à tenir, & que nous n'aimons pas moins à entendre, c'est que déja le goût du vrai s'empare de vous, MONSEIGNEUR, & que vous êtes encore plus touché de ce qui forme les mœurs, que de ce qui éclaire & orne l'esprit.

Quel fruit n'avons-nous pas à nous promettre de la plus parfaite éducation, jointe aux inclinations les plus heureuses, qui se dévelopent d'elles-mêmes, & dans un âge encore si tendre?

Mais

Mais ce que vous faites aujourd'hui par goût, MONSEIGNEUR, dans peu vous le ferez par choix : & vous serez charmé de reconnoître, que dans les actions même où jusqu'à présent vous avez cru ne suivre que votre panchant, vous obéissiez aux préceptes de la raison.

Voici l'abrégé de ces importans préceptes, dans un Ouvrage digne de marcher à la suite de celui que j'eus l'honneur de présenter au Roi votre auguste Pére, lorsqu'il étoit comme vous, MONSEIGNEUR, entre les mains des Muses, attentif à cultiver des vertus naissantes, dont aujourd'hui la solidité fait le bonheur de l'Europe.

Vous daignerez recevoir mes hommages avec la même bonté; & je me flatte que ce volume, loin de vous déplaire tout sérieux qu'il est, sera regardé de vous comme une preuve de mon zéle, & du très-profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéissant serviteur,
OLIVET.

19. Mars, 1737.



PREFACE,

en 1732.

QUAND j'eus traduit les trois livres de Cicéron sur la nature des Dieux, on me fit entendre que la liaison des matiéres devoit me porter à traduire aussi sa premiére Tusculane, où la nature de l'Ame est expliquée dans le même goût, & conformément aux mêmes principes.

Mais d'autre côté je compris que les Tusculanes étant au nombre de cinq, une infinité de gens qui ne considérent pas qu'elles roulent sur autant de sujets in-

dépendans les uns des autres, feroient étonnez de n'en voir qu'une feule. Je ne pus cependant regarder qu'avec frayeur l'entreprife de les mettre toutes les cinq en notre langue, moi à qui la Traduction coûte bien au-delà de ce que j'ofe l'avouer. J'eus donc recours à mes amis: j'en trouvai quatre, trois defquels étoient de l'Académie Françoife, difpofez à me feconder: nous travaillâmes de concert. Qu'eft-il arrivé? Que de mes quatre affociez, deux font (1) morts, avant que d'avoir mis la derniére main à

(1) M. de la Monnoye, de l'Académie Françoife, chargé de la feconde Tufculane, mort le 15 d'Octobre 1728.

M. d'Oby, Avocat Général au Grand-Confeil, chargé de la cinquiéme Tufculane, mort en 1729. Il fit imprimer fon effai de Traduction, pour le communiquer à fes amis: & il n'en fit tirer qu'un très-petit nombre d'exemplaires, l'un defquels eft dans la Bibliothéque du Roi.

ı leur Ouvrage: & quant aux deux
ıutres, quoique certains de plai-
:e à des lecteurs équitables, ils
ı'ont pu réussir à se contenter
:ux-mêmes.

Au fond, leur dégoût est prin-
:ipalement venu de ce qu'ils ont
:rouvé l'orginal peu propre à se
aire lire en françois. Car enfin,
ıuelque art qu'ait un Traducteur,
l y a des Ouvrages tellement faits
›our la langue & pour le siécle
›ù ils ont d'abord paru, qu'il est
nutile de vouloir les tirer de-là.
Telles sont celles des Tusculanes,
›ù il est traité des passions. Au-
ourd'hui les raisonnemens que
es Stoïciens faisoient là-dessus,
ıe peuvent que nous paroître
›ibles & obscurs, parce que l'E-
'angile nous a fourni des idées
›lus simples, des maximes plus
›ures, & des motifs plus puissans.
Ajoûtons que pour entendre,

même en langue vulgaire, les systêmes des anciennes Ecoles, il faut un savoir plus que médiocre, avec lequel on aime mieux consulter les originaux, que de se rabattre sur des versions. Ainsi mes deux amis ont cru se voir dans le cas de Varron, qui se défendoit (2) prudemment de toucher à certaines matiéres, sous prétexte que son travail ne pourroit servir, ni aux Savans, parce qu'ils l'auroient dédaigné; ni aux Ignorans, parce qu'ils n'y auroient rien compris.

Je n'avois pas ce dérnier inconvénient à craindre pour la premiére Tusculane, puisqu'à peu de chose près, elle ne contient que des réflexions nées du sens commun, & qui sont à la portée de tout le monde. Mais ce

(2) *Ea nolui scribere, quæ nec indocti intelligere possent, nec docti legere curarent.* Acad. l. 2.

ce n'eſt pas encore là ce qui m'a déterminé à la publier. Je l'ai dû, pour ne pas dérober aux Savans les curieuſes & pénibles recherches de M. le Préſident Bouhier, que j'avois engagé à revoir le texte latin. Pouvois-je, avec une ſorte de juſtice, ou même de bienſéance, me réſoudre à enfouïr ſes Remarques, faites à ma priére, & uniquement pour accompagner ma Traduction? Peut-être que l'exemple d'un homme de ſon rang, & de ſon mérite, réveillera en France le goût de la Critique : goût autrefois ſi commun, que le célébre Lambin, lorſqu'il travailla ſur Cicéron, trouva du ſecours dans les plus grands perſonnages de ſon temps. Car, pour dire ceci en paſſant, la liſte qu'il nous en a laiſſée, & qu'on peut voir à la ſuite de ſa Préface, prouve que

ce même Cicéron, qui de nos jours est relegué dans les Collèges, faisoit il y a deux cents ans les délices de tout ce que la France avoit (3) de plus considérable, & dans la Robe, & dans le Clergé,

Voilà, en peu de mots, par quelles raisons je donne séparément la premiére Tusculane.

(3) Jean du Tillet, *Evêque de Meaux*, Guillaume Pellicier, *Evêque de Montpellier*, Pierre Danès, *Evêque de Lavaur*.

Guillaume Budé, Lazare de Baïf, Henri de Mesmes, Jean Hurault, Pierre du Faur de Saint Jorry, *tous Maîtres des Requêtes*.

Barnabé Brisson, *Président à Mortier*, & Aimard de Ranconet, *Président aux Enquêtes*, *au Parlement de Paris*.

Germain Vaillant de Guellis, *Abbé de Pimpont*, *Conseiller au même Parlement*.



PRE-



PREFACE,

en 1737.

J'Avois résolu de ne pas toucher aux quatre derniéres Tusculanes: mais la beauté de la premiére ayant fait desirer l'Ouvrage complet, je me suis prêté à ce nouveau travail, & d'autant plus volontiers, que M. le Président Bouhier a bien voulu le partager avec moi.

On sera, sans doute, charmé de voir Cicéron entre les mains d'un Traducteur aussi digne de lui, que Cicéron lui-même étoit digne d'avoir pour Traducteur un Savant du premier ordre. Car enfin, quelque raison que j'aye

personnellement de laisser le monde dans l'erreur où il est à l'égard de la Traduction, j'aurai le courage d'avancer que c'est un genre d'écrire, dont la difficulté ne sauroit être mesurée que par ceux qui sont capables de la vaincre. Permis à nos Cotins de traduire Bavius, parce que les productions de Bavius, si nous les avions, se trouveroient au niveau de leur génie. Mais les siécles qui ont suivi les beaux jours d'Athénes & de Rome, n'ont guére conservé que ce qu'il y avoit de plus précieux ; & nécessairement il faut, entre l'Auteur & le Traducteur, une certaine proportion de mérite.

Par ce principe, qui paroîtra solide, je rends justice à M. le Président Bouhier, mais je me condamne visiblement. Ai-je bien pu, sans une témérité

inex-

inexcusable, essayer de rendre Cicéron & Démosthéne? Je n'ai rien à dire pour ma défense, si ce n'est que j'ai été Traducteur comme on est Poëte, parce qu'il faut céder à un ascendant secret, qui ne nous permet pas de fuir le danger, même en nous le faisant voir. Une très-vive admiration pour quelques-uns des Anciens, s'empara de moi dès l'enfance; aussi-tôt elle devint l'ame de mes études; c'est elle qui a disposé de mon loisir; je lui dois toutes les délices que je puis avoir goûtées dans le cours de ma vie; comment me serois-je défié des piéges qu'elle me tendoit? Une admiration si constante vient à bout d'inspirer des entreprises trop hardies: & quelquefois, je l'avoue, elle a le pouvoir de les faciliter. Oui, j'ai quelquefois éprouvé, qu'elle savoit produire dans

dans l'esprit du Traducteur une sorte d'ivresse, qui, sans avoir le mérite de l'enthousiasme, ne laisse pas d'en tenir lieu.

Pour revenir donc aux Tusculanes, puisqu'aujourd'hui nous les donnons toutes les cinq, il est nécessaire d'en marquer ici la liaison. Car, quoique détachées, & prises chacune à part, ce soient autant de questions indépendantes les unes des autres ; il n'en est pas moins vrai, que les cinq ensemble forment un corps des mieux construits. Unité dans le dessein, justesse dans la division, variété dans les matiéres, voilà, si je ne me trompe, tout ce qui peut concourir à la perfection d'un Ouvrage, quant au fonds : & j'ai peine à croire qu'il y ait dans les Ecrits, ou anciens, ou modernes, quelque autre plan mieux imaginé, plus régulier, que

que celui des Tusculanes.

Quel a été le but de Cicéron ? C'est de faire bien comprendre à l'homme, qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Un sentiment confus & aveugle se soulève d'abord contre cette proposition. Mais quelle obligation n'aurai-je pas à un Auteur, qui pourra réussir à m'en convaincre ? Je veux être heureux : toutes mes vuës, tous mes desirs se portent là : cet instinct, à chaque instant de ma vie, me parle : je puis renoncer à tout, excepté à l'envie d'être heureux : cependant je ne le suis point : dois-je m'en prendre à la Nature, ou à moi ?

Pour me décider là-dessus, il faut que je rentre en moi-même, & que j'examine au vrai ce que je suis. Hélas ! que suis-je ? Un animal destiné à mourir tôt ou tard. Avant que d'arriver à ce

dernier

dernier terme, je puis, & à tout moment, me voir aux prises avec la douleur. Je puis, & à tout moment, recevoir des sujets d'affliction. J'ai dans mon cœur le poison le plus funeste, une source intarissable de passions. Mais en même temps, pour combattre les divers ennemis de mon repos, j'ai une Raison, qui m'éclaire sur ce qui est bien, ou mal; qui me fait sentir que je suis né pour aimer, & pour pratiquer le bien; qui, par rapport aux maux dont je me plains, corrige l'erreur de mes sens; & qui enfin, si je suis docile à ses loix, me répond de ma félicité.

Voilà ce qu'embrassent nos cinq Tusculanes. Dans la premiére, Cicéron se propose de nous rassûrer contre les frayeurs de la mort. Dans la seconde, il nous enseigne par quels motifs nous

ıous devons patiemment ſup-
ɔorter les douleurs corporelles.
Dans la troiſiéme, comment on
ɔeut ſe mettre au deſſus des évé-
ıemens capables de nous affli-
ger. Dans la quatriéme, qu'il
ıous faut vaincre nos paſſions.
Et dans la cinquiéme, que pour
être parfaitement heureux, nous
n'avons qu'à être vertueux, c'eſt-
-dire, raiſonnables.

A l'égard de la premiére,
omme les opinions ſur la nature
e l'ame étoient fort différentes,
c aſſez peu débrouillées parmi
es Anciens, on voit que Cicé-
on, après les avoir expoſées
outes en détail, panche abſolu-
ıent pour celle de Phérécyde &
e Platon, qui tenoient l'immor-
alité de l'ame. Dans les quatre
utres Tuſculanes, il donne preſ-
que toujours la préférence aux
Stoïciens. Un vrai Académicien,
&

& honnête-homme, tel qu'étoit Cicéron, n'étoit donc pas, comme quelques Auteurs l'ont pensé trop légérement, un homme qui ne crût rien. C'étoit un Philosophe, qui ne déférant à la simple autorité d'aucune secte en particulier, se réservoit le droit d'examiner le pour & le contre de toutes les opinions, & n'usoit de cette liberté, que pour s'attacher à ce qu'il jugeoit le moins douteux, & le plus sain.

Je ne sais, au reste, comment un Ouvrage aussi intéressant, & aussi instructif que celui-ci, avoit presque manqué (1) de Traducteur jusqu'à présent: tandis qu'au contraire le Traité *des Offices* a été traduit une infinité de fois.

A-t-

(1) Je ne connois de Traduction des Tusculanes, que celle d'Etienne Dolet, qui ne contient que les trois premiers livres, imprimez en 1543, & celle de Pierre Du Ryer.

A-t-on cru qu'il étoit plus utile à
'homme de connoître ses de-
'oirs à l'égard de la société, que
le savoir bien vivre avec lui-
nême? Si cela est, on s'est
rompé. Quelque besoin que nous
yons d'avoir la paix avec les
utres, il nous importe encore
lus de n'être pas en guerre avec
ous. Les troubles de l'ame sont
: plus terrible fléau de l'huma-
ité. Et d'ailleurs, si tout parti-
ulier travaille à être sage, n'est-
e pas le plus sûr moyen d'af-
:rmir la félicité publique? Un
on Philosophe est nécessaire-
ient un bon citoyen.

Peut-être aussi que ce qui a
:froidi le zéle des Traducteurs,
'est la crainte qu'ils ont eue de
e pouvoir donner un air fran-
ois à la Scholastique des Stoï-
ens. J'avoue qu'en effet la troi-
iéme & la quatriéme Tusculane
pé-

péchent un peu par-là. Mais qu'y faire? Toutes les Ecoles, dans tous les temps, n'ont-elles pas eu la folie d'aimer à quintessencier leurs ideés, & à se faire un jargon? Rien de plus aisé, cependant, que d'employer toujours des termes communs, si l'on ne vouloit jamais dire que des choses sensées. Au moins est-on redevable à Cicéron d'avoir humanisé ce langage, autant qu'il l'a pu. Quoi qu'il en soit, on auroit tort de rebuter un grand nombre de très-belles & de très-sages maximes, sur ce qu'elles sont enterrées parmi les épines du Portique. A la bonne heure, que ces épines fassent peur aux Ignorans. Je pardonnerai même aux Savans de ne point lire nos versions. Mais de-là conclurai-je, comme (2) Varron, qu'il ne faut point

(2) Voyez ci-dessus, p. 10. Rem. 2.

point écrire ? J'aime mieux la pensée de cet autre (3) Romain, qui ne vouloit pour ses Lecteurs, disoit-il, ni des Savans, ni des Ignorans ; parce que les uns étoient trop habiles pour lui, & les autres ne l'étoient point assez. Il reste donc une troisiéme classe de Lecteurs: & ce qui la compose, c'est précisément le plus grand nombre des honnêtes-gens. Pour qui prendre la peine de traduire, si ce n'est pour eux ?

Je ne trouve plus qu'une objection à faire contre les Tusculanes; mais la plus spécieuse de toutes, quoique la moins solide. Quelques personnes, dont la religion est plus sincére qu'éclairée, ne goûtent pas des Traductions, où,

(3) *C. Lucilius, homo doctus, & perurbanus, dicere solebat, ea quæ scriberet, neque se ab indoctissimis, neque ab doctissimis legi velle, quòd alteri nihil intelligerent, alteri fortasse plus, quàm ipse.* De Orat. II, 6.

où, de loin à loin, elles voient des principes contraires à ceux du Christianisme. Mais, à parler sérieusement, peut-on s'étonner que les anciens Philosophes n'aient pas été Chrétiens, dans les points qui dépendent absolument de la Foi divine ? Un juste sujet d'étonnement, c'est que si peu de Chrétiens soient Philosophes, dans les points qui ne passent pas les forces de la Raison humaine. Rougissons de ne pas conformer notre conduite à des véritez connues de tous les temps : & n'allons pas follement chercher des sujets de scandale dans ce tas d'opinions étranges, qui sont venues avant les véritez révélées.

Tous les jours nos plus saints Missionnaires ne donnent-ils pas des Relations, où ils exposent les absurditez impies, qui ont cours

:ours parmi les Idolâtres? Or, ju'une rêverie parte d'un Stoï-:ien, ou d'un Talapoin, que nous mporte? Aux yeux de l'esprit, leux mille ans & deux mille ieues font le même effet.

Rien, ce me semble, n'est plus digne d'un homme sage, que d'étudier historiquement les pinions humaines. Par-là du noins on apprend à ne point bonder en son sens, puisqu'on oit les plus rares génies don-er dans des travers. Aucun es Philosophes Grecs n'en fut xempt. Mais en même temps, ombien ne leur doit-on pas de :çons utiles à la société, & qui ont allées insensiblement à l'ex-rpation de la barbarie? Cicé-on en a fait un choix; il les a nises dans leur plus beau jour; : sans doute il mérite, n'eût-il ompose que ses Tusculanes, de

marcher à la tête des Anciens, qui ont le mieux ſervi la Raiſon.

Que ceux qui prendroient cet éloge pour l'hommage ſervile d'un Traducteur, conſultent le docte Eraſme Je ſais qu'il va trop loin, & que la Sorbonne le déſavoueroit ſur la canonization de Cicéron. Peut-être auſſi ne doit-on pas prendre à la lettre ce qu'il en dit, & que c'eſt ſeulement une maniére figurée de faire mieux entendre juſqu'où il pouſſe ſon eſtime pour cet Auteur. Quoi qu'il en ſoit, le morceau eſt curieux, & ſera d'autant plus naturellement placé ici, que c'eſt ſa Préface ſur les Tuſculanes.

SEN-



SENTIMENT D'ERASME SUR CICERON.

JEan Froben, Libraire, voulant donner une nouvelle édition des Tusculanes de Cicéron, & m'ayant prié de tâcher à la rendre plus parfaite que les précédentes, je m'y suis porté d'autant plus volontiers, que depuis plusieurs années j'avois presque rompu tout commerce avec les belles lettres. Pour cela, j'ai fait conférer ensemble diverses copies

Quum Joannes Frobenius adornaret suis typis excudere Tusculanas Quæstiones M. Tullii, meque rogasset, ut hîc aliquid adderem opellæ meæ, quò liber exiret aliqua recentis utilitatis accessione commendatus: eò lubentius hanc suscepi provinciam, quòd pluribus jam annis mihi nihil aut perpusillum commercii cum mu-

pies de cet Ouvrage, & me suis réservé la liberté de choisir entre les variantes. Je l'ai revû avec soin d'un bout à l'autre. J'ai rétabli selon les régles de la versification les passages des Poëtes grecs ou latins, que Cicéron, à l'exemple de Platon & d'Aristote, insére dans son discours : & si abondamment, qu'il peut y avoir de quoi fatiguer ses lecteurs. Où j'ai trouvé des variantes ; si l'une m'a paru la seule bonne, je m'y suis tenu ; & si j'ai balancé sur le choix, j'ai conservé les deux leçons, l'une dans le texte, l'autre à la marge. J'ai fait aussi quelques

---

sis mansuetioribus fuisset. Itaque conferendorum exemplarium negotio famulis delegato, judicandi partes mihi sumpsi: totoque opere non oscitanter perlecto, digessi versus carminum, quæ ille quidem non sine exemplo Platonis & Aristotelis, ex græcis latinisque poëtis, sed propemodum ad tædium usque congerit. Ubi variabant exemplaria, vel, quod probabatur, amplexi sumus: vel, si videbatur anceps judicium, utramque lectionem servavimus, alteram in contextu, alteram in spatio marginis : nonnulla citra co-

ques corrections de mon chef, & sans être guidé par les manuscrits : mais en petit nombre, & seulement dans les endroits où la chose devoit paroître incontestable aux gens du métier. J'ai donné enfin quelques éclaircissemens sur le texte. C'est un travail de deux ou trois jours, que j'ai été obligé de prendre sur mes études ordinaires, qui ont pour objet l'avancement de la Religion. Mais bien loin d'y avoir regret, je me propose au contraire de renouer, si j'en suis le maître, avec mes bons amis d'autrefois, & de passer encore quelques mois de ma vie avec eux. J'entens avec les auteurs de la belle Anti-

qui-

---

codicum ſuffragium reſtituimus, ſed nec admodum multa, & ibi duntaxat, ubi res homini docto & exercitato non eſſet obſcura: nonnihil etiam ſcholiorum adjecimus. Dum hæc ago, bidui triduive diſpendium facere neceſſe fuit in aliis ſtudiis, quibus rem Evangelicam utcunque promovemus. Atque hujus diſpendii adeò me non pœnituit, ut in votis ſit, ſi liceat, ad veteres illos amicos remigrare, ac menſes aliquot cum illis familiariter vivere. Tantum fructus me ſenſi

 per-

quîté. Tant j'ai senti qu'une nouvelle lecture des Tusculanes me faisoit de bien : non seulement parce qu'elle servoit à dérouiller mon style, qui est chose que je ne laisse pas de compter pour un avantage ; mais sur-tout, & à bien plus forte raison, parce qu'elle me portoit à reprimer & à vaincre mes passions. Hé ! combien de fois, du milieu de ma lecture, me suis-je indigné contre ces sots, qui disent que si vous ôtez à Cicéron un fastueux étalage de paroles, il ne lui reste rien de beau ? Quelles preuves n'a-t-on pas dans ses Ouvrages, qu'il possédoit tout ce que les plus savans des Grecs avoient écrit sur la nécessité de bien vivre ? Quel choix,

---

percepisse ex his libris relectis, non tantum ob styli rubiginem abstergendam : quanquam hoc quoque nonnihil est, meo quidem judicio : verùm multò magis ob animi cupiditates moderandas refrenandasque. Quoties inter legendum expuebam in stolidos istos, qui in Cicerone nihil præclarum esse dictitant, præter verborum phaleras ? Quàm illic est varia lectio voluminum, quæ doctissimi Græci de rectè beatèque vivendo reliquerunt ? Quanta

choix, quelle abondance de maximes les plus ſaines & les plus ſaintes? Quelle connoiſſance de l'Hiſtoire, ſoit ancienne, ſoit moderne? Mais quelle élevation d'idées ſur la vraie félicité de l'homme? On voit à ſa maniére de penſer là-deſſus, que ſa vie étoit conforme à ſa doctrine. Quand il a traité de ces matiéres abſtraites, qui ne ſont nullement à la portée du vulgaire, & qui même, s'il en avoit crû pluſieurs de ſes contemporains, ne pouvoient s'expliquer en langue latine; quelle netteté, quelle clarté, quelle facilite, quelle variété, enfin quel enjouement? Juſqu'au temps de Socrate, la Philoſophie ſe bornoit *à*

Quanta cognitio, quantaque memoria priſcarum ſimul & recentium hiſtoriarum? Tum autem; quàm altæ cogitationes de vera hominis felicitate? Quæ planè declarant illum hoc egiſſe, quod docebat. Jam verò in explicandis rebus procul à communi ſenſu ac ſermone populari ſemotis, quaſque multi deſperabant Romana lingua tractari poſſe: quæ perſpicuitas, qui candor, quæ facilitas, quæ copia, quæ denique feſtivitas? Philoſophiam, quæ primùm in rerum naturalium con-

à la Physique: & ce fut lui, dit-on, qui le prémier, en la prenant du côté de la Morale, lui donna entrée dans les maisons des particuliers. Platon & Aristote tâchérent de l'introduire dans les Cours des Rois, & dans les Tribunaux des Magistrats. Pour ce qui est de Cicéron, il a fait, selon moi, monter la Philosophie sur le Théâtre, il lui a enseigné à parler si clairement, que le parterre même se trouve en état de l'entendre, & de lui applaudir. Tant d'Ouvrages qu'il nous a laissez sur ces importantes matiéres, il les composa dans les temps les plus orageux de sa République, & quelques-uns

---

contemplatione occupata, procul aberat à vita communi, Socrates primus in terras atque etiam in domos deduxisse legitur: Plato & Aristoteles conati sunt eam & in aulas regum, & in senatum, & in ipsa tribunalia producere. M. verò Tullius mihi videtur eam etiam in proscenium perduxisse, cujus opera sic loqui didicit, ut promiscuum etiam vulgus possit applaudere. Atque hujus generis tam multos libros scripsit vir ille difficillimis temporibus, summoque Reipublicæ tumultu, quosdam etiam rebus in summam desperatio-

ans même après que toute espérance fut perdue. Tandis donc que nous voyons des Payens faire un si bon usage d'un triste loisir, & au lieu de chercher à se distraire par des plaisirs frivoles, mettre leur consolation dans les saints préceptes de la Philosophie: comment nous aujourd'hui n'avons-nous pas honte de nos vaines conversations, & de nos longs repas? Je ne sais ce qui se passe dans l'esprit des autres: mais pour moi personnellement, j'avoue que je ne lis point Cicéron, sa Morale surtout, sans être frappé jusqu'au point de croire qu'il y avoit du divin dans l'ame, d'où ces productions

---

rationem adductis. Et non pudet nos nostrarum confabulationum atque conviviorum, cùm videamus homines Ethnicos tam sanctis commentationibus & otium, quod dabat Reipublicæ calamitas, transegisse: nec ab ineptis voluptatibus quæsivisse mentis avocamenta, sed à sanctissimis philosophiæ præceptis petiisse remedium? Quid aliis accidat, nescio: me legentem sic afficere solet M. Tullius, præsertim ubi de bene vivendo differit, ut dubitare non possim, quin illud pectus, unde ista prodierunt, aliqua divinitas

tions nous sont venues. Plus je pense combien est au dessus des idées humaines la bonté de Dieu, cette bonté immense, à laquelle certaines gens, qui sans doute la mesurent à la petitesse de leur esprit, veulent donner des bornes trop étroites; plus j'aime à me confirmer dans l'opinion que j'ai de ce sage Romain. Où est maintenant son ame? C'est sur quoi aucun homme, peut-être, ne sauroit prononcer. Je ne m'éloignerois pas beaucoup, je l'avoue, du sentiment de ceux qui voudroient le croire heureux dans le ciel. On ne peut effectivement nier qu'il n'ait cru l'existence d'un Etre suprême, infiniment grand,
&

occuparit. Atque hoc meum judicium mihi magis blanditur, quoties animo reputo, quàm immensa sit, quàmque inæstimabilis æterni numinis benignitas, quam quidam ex ingenio, opinor, suo nimis in angustum contrahere conantur. Ubi nunc agat anima Ciceronis, fortasse non est humani judicii pronuntiare. Me certe non admodum aversum habituri sint in ferendis calculis, qui sperant illum apud superos quietam vitam agere. Nulli dubium esse potest, quin crediderit aliquod esse numen, quo nihil esse posset
neque

& infiniment bon. Quant à l'immortalité de l'ame, quant aux peines & aux récompenses de la vie future, ses Ecrits font assez voir ce qu'il pensoit. On y découvre la conscience du monde la plus droite & la plus pure. Au défaut même de ses autres Ouvrages, qui sont en si grand nombre, il nous suffiroit pour le connoître à fond, de sa Lettre à Octavius, écrite dans une conjoncture où sa mort, à ce qu'il paroît, étoit déjà toute conclue. Si les Juifs avant la publication de l'Evangile, pouvoient se sauver avec une foi grossiére & confuse aux choses divines : pourquoi n'auront-elles pas suffi pour sauver un Payen, à qui même la Loi de Moyse étoit

---

neque majus, neque melius. Porrò quid senserit de animorum immortalitate, quid de diversa sorte præmiisque vitæ futuræ, tum quanta fuerit sinceræ conscientiæ fiducia: si non satis declarant tot ejus libri, certè vel una illa epistola satis arguit, quam ad Octavium scribit, jam, ut apparet, destinata morte. Si Judæis ante proditum Evangelium sufficiebat ad salutem rudis quædam & confusa de rebus divinis credulitas, quid vetat quo minus Ethnico, cui ne Mosi quidem

toit inconnue ; & un Payen sur-tout, dont la vie a été non seulement innocente, mais sainte ? Très-peu de Juifs, avant qu'ils fussent éclairez par l'Evangile, avoient une notion distincte du Fils & du Saint-Esprit : plusieurs d'eux ne croyoient point la résurrection des corps : nos péres cependant n'ont pas mis leur damnation au rang des articles décidez. Que dire donc d'un Payen, qui a cru simplement que Dieu étoit une puissance, une sagesse, une bonté sans bornes ; & que par les moyens qu'il jugera les plus convenables, il saura protéger les bons, & punir les mé-

---

lex erat cognita, rudior etiam cognitio profuerit ad salutem, præsertim cùm vita fuerit integra, nec integra solùm, verumetiam sancta ? Perpauci Judæi ante lucem exortam Evangelii noverant exactè Filium ac Spiritum sanctum : multi non credebant resurrectionem corporum: nec tamen ideo de illorum salute desperatum est à majoribus. Quid si Ethnicus tantùm hoc credat, Deum, quem persuasum habet esse omnipotentem, sapientissimum, & optimum, aliqua ratione subventurum bonis, & ulturum malos, quæ ipsi videatur quàm maximè accom-

méchans ? On peut m'objecter que Cicéron a commis des péchez : mais ni Job ni Melchizédech ne furent, à ce que je crois, exempts de tache durant tout le cours de leur vie On dira qu'il est du moins inexcusable d'avoir sacrifié aux Idoles. Je veux qu'il l'ait fait: ce ne fut point de son propre mouvement : ce fut par déférence pour les coutumes de son pays, autorisées par des loix inviolables. Car, du reste, il savoit assez par l'Histoire sacrée d'Ennius, que tout ce qui se débitoit de leurs Dieux, étoit pure fiction. Mais, ajoutera-t-on, il devoit au péril même de sa vie combattre la folie du peuple.

---

accommoda? Quòd si quis objiciat vitæ maculas, equidem arbitror nec Job, nec Melchisedec omnibus omninò vitiis caruisse per omnem vitam. Sed excusandum non est, quòd immolavit idolis. Id fortasse fecit, sed non ex suo judicio, verùm ex consuetudine publica : quæ quoniam legibus etiam erat confirmata, non poterat convelli. Nam esse conficta quæ de diis ferebantur, vel ex Ennii sacra historia poterat cognoscere. Sed oportebat vel vitæ jactura populi stultitiam

 coar-

ple. Hé ! les Apôtres eux-mêmes en auroient-ils eu le courage, avant qu'ils eussent reçu l'Esprit saint ? Il seroit donc bien injuste de l'exiger de Cicéron. Mais sur cet article, laissons chacun penser ce qu'il voudra. Je reviens à ces esprits grossiers, qui ne lui trouvent rien de grand, rien d'admirable, que la pompe de son élocution. Un Ecrivain si plein de recherches, si clair, si abondant, & qui met tant d'âme dans tout ce qu'il dit, pourroit-il ne pas être vraiment profond ! Quel est celui de ses lecteurs, qu'il ne renvoie pas avec un cœur plus calme? Peut-on, accablé de tristesse, prendre quel-

---

coarguere. Tantum roboris nec ipsis aderat Apostolis, priusquam hauserant cœlestem spiritum, ut impudens sit hoc exigere à M. Tullio. Verùm hac de re liberum esto suum cuique judicium. Ad illos crassos redeo, qui præter inanem verborum tinnitum, nihil magni credunt esse in libris Ciceronis. Qui fieri potest, ut tot res eruditas, tam dilucidè, tam copiosè, tanto cum affectu explicet, nisi penitus intelligat quod scribit? Quis autem sumpsit hujusmodi libros in manum, quin surrexerit animo sedatiore ? Quis tam

quelqu'un de ses livres, & ne sentir pas renaître de la gayeté? Vous ne songez pas que vous faites une lecture; vous croyez que ce sont choses qui se passent sous vos yeux; il règne dans tous ses Ecrits je ne sais quel enthousiasme, qui s'empare de vous, & qui fait qu'en le lisant vous croyez qu'actuellement cette bouche incomparable vous frappe l'oreille. Aussi ne vois-je point d'art plus utile, que celui de former des caractéres, qui expriment la parole: point de plus beau métier par conséquent, que celui d'imprimer. Qu'y a-t-il, en effet, de plus heureux, que de pouvoir, toutes les fois qu'il en prend envie, converser avec les

tam accessit mœrens, qui non abierit hilarior? Geri videtur quod legis, nec secus afflat animum tuum quidam orationis ἐνθουσιασμὸς, quàm si ex vivo ipsius pectore, ac felicissimo illo ore manantem audires. Quamobrem mihi sæpe videri solet, inter omnia quæ in usum vitæ mortalium industria reperit, nihil esse utilius quàm usum literarum, nec ullam artem præstantiorem opificio Typographorum. Quid enim felicius, quàm cum

les plus éloquens personnages, avec les plus gens de bien qu'il y eut jamais; & connoître aussi parfaitement leur génie, leurs mœurs, leurs pensées, leurs inclinations, leur conduite, que si nous avions été leurs contemporains & leurs amis, nous qui sommes venus au monde tant de siécles après eux? Je n'ai jamais mieux compris qu'aujourd'hui, combien Quintilien a raison, lorsqu'il dit: Que d'avoir commencé à prendre beaucoup de goût pour Cicéron, c'est être déja bien avancé. *Dans mon enfance je l'aimois moins que Senéque. J'avois vingt ans, que je ne pouvois pas en soutenir une lec-*

---

cum eloquentissimis simul ac sanctissimis viris, quoties lubitum est, confabulari: neque minus habere perspectum illorum qui ante tot annos vixerunt, ingenium, mores, cogitationes, studia, facta, quàm si multis annis egisses cum illis consuetudinem? Nunquam mihi magis probatum est illud Quintiliani: *Ille sciat se profecisse, cui Cicero valdè placere cœperit.* Mihi puero minus arridebat Cicero, quàm Seneca; jamque natus eram annos viginti, priusquam ferrem diutinam ejus

lecture un peu longue. Cependant les autres Auteurs me plaisoient presque tous. Je ne sais si j'ai fait du progrès en vieillissant : mais ce qu'il y a de vrai, c'est que dans le temps où les belles lettres faisoient ma passion, je ne fus jamais plus charmé de Cicéron, que je viens de l'être. La sainteté de ce savant homme m'a ébloui, autant que la beauté de son divin style. Véritablement il m'a touché le cœur, & je m'en trouve plus vertueux. J'exhorte donc la Jeunesse à bien lire ses Ouvrages, & même à les apprendre par cœur. Ce sera un temps mieux employé, qu'il ne l'est à la lecture de ces

---

ejus lectionem, cùm cæteri penè omnes placerent. An ætatis progressu profecerim, nescio: certè nunquam mihi magis placuit Cicero, tum cùm adamarem illa studia: quàm nunc placuit seni, non tantùm ob divinam quandam orationis felicitatem, verùm etiam ob pectoris eruditi sanctimoniam. Profectò meum afflavit animum, meque mihi reddidit meliorem. Itaque non dubitem hortari juventutem, ut in hujus libris evolvendis atque etiam ediscendis bonas horas collocent

ces misérables livrets, où l'on ne fait que s'acharner à de folles disputes, & dont aujourd'hui tout regorge de toutes parts. Pour moi, quoique la vieillesse me gagne, je ne rougirai point de me réconcilier avec mon cher Cicéron, que j'avois depuis trop long-temps abandonné; & dès que je me serai débarrassé de ce qui m'occupe à présent, je me ferai un mérite de cultiver encore pendant quelques mois un tel ami.

---

locent potius, quàm in rixosis ac pugnacibus libellis, quibus nunc undique scatent omnia. Me verò, tametsi jam vergente ætate, nec pudebit, nec pigebit, simulatque extricâro me ab his quæ sunt in manibus, cum meo Cicerone redire in gratiam, pristinamque familiaritatem, nimium multis annis intermissam, renovare menses aliquot.



PRE-

PREMIERE

TUSCULANE,

Traduite

Par M. l'Abbé d'Olivet.

DE LA MORT.

Qu'elle est à mépriser.

QUAND j'ai vû enfin, qu'il n'y avoit presque plus rien à faire pour moi, ni au Barreau, ni au Sénat, j'ai suivi vos conseils, Brutus, & me suis remis à une sorte d'étude, dont le

1

☞ *Les Chapitres sont cotez en marge, suivant la division reçue dans les éditions de Gruter, de Gronovius, de Verburg, &c.*

le goût m'étoit toujours resté, mais que d'autres soins avoient souvent ralentie, ou même interrompue long-temps.

Par cette étude, j'entens la Philosophie, qui est l'étude même de la sagesse, & qui renferme toutes les connoissances, tous les préceptes nécessaires à l'homme pour bien vivre.

J'ai donc jugé à propos de traiter en notre langue ces importantes matiéres : non pas que la Gréce n'ait à nous offrir, & Livres, & Docteurs, qui pourroient nous les enseigner : mais il m'a toujours paru que nos Romains avoient, ou inventé d'eux-mêmes plus sagement que les Grecs, ou du moins perfectionné ce qu'ils avoient crû devoir en retenir. Il y a dans nos coutumes & dans nos mœurs, il y a dans la conduite de nos affaires domestiques, plus d'ordre, plus de dignité. Pour le gouvernement de l'État, nos ancêtres nous ont certainement laissé de meilleures loix. Parlerai-je de notre Milice, toujours

ırs recommandable par la valeur,
plus encore par la bonne discipline? Tout ce qui pouvoit, en un
ɔt, nous venir de la nature,
ıs le secours de l'étude, nous l'a-
ns eu, mais à un tel point, que
la Gréce, ni quelque nation que
puisse être, ne doit se comparer
ec nous. Où trouver, en effet, ce
ıds d'honneur, cette fermeté,
tte grandeur d'ame, cette pro-
é, cette bonne foi, & pour tout
e enfin, cette vertu sans restric-
n, au même degré qu'on l'a vue
ns nos péres?

J'avoue qu'en tout genre d'éru-
ion les Grecs nous surpassoient.
Stoire aisée, puisqu'on ne la leur
putoit pas. Leurs prémiers Sa-
ıs, ce furent des Poëtes, & qui
ıt très-anciens : car Homére &
:siode florissoient avant la fon-
:ion de Rome; Archiloque, sous
règne de Romulus: au lieu que
us autres Romains nous n'avons
que fort tard, ce que c'étoit que
rs. La prémiére piéce de Théa-
, qui ait été jouée à Rome, le fut
sous

sous le Consulat (1) de Claudius & de Tuditanus, vers l'an de Rome cinq cents dix. Ennius naquit l'année suivante; il a précédé Plaute & Névius; ainsi c'est bien tard que les Poëtes ont été, ou connus, ou soufferts parmi nous.

A la vérité, c'étoit anciennement la

(1) Suivant la Chronologie de Varron, le Consulat de C. Claudius Centho, & de M. Sempronius Tuditanus, est fixé à l'an de Rome DXIV. L'Auteur, qui cette année donna une piéce de Théatre, étoit un Affranchi, nommé Livius Andronicus, dont il ne reste qu'un très-petit nombre de vers, la plupart tronquez, par lesquels on ne sauroit juger de son mérite.

Aulu-Gelle, liv. XVII, chap. 21, compte plus de cent soixante ans depuis la mort de Sophocle, & environ cinquante-deux depuis celle de Ménandre, jusqu'au temps où Livius parut. Suivant les Critiques, le compte d'Aulu-Gelle n'est pas tout-à-fait exact. Mais, sur de pareils faits, une erreur de quelques années n'est rien. C'est assez de savoir que les Grecs avoient porté le Théatre à sa derniére perfection, près de deux siécles avant que les Romains eussent en leur langue, ni Tragédie, ni Comédie, bonne ou mauvaise.

a coutume dans les festins, comme
Caton le dit dans ses Origines, que
es convives chantassent, au son de
a flûte, les louanges des grands
iommes. Mais ce qui fait bien voir
u'alors les Poëtes étoient peu esti-
nez, c'est que Caton lui-même
ans une de ses Oraisons, reproche
un Consul (2) de son temps, com-
ne quelque chose de honteux, d'a-
oir mené des Poëtes avec lui dans
i province où il commandoit. Il
avoit mené Ennius. Moins la Poë-
e étoit honorée alors, moins on
y attachoit. Cependant, parmi
eux qui la cultivérent, nous avons
eu

(2) M. Fulvius Nobilior, un des grands
erriers de son temps, Consul en DLXV.
fut envoyé pour soumettre l'Etolie, pro-
ice de Gréce : & non-seulement il s'y fit
compagner par le Poëte Ennius; mais à
i retour, quoique Rome ne fût pas fa-
rable à la Poësie, il ne craignit point
consacrer aux Muses les dépouilles de
irs. *Jam verò ille, qui cum Ætolis, En-
comite, bellavit, Fulvius non dubitavit
artis manubias Musis consecrare*, dit Ci-
on dans son Oraison pour le Poëte
chias, chap. XI.

eu de beaux génies, qui ne demeurérent pas fort au deſſous des Grecs Si l'on eût fait à l'illuſtre Fabius un mérite de ce qu'il ſavoit peindre, combien n'aurions-nous pas eu de Polyclétes, & de Parrhaſius? C'eſt la gloire qui nourrit les arts: le goût du travail ſans elle ne nous vient point: & tout métier, auquel on attachera du mépris, ſera toujours négligé. Savoir chanter, & jouer des inſtrumens, étoit de toutes les perfections la plus vantée chez les Grecs. Auſſi dit-on qu'Epaminondas, qui ſelon moi a été le prémier homme de la Gréce, jouoit parfaitement du luth. Thémiſtocle, qui étoit de quelques années plus ancien, paſſa pour un homme mal élevé, ſur ce qu'étant invité à prendre une lyre dans un feſtin, il avoua qu'il n'en ſavoit pas jouer. De-là vient que les Grecs ont eu quantité de célébres Muſiciens. Ils ſe piquoient tous de ſavoir ce qu'ils n'auroient pu ignorer ſans honte. Par la même raiſon, comme ils faiſoient un grand cas des Mathé-

thématiques, ils y ont excellé: au lieu que chez nous on a cru que de savoir compter & mesurer, c'étoit assez.

3 Au contraire, nous avons de bonne heure aspiré à être Orateurs. Ce fut d'abord sans y chercher d'art; on se contentoit d'un talent heureux; l'art vint ensuite au secours. Il y avoit effectivement du savoir dans Galba, dans Scipion l'Africain, dans Lélius. Avant eux, Caton avoit été homme d'étude. Lépidus, Carbon, les Gracques sont venus depuis: & à descendre jusqu'au temps où nous sommes, le nombre & le mérite de nos Orateurs est tel, que la Gréce, ou ne l'emporte nullement sur nous, ou l'emporte de peu.

Pour la Philosophie, elle a été jusqu'à présent négligée; & dans notre langue nous n'avons point d'auteurs, qui lui aient donné une sorte d'éclat. C'est à quoi j'ai dessein de m'appliquer, afin que si nos Romains ont autrefois retiré quelque fruit de mes occupations, ils en

retirent encore, s'il eſt poſſible, de mon loiſir. J'embraſſe d'autant plus volontiers ce nouveau travail, que déjà certains (3) Philoſophes, dont je veux croire les intentions bonnes, mais dont le ſavoir ne va pas loin, ont témérairement répandu, à ce qu'on dit, pluſieurs ouvrages de leur façon. Or il ſe peut faire qu'on penſe bien, & qu'on ne ſache pas s'expliquer avec élégance. Mais

(3) Ceux qui ſuivoient Epicure. Nous n'avons rien aujourd'hui de ce qu'ils avoient écrit en proſe. La perte eſt petite, puiſqu'ils écrivoient mal. Mais n'eſt-il pas étonnant que Cicéron n'ait pas mis dans un rang à part le Poëme de Lucréce? Il n'en fait mention dans aucun de ſes livres Philoſophiques: & s'il en parle dans une de ſes Epîtres, ce n'eſt qu'en deux mots, & comme par apoſtille. On le voit cependant attentif par-tout à rehauſſer le mérite de ſa nation. Ce que j'en crois, c'eſt que ſon ſilence affecté ſur Lucréce vient de ce qu'il ſe faiſoit une peine, & avec raiſon, de rien dire qui pût tourner à la gloire d'une ſecte, qu'on ne pouvoit trop décrier, parce que les principes d'Epicure, pris litéralement, tiroient à des conſéquences infinies pour les mœurs.

Mais en ce cas, c'eſt abuſer tout-à-fait de ſon loiſir, & écrire en pure perte, que de mettre ſes penſées ſur le papier, ſans avoir l'art de les arranger, & de leur donner un tour agréable, qui attire ſon lecteur. Auſſi les auteurs dont je parle, n'ont-ils de cours que dans leur parti: & s'ils trouvent à ſe faire lire, c'eſt ſeulement de ceux qui veulent qu'on leur permette à eux-mêmes d'écrire dans ce goût-là.

Après avoir donc tâché de porter l'art oratoire à un plus haut point qu'il n'avoit été parmi nous, je m'étudierai avec plus de ſoin encore à bien mettre en ſon jour la Philoſophie, qui eſt la ſource d'où je tirois ce que je puis avoir eu d'éloquence.

4 Ariſtote, ce rare génie, & dont les connoiſſances étoient ſi vaſtes, jaloux de la gloire que s'acquéroit Iſocrate le Rhéteur, entreprit à ſon exemple d'enſeigner l'art de la parole, & voulut allier l'éloquence avec la ſageſſe. Je veux de même, ſans oublier mon ancien caractére

 d'Ora-

d'Orateur, me jeter ſur des matiéres de Philoſophie. Je les trouve plus grandes, plus abondantes que celles du Barreau : & mon ſentiment fut toujours que ces queſtions ſublimes, pour ne rien perdre de leur beauté, avoient beſoin d'être traitées amplement, & avec toutes les graces qui dépendent du langage.

J'ai eſſayé ſi j'y réuſſirois, & cela eſt allé déjà ſi loin, que j'ai même oſé tenir des conférences (4) philoſophiques,

(4) Il y a dans le Texte, *ſcholas*, qui ſe rendroit fort mal par le mot d'*écoles*. Cicéron, au commencement du ſecond livre *de Finibus*, explique ce que c'étoit. Gorgias, „ dit-il, fut le premier qui oſa demander „ en public qu'on le queſtionnât ; c'eſt-à-„ dire, qu'on lui marquât ſur quoi on vou-„ loit qu'il diſcourût. C'eſt, ajoute Cicéron „ un peu plus bas, ce qui ſe pratique encore „ aujourd'hui dans l'Académie. Car, lorſ-„ que celui qui veut être inſtruit, a dit, „ par exemple, *Il me ſemble que la volupté eſt* „ *le ſouverain bien*, alors le Philoſophe ſou-„ tient l'opinion contraire dans un diſcours „ continu.“ C'eſt donc le diſcours du Maître, en réponſe à la queſtion du Diſciple,

phiques, à la maniére des Grecs. Derniérement, après que vous futes parti de Tusculum, j'y éprouvai mes forces en présence d'un grand nombre d'amis. C'est ainsi que ces (5) déclamations d'autrefois, où j'avois pour but de me former au Barreau, & dont j'ai continué l'usage

qui s'appeloit *schola*: & dans notre langue le mot de *Conférence* est peut-être celui qui s'éloigne le moins de cette idée, pourvû qu'on se souvienne que ces Discours se faisoient sur une question non prévûe, mais qui venoit d'être proposée à l'instant même.

(5) Cicéron, dans son *Brutus*, chap. 90, parlant de ce qu'il avoit fait dans sa jeunesse pour se perfectionner dans l'Eloquence : „ Tous les jours, dit-il, je m'exerçois à „ déclamer avec Pison, Pompée, ou quel- „ que autre. C'étoit souvent en latin, mais „ plus souvent en grec : soit parce que la „ langue grecque, qui est féconde en beau- „ tez, m'apprenoit insensiblement à enri- „ chir la nôtre ; soit parce que mes Maîtres „ étant Grecs, ils n'auroient pû m'avertir „ de mes fautes, si je n'avois déclamé dans „ leur langue.

Pour savoir plus précisément ce que c'est que Déclamation, voyez Quintilien, liv. II, chap. 10, & liv. X, chap. 5.

ſage plus long-temps que perſonne, ſont aujourd'hui remplacées par un exercice de vieillard. Je faiſois donc propoſer la théſe, ſur laquelle on vouloit m'entendre : je diſcourois là-deſſus, aſſis, ou debout : & comme nous avons eu de ces ſortes d'entretiens durant cinq jours, je les ai rédigez en autant de livres.

Voici comme nous faiſions. D'abord celui qui vouloit (6) m'entendre, diſoit ſon ſentiment, & moi enſuite je l'attaquois. Vous ſavez que cette méthode étoit celle de Socrate, & qu'il la regardoit comme le plus ſûr moyen de parvenir à démêler où eſt le vrai-ſemblable. Mais

(6) Le mot d'*Auditeur* eſt viſiblement amené par-là. Ceux donc qui prétendent que ces lettres, *A*, & *M*, qui diſtinguent les Interlocuteurs dans le Texte latin, ſignifient *Atticus*, & *Marcus* prénom de Cicéron, ne conſidérent pas qu'ils font ici jouër à Atticus le rôle d'écolier. Ce qui eſt ſi vrai, que Cicéron lui-même, dans la ſeconde Tuſculane. chap. 12, traite de *jeune homme* celui qui s'entretient avec lui : *At tu, Adoleſcens*, &c. Auroit-il parlé de cette ſorte à Atticus?

Mais pour vous mettre mieux au fait de nos conférences, je n'en ferai pas un ſimple récit; je les rendrai comme ſi elles ſe tenoient actuellement. Commençons.

L'AUDITEUR.

Je trouve que la mort eſt un mal. 5

CICERON.

Pour les morts, ou pour ceux qui ont à mourir?

L'AUDITEUR.

Pour les uns, & pour les autres.

CICERON.

Puiſque c'eſt un mal, c'eſt donc une choſe qui rend miſérables ceux qu'elle regarde.

L'AUDITEUR.

Oui ſans doute.

CICERON.

Ainſi, & ceux qui ſont déjà morts, & ceux qui doivent mourir, ſont miſérables.

L'AUDITEUR.

Je le crois.

CICERON.

Perſonne donc, qui ne ſoit miſérable.

L'AUDITEUR.

Perſonne du tout.

CICERON.

Donc, pour raiſonner conſéquemment, tout ce qu'il y a d'hommes, nez ou à naître, non-ſeulement ſont miſérables, mais le feront toujours. Car n'y eût-il de mal que pour ceux qui ont à mourir, cela regarderoit tous les vivans, puiſque ſans exception ils ſont tous mortels. Avec leur vie, cependant, leur miſére finiroit. Mais d'ajouter que les morts eux-mêmes ſont miſérables, c'eſt vouloir que nous ſoyons nez pour une miſére ſans bornes: que ceux qui moururent il y a cent mille ans, & que tous les hommes, en un mot, ſoient miſérables.

L'AUDITEUR.

Aussi est-ce bien mon avis.

CICERON.

Dites-moi, je vous prie, n'est-ce point que l'image des Enfers vous effraye? Un Cerbére à trois têtes; les flots bruyans du Cocyte; le passage de l'Achéron; un Tantale mourant de soif, & qui a de l'eau jusqu'au menton, sans qu'il puisse y tremper ses lévres;

Ce rocher que Sisyphe épuisé, hors d'haleine,
Perd à rouler toujours, ses efforts & sa peine;

des Juges inéxorables, Minos & Rhadamanthe, devant lesquels, au milieu d'un nombre infini d'auditeurs, vous serez obligé de plaider vous-même votre cause, sans qu'il vous soit permis d'en charger, ou Crassus, ou Antoine, ou, puisque ces Juges sont Grecs, Démosthéne. Voilà peut-être l'objet de votre peur: & sur ce fondement vous

croyez la mort un mal éternel.

l'Auditeur.

6 Penſez-vous que j'extravague juſqu'à donner là-dedans?

Ciceron.

Vous n'y ajoutez pas foi?

l'Auditeur.

Pas le moins du monde.

Ciceron.

Vous avez, en vérité, grand tort de l'avouer.

l'Auditeur.

Pourquoi, je vous prie?

Ciceron.

Parce que, ſi j'avois eu lieu de vous réfuter ſur ce point, j'allois m'ouvrir une belle carriére.

l'Auditeur.

Qui ne ſeroit éloquent ſur un tel ſujet? Où eſt l'embarras de prouver que ces tourmens des Enfers ne ſont

que

que pures imaginations de Poëtes & de Peintres?

CICERON.

Tout eſt plein, cependant, de traitez philoſophiques, où l'on ſe propoſe de le prouver.

L'AUDITEUR.

Peine perdue: car ſe trouve-t-il des hommes aſſez ſots pour en avoir peur?

CICERON.

Mais, s'il n'y a point de miſérables dans les Enfers, perſonne n'y eſt donc.

L'AUDITEUR.

Je n'y crois perſonne.

CICERON.

Où donc ſont-ils ces morts que vous croyez miſérables? Quel lieu habitent-ils? Car enfin, s'ils exiſtent, ils ne ſauroient ne pas être dans quelque lieu.

L'Auditeur.

Je crois qu'ils ne sont nulle part.

Ciceron.

Vous croyez qu'ils n'existent donc point?

L'Auditeur.

Oui, & c'est justement parce qu'ils n'existent point, que je les trouve misérables.

Ciceron.

Je vous pardonnerois encore plutôt de croire un Cerbére, que de parler si peu conséquemment.

L'Auditeur.

Hé comment?

Ciceron.

Vous dites du même homme, qu'il est, & qu'il n'est pas. Y songez-vous? Quand vous dites qu'un mort est misérable, c'est dire d'un homme qui n'existe pas, qu'il existe.

L'Au-

L'AUDITEUR.

Je ne ſuis pas ſi peu ſenſé que de tenir ce langage.

CICERON.

Que dites-vous donc ?

L'AUDITEUR.

Je dis, par exemple, que Craſſus eſt à plaindre d'avoir perdu de ſi grandes richeſſes en mourant : que Pompée eſt à plaindre d'avoir perdu tant de gloire, tant d'honneurs : qu'enfin tous ceux qui ont perdu le jour, ſont à plaindre de l'avoir perdu.

CICERON.

Vous y revenez toujours. Car, pour être à plaindre, il faut exiſter. Or, tout à l'heure vous diſiez que les morts n'exiſtoient plus. Donc, s'ils n'exiſtent plus, ils ne ſauroient être quelque choſe, & par conſéquent ils ne ſauroient être miſérables.



L'AUDITEUR.

Je ne m'explique pas bien, apparemment. J'ai prétendu dire que de n'être plus après que l'on a été, c'eſt de tous les maux le plus grand.

CICERON.

Pourquoi plus grand, que de n'avoir abſolument point été? Il s'enſuivroit de votre raiſonnement, que ceux qui ne ſont pas nez encore, ſont déjà miſérables: & cela, parce qu'ils ne ſont point. Car, s'il eſt vrai qu'après notre mort nous ſouffrirons de n'être plus, il faut qu'avant notre naiſſance nous ayons ſouffert de n'être pas. Je n'ai, pour moi, nulle idée d'avoir eu des maux avant ma naiſſance: peut-être vous ſouvenez-vous des vôtres: je vous prie de m'en faire le récit.

L'AUDITEUR.

7 Vous le prenez ſur un ton de plaiſanterie, comme ſi j'avois parlé des hommes qui ſont à naître, & non pas de ceux qui ſont morts.



CICERON.

Mais ceux qui ſont morts, vous dites donc qu'ils ſont?

L'AUDITEUR.

Au contraire, je dis qu'ils ſont miſérables de n'être pas, après qu'ils ont été.

CICERON.

Vous ne ſentez pas que cela implique contradiction? Qu'y a-t-il, en effet, de plus contradictoire, que de n'être point du tout, & d'être, ou miſérable, ou tout ce qu'il vous plaira? Quand au ſortir de la porte Capéne, vous voyez les tombeaux de Calatinus, des Scipions, des Servilius, des Métellus, jugez-vous que ces gens-là ſoient miſérables?

L'AUDITEUR.

„ Puiſque vous me chicanez ſur ce
„ mot, *ſont*, je le ſupprimerai: &
„ au lieu de vous dire que les morts
„ *ſont* miſérables, je dirai que c'eſt
„ pour

„ pour eux (7) un mal de n'être
„ plus.

CICERON.

„ Quand vous dites *eux*, vous ſup-
„ poſez des gens qui exiſtent. Ainſi
„ vous retombez toujours dans le
„ même inconvénient ; & quelque
„ tour que vous preniez pour dire ;
„ *Craſſus qui n'eſt plus, eſt miſérable*,
„ vous joindrez enſemble deux cho-
„ ſes incompatibles, parce que l'un
„ des termes, *eſt*, affirme ce que nie
„ l'autre, *qui n'eſt plus*.

L'AUDITEUR.

Hé bien, puiſque vous me forcez d'avouer que ceux-là ne ſont pas miſérables, qui ne ſont point du tout, je reconnois que les morts ne ſont pas miſérables. Mais pour nous qui

(7) Ici je ſuis obligé de recourir à un équivalent, pour faire entendre mon Texte: car nous ne ſaurions en notre langue faire une phraſe qui affirme, ou qui nie, ſans que le verbe y ſoit exprimé, ou clairement ſous-entendu.

qui vivons, n'eſt-ce pas un mal que la néceſſité de mourir? Quel plaiſir eſt-on capable de goûter, lorſqu'on a jour & nuit à penſer que la mort approche?

CICERON.

Remarquez-vous que voilà de retranché déjà une bonne partie de la miſére humaine? 8

L'AUDITEUR.

Voyons comment.

CICERON.

Parce que ſi la mort avoit des ſuites fâcheuſes, rien ne borneroit nos maux; ils ſeroient infinis. Mais de la maniére dont nous l'entendons préſentement, je vois qu'il y a un terme où j'arriverai, & audelà duquel je n'aurai plus à craindre. Vous entrez, à ce qu'il me paroît, dans la penſée d'Epicharme, qui étoit, comme la pluſpart des Siciliens, homme de beaucoup d'eſprit.

l'Auditeur.

Que dit-il? Je n'en ſais rien.

Ciceron.

Je vous le rendrai, ſi je puis, en latin; car vous ſavez que ma coutume n'eſt pas de mettre du grec dans mon latin, non plus que du latin dans mon grec.

l'Auditeur.

Vous avez raiſon : mais cette penſée (8) d'Epicharme, dites-la moi.

Ci-

(8) Cette penſée fait un vers dans Cicéron, & il n'eſt pas aiſé de donner un tour poëtique à ces ſortes de citations, qui pourtant ſont fréquentes dans les Tuſculanes. Si quelqu'un pouvoit vaincre la difficulté, c'étoit l'illuſtre M. Rouſſeau. L'amitié qui nous unit depuis plus de vingt ans, l'a engagé à me ſecourir en cette occaſion. Il a bien voulu faire pour moi la pluſpart des vers, qui ſe trouvent dans cette premiére Tuſculane : & je dis la pluſpart, afin qu'on ne lui attribue pas ceux qui doivent être mis ſur mon compte, c'eſt-à-dire, les mauvais.

CICERON.

Mourir peut être un mal: mais être mort n'eſt rien.

L'AUDITEUR.

J'entens à préſent. Mais après m'avoir fait avouer que les morts ne ſont pas miſérables, prouvez-moi, s'il vous eſt poſſible, que la néceſſité de mourir ne ſoit pas un mal.

CICERON.

Très-aiſément, & j'ai encore de plus grands projets.

L'AUDITEUR.

Très-aiſément, dites-vous?

CICERON.

Oui, parce que la mort n'étant ſuivie d'aucun mal, la mort elle-même n'en eſt pas un: car vous convenez que dans le moment précis, qui lui ſuccéde immédiatement, il n'y a plus rien à craindre: & par conſéquent mourir n'eſt autre

tre chose que parvenir au terme, où, de votre aveu, finissent tous nos maux.

L'Auditeur.

Obligez-moi de mettre ceci dans un plus grand jour. Avec des raisonnemens trop serrez on me fait dire oui, avant que je sois persuadé. Mais quels sont ces grands projets, dont vous me parliez?

Ciceron.

Je veux essayer de vous convaincre, non seulement que la mort n'est point un mal, mais que même c'est un bien.

L'Auditeur.

Je n'en demandois pas tant. Je meurs d'envie cependant de voir comment vous le prouverez. Si vous n'en venez pas à bout, du moins il en résultera que la mort n'est point un mal. Au reste, je ne vous interromprai point. Un discours suivi me fera plus de plaisir.

CICERON.

Et ſi j'ai à vous interroger, ne me répondrez-vous pas?

L'AUDITEUR.

Il y auroit une ſotte fierté à ne pas répondre : mais, autant qu'il ſe pourra, paſſez-vous de me faire des queſtions.

CICERON.

Vous ſerez obéi. Je vais débrouiller cette matiére tout de mon mieux. Mais en m'écoutant, ne croyez pas entendre Apollon ſur ſon Trépié, & ne prenez pas ce que je vous dirai, pour des dogmes indubitables. Je ne ſuis qu'un homme ordinaire, je cherche à découvrir la vrai-ſemblance, mes lumiéres ne ſauroient aller plus loin. Pour le vrai, & l'évident, je le laiſſe à ceux qui préſument qu'il eſt à la portée de leur intelligence, & qui ſe donnent pour des Sages de profeſſion. 9

L'Au-

L'Auditeur.

A la bonne heure : me voilà prêt à vous écouter.

Ciceron.

Premiérement donc, voyons ce que c'eſt que la mort, qui paroît une choſe ſi connue.

Il y en a qui penſent que c'eſt la ſéparation de l'ame d'avec le corps. D'autres, qu'il ne ſe fait point de ſéparation, mais que l'ame & le corps périſſent en même temps, & que l'ame s'éteint dans le corps.

Parmi ceux qui tiennent que l'ame ſe ſépare, les uns croient qu'elle ſe diſſipe incontinent : d'autres, qu'elle ſubſiſte encore long-temps après : & d'autres, qu'elle ſubſiſte toujours.

Mais cette ame, qu'eſt-ce que c'eſt ? Où ſe tient-elle ? Quelle eſt ſon origine ? Autant de queſtions, ſur quoi l'on eſt peu d'accord.

Selon quelques-uns, l'ame n'eſt autre choſe que le cœur (9) même. Empé-

(9) On trouve ici dans le Texte quelques

Empédocle vouloit que ce fût le ſang répandu dans le cœur. D'autres prétendent que c'eſt une certaine partie du cerveau. D'autres, que ni le cœur ni le cerveau ne ſont l'ame elle-même, mais ſeulement le ſiége de l'ame. D'autres, que l'ame c'eſt de l'air. Zénon le Stoïcien, que c'eſt du feu. Voilà d'abord les opinions communes, cœur, ſang, cerveau, air, & feu. En voici de particuliéres, & dans leſquelles peu de gens ont donné.

Ariſtoxéne, Muſicien & Philoſophe tout enſemble, dit que comme dans le chant, & dans les inſtrumens, la proportion des accords fait l'harmonie: de même toutes les parties du corps ſont tellement diſpoſées, 10

mots latins, *excors*, *cordatus*, & autres ſemblables, qui prouvent qu'en cette langue *Cœur* & *Eſprit* ſe prennent ſouvent l'un pour l'autre. Mais les Traductions étant principalement faites pour ceux qui n'entendent pas le latin, il ne feroit pas raiſonnable d'y faire entrer ces ſortes d'étymologies & d'alluſions, qui ne ſont intelligibles qu'en latin.

disposées, que du rapport qu'elles ont les unes avec les autres, l'ame en résulte. Il a pris cette idée de l'art qu'il professoit. Mais elle ne vient pourtant pas de lui; car Platon (1) en avoit parlé long-temps auparavant, & fort au long.

Xénocrate,

(1) Platon, dans le Phédon, fait avancer cette opinion par Simmias, l'un des personnages qu'il introduit dans ce Dialogue.

Puisque c'est, dit Simmias, l'union du chaud & du froid, du sec & de l'humide, qui fait subsister notre corps, il faut que notre ame soit le mélange tempéré de ces sortes d'élémens. D'où il s'ensuit que leur altération causée par des maladies, ne peut détruire le corps, qu'en même temps elle ne détruise l'ame. A peu près, dit-il, comme l'harmonie d'une lyre ne subsiste plus, quand la lyre est rompue. La lyre & ses cordes, voilà le corps: l'harmonie, voilà l'ame.

Platon réfute ce sentiment par deux ou trois raisons, qu'il met dans la bouche de Socrate, & dont la premiére est un argument *ad hominem*. Car Simmias convenoit que l'ame étoit antérieure au corps. Comment donc, lui répond Socrate, pouvez-vous dire que l'ame résulte de quelque chose qui ne commence à exister qu'avec le corps? C'est dire, que l'harmonie existe

avant

Xénocrate, ſelon les anciens principes de Pythagore, qui attribuoit aux nombres une prodigieuſe vertu, a ſoutenu que l'ame (2) n'avoit point

avant la lyre qui doit la produire. Mais cet argument n'eſt bon que contre un homme qui admet la préexiſtence des ames.

Une autre raiſon bien plus ſolide, c'eſt que l'ame commande au corps. On ſe ſent une ſoif brûlante, & cependant on ſe refuſe de boire. C'eſt l'exemple qu'allégue Socrate. Or, dit-il, l'ame ne ſauroit être l'harmonie du corps, & n'être pas parfaitement d'accord avec lui. L'un demande, l'autre refuſe, où eſt donc l'accord entre eux ?

Ariſtote, *de Anima*, I, 4, réfute auſſi la même opinion, & dit que ſi cette idée d'harmonie peut convenir à quelque choſe qui réſulte du corps, c'eſt à la ſanté, c'eſt à la diſpoſition où le corps ſe trouve, mais non à l'ame.

(2) Ariſtote, dans le chapitre que je viens de citer, réfute auſſi le ſentiment de ceux qui définiſſent l'ame, *un nombre qui ſe meut*, ἀριθμὸν ἑαυτὸν κινοῦντα : & par *nombre*, il entend *unité*, μονάδα. Je n'entrerai point dans le détail de ſes raiſons, car elles portent ſur des principes de Géométrie, dont, à mon avis, il n'y a nulle application à faire ici. Xénocrate admettoit la ſpiritualité de l'ame : c'eſt un fait reconnu par Cicéron, *Queſt. Acad.*

point de figure, que ce n'étoit pas une eſpéce de corps, mais que c'étoit ſeulement un nombre.

Platon ſon maître diviſe l'ame en trois parties, dont la principale, ſavoir la raiſon, ſe tient dans la tête, comme dans un lieu éminent, d'où elle doit commander aux deux autres, qui ſont la colére & la concupiſcence, toutes deux logées à part, la colére dans la poitrine, la concupiſcence au-deſſous.

On a de Dicéarque un Dialogue, où il rapporte ce qui fut dit entre de ſavans hommes à Corinthe. Il a partagé ce Dialogue en trois livres, dont le premier eſt occupé par divers interlocuteurs, & les deux autres par un certain vieillard de Phthie, nommé Phérécrate, qu'il fait deſcendre de Deucalion. Il lui prête ce diſcours : Que l'ame n'eſt abſolument rien : que c'eſt un mot vuide de

Acad. I, 12, & *II*, 39. Or, du moment qu'il s'agit d'une choſe purement ſpirituelle, doit-on parler de points, de lignes, de ſuperficie ?

de ſens: qu'il n'y a d'ame, ni dans l'homme, ni dans la bête : que le principe qui nous fait agir, qui nous fait ſentir, eſt répandu également dans tous les corps vivans: que l'ame n'étant rien en ſoi, elle ne ſauroit être ſéparée du corps: & qu'enfin il n'y a d'exiſtant que la matiére, qui eſt une, qui eſt ſimple, & dont les parties ſont naturellement arrangées de telle ſorte qu'elle a vie & ſentiment.

Ariſtote, qui, du côté de l'eſprit, & par les recherches qu'il a faites, eſt infiniment au-deſſus de tous les autres Philoſophes (j'excepte toujours Platon) ayant d'abord poſé pour principe de toutes choſes les quatre élémens que tout le monde connoît, il en imagine un cinquiéme, d'où l'ame tire ſon origine. Il ne croit pas que penſer, que prévoir, apprendre, enſeigner, inventer, ſe ſouvenir, aimer, haïr, deſirer, craindre, s'affliger, ſe réjouïr, & autres opérations ſemblables, puiſſent être l'effet des quatre élémens ordinaires. Il a donc recours à un

cinquiéme principe, qui n'a pas de nom; & il donne à l'ame un nom (3) particulier, qui signifie à peu près

(3) Ἐντελέχεια, ou Ἐνδελέχεια. Rabelais, livre V, chap. 19, est pour le premier. Mais le grand embarras n'est pas de savoir comment ce mot doit s'écrire, c'est de comprendre ce qu'il signifie.

Quelques-uns prétendent que Cicéron lui-même ne l'a pas compris, & qu'il le définit mal. Politien, *Miscell. cap.* 1, & André Schot, *Tull. Quæst. IV.* 12, ont entrepris de le justifier. Mais c'étoient de purs Grammairiens: & je ne dois pas dissimuler que Gassendi & M. Leibnitz, deux juges infiniment plus redoutables en ces matiéres, ne favorisent nullement l'interprétation de Cicéron. Gassendi en parle dans sa Physique, livre III, chap. 1. A l'égard de M. Leibnitz, voyez ses Principes dans le Supplément des Journaux de Leipsic, Tome VIII, Section XI. Voyez aussi une des ses lettres imprimée dans un livre de M. Pelisson, qui a pour titre, *De la Tolérance des Religions.* Et après qu'on aura bien examiné ce que les uns & les autres ont fourni d'éclaircissemens sur ce sujet, peut-être n'en sera-t-on pas plus avancé. Telle est l'impossibilité d'y voir clair, qu'elle a donné lieu à ce ridicule conte, rapporté par Crinitus, *De honesta disciplina*, liv. VI, chap. 11. Qu'Hermolaüs Barbarus, Noble

près mouvement ſans diſcontinuation & ſans fin.

Telles ſont, autant que je me les rappelle, les diverſes opinions, qui ont été avancées ſur ce ſujet. Je paſſe à deſſein celle d'un grand homme, Démocrite, qui prétend que l'ame ſe forme par je ne ſais quel concours fortuit de corpuſcules unis & ronds : car, ſelon lui, il n'eſt rien que les atomes ne faſſent. 11

Or de toutes ces opinions, il n'y a qu'un (4) Dieu qui puiſſe ſavoir quelle

Noble Vénitien, & qui mourut Patriarche d'Aquilée en 1439, eut une conférence avec le Diable, pour ſavoir de lui quelle idée Ariſtote attachoit à ce terme, dont nulle part il ne donne une définition exacte.

(4) Il n'y a en effet que la Révélation divine, qui puiſſe nous inſtruire pleinement & infailliblement ſur une matiére ſi obſcure d'elle-même. Voici donc ce qu'il y a de certain pour nous.

I. Que notre ame eſt une ſubſtance ſpirituelle, & immortelle.

II. Que ce n'eſt point une portion de l'eſſence divine.

III. Mais qu'elle eſt créée de rien.

IV. Et que chaque ame eſt créée indivi-

 duel-

quelle eſt la vraie. Pour nous autres hommes, nous ne ſommes pas peu embaraſſez à démêler la plus vrai-ſemblable. Voulez-vous que je m'arrête à en faire l'examen, ou que j'en revienne à notre propoſition?

l'Auditeur.

Je voudrois fort l'un & l'autre, ſi cela ſe pouvoit ſans rien confondre. Mais ſi, ſans entrer dans cette diſcuſſion, vous pouvez me guérir de la crainte que j'ai de la mort, tenons-nous-en là. Ou, ſi cette diſcuſſion eſt néceſſaire, faiſons-la préſentement, & nous verrons le reſte une autre fois.

Ciceron.

Je vois lequel vous plaira davantage,

duellement, pour être la forme du corps qu'elle anime.

Ainſi l'ont décidé les Conciles Oecuméniques : le quatriéme de Latran, tenu ſous Innocent III ; celui de Vienne, tenu ſous Clément V ; & le cinquiéme de Latran, tenu ſous Léon X.

tage, & ce m'eſt auſſi le plus commode : car de toutes les opinions que j'ai rapportées, quelle qûe ſoit la véritable, il s'enſuivra toujours que la mort, ou n'eſt point un mal, ou plutôt eſt un bien.

Prenons effectivement que l'ame ſoit, ou le cœur, ou le ſang, ou le cerveau. Tout cela étant partie du corps, périra certainement avec le reſte du corps.

Que l'ame ſoit d'air, cet air ſe diſſipera. Qu'elle ſoit de feu, ce feu s'éteindra. Que ce ſoit l'harmonie d'Ariſtoxéne, cette harmonie ſera déconcertée. Pour Dicéarque, puiſqu'il n'admet point d'ame, il eſt inutile que j'en parle.

Après la mort, ſelon toutes ces opinions, il n'y a plus rien qui nous touche, car le ſentiment ſe perd avec la vie. Or, du moment qu'on ne ſent plus, il n'y a plus de riſque à courir.

Quant aux autres opinions, elles n'ont rien qui ne flatte vos eſpérances : ſuppoſé qu'il vous ſoit doux de croire qu'un jour votre ame peut

aller dans le Ciel, comme dans sa véritable patrie.

L'AUDITEUR.

Oui sans doute, j'aime à le croire, & je souhaite ne point me tromper; mais cette opinion fût-elle fausse, je saurois gré à qui me la persuaderoit.

CICERON.

Pour cela qu'avez-vous besoin de moi? Puis-je surpasser l'éloquence de Platon? Voyez ce qu'il a écrit de l'ame, pesez-le bien, vous n'aurez rien de plus à desirer.

L'AUDITEUR.

Je l'ai lû, & plus d'une fois. Pendant que je suis à ma lecture, je sens, à la vérité, qu'elle me persuade. Mais du moment que j'ai quitté le livre, & que je réve en moi-même à l'immortalité de l'ame, il m'arrive, je ne sais comment, de retomber dans mes doutes.

CICERON.

Voyons. Avouëz-vous que les ames, ou ſubſiſtent après la mort, ou périſſent à l'inſtant de la mort?

L'AUDITEUR.

Aſſurément, l'un des deux.

CICERON.

Et ſi elles ſubſiſtent?

L'AUDITEUR.

J'avoue qu'elles ſeront heureuſes.

CICERON.

Et ſi elles périſſent?

L'AUDITEUR.

Qu'elles n'auront point à ſouffrir, puiſqu'elles n'exiſteront point. A l'égard de ce dernier article, vous m'avez mis, il y a un moment, dans la néceſſité d'en convenir.

CICERON.

Par où donc trouvez-vous que la mort puiſſe être un mal, puiſque, ſi

les ames ſont immortelles, à la mort nous devenons heureux : &, ſi elles périſſent, nous ne ſerons plus capables de ſouffrir, ayant perdu tout ſentiment?

L'AUDITEUR.

12 Je vous en ſupplie, commencez à me démontrer, s'il vous eſt poſſible, que l'ame eſt immortelle; & comme peut-être vous n'y réuſſirez pas, car je comprens que ce n'eſt pas une choſe aiſée, enſuite vous me ferez voir, du moins, que la mort n'a rien de fâcheux. Je la trouve à craindre, non pas quand elle m'aura privé de ſentiment, mais parce qu'elle doit m'en priver.

CICERON.

Pour appuyer l'opinion, dont vous demandez à être convaincu, j'ai à vous alléguer de fortes autoritez; eſpéce de preuve qui dans toute ſorte de conteſtations eſt ordinairement d'un grand poids.

Je vous citerai d'abord toute l'Antiquité. Plus elle touchoit de près à l'origine

l'origine des choſes, & aux premiéres productions des Dieux, plus la vérité, peut-être, lui étoit connue. Or, la croyance générale des Anciens étoit, que la mort n'éteignoit pas tout ſentiment, & que l'homme au ſortir de cette vie n'étoit pas anéanti. Quantité de preuves, mais ſur-tout le Droit pontifical, & les cérémonies ſépulcrales, ne permettent pas d'en douter. Jamais des perſonnages d'un ſi grand ſens n'auroient révéré ſi religieuſement les ſépulcres, ni condamné à de ſi griéves peines ceux qui les violent, s'il n'avoient été bien perſuadez que la mort n'eſt pas un anéantiſſement, mais que c'eſt une ſorte de tranſmigration, un changement de vie, qui envoie au Ciel & hommes & femmes d'un rare mérite : tandis que les ames vulgaires ſont retenues ici-bas, mais ſans être anéantis.

Plein de ces idées, qui étoient celles de nos péres, & conformément au bruit de la renommée, Ennius a dit:

Romulus eſt au Ciel, il vit avec les Dieux.

 Her-

Hercule fut pareillement reconnu pour un très-grand & très-puiſſant Dieu, d'abord dans la Grèce, enſuite parmi nous, & juſqu'aux extrémitez de l'Océan. On a, ſur ce principe, déïfié Bacchus fils de Sémélé, & ces deux célébres(5) Tyndarides, qui daignérent, à ce qu'on dit, non-ſeulement nous rendre victorieux dans un combat, mais en apporter eux-mêmes la nouvelle à Rome. Ino, fille de Cadmus, ne doit-elle pas auſſi ſa divinité à ce préjugé? En un mot, & pour éviter un plus long détail, n'eſt-ce pas les hommes qui ont peuplé le Ciel?

13 Si je fouillois dans l'Antiquité, & que je priſſe à tâche d'approfondir les hiſtoires des Grecs, nous trouverions que ceux mêmes d'entre les Dieux, à qui l'on donne le premier rang, ont vêcu ſur la terrre, avant que d'aller au Ciel. Informez-vous quels ſont ceux de ces Dieux, dont les tombeaux ſe montrent en Grèce.

(5) Caſtor & Pollux. Voyez *de Nat. Deor.* II, 2, & III, 5.

Grèce. Puiſque vous êtes initié aux Myſtéres, rappelez-vous-en les traditions. Vous tirerez de là vos conſéquences. Car, dans cette Antiquité ſi reculée, la Phyſique n'étoit pas connue : elle ne l'a été que longtems après : en ſorte que les hommes bornoient alors leurs notions à ce que la nature leur mettoit devant les yeux : ils ne remontoient point des effets aux cauſes : & c'eſt ainſi que ſur de certaines viſions, la pluſpart nocturnes, ſouvent ils ſe déterminoient à croire que les morts étoient vivans.

Appliquons ici ce qu'on regarde comme une très-forte preuve de l'éxiſtence des Dieux, qu'il n'y a point de peuple aſſez barbare, point d'homme aſſez farouche, pour n'en avoir pas l'eſprit imbu. Pluſieurs peuples, à la vérité, n'ont pas une idée juſte des Dieux; ils ſe laiſſent tromper à des coutumes erronées; mais enfin ils s'entendent tous à croire une puiſſance, une nature divine. Et ce n'eſt point une croyance qui ait été concertée; les hom-

mes ne se sont point donné le mot pour l'établir; leurs loix n'y ont point de part. Or, dans quelque matiére que ce soit, le consentement de toutes les nations doit se prendre pour loi de la nature.

Tous les hommes donc ne pleurent-ils pas la mort de leurs proches; & cela, parce qu'ils les croient privez des douceurs de la vie? Détruisez cette opinion, il n'y aura plus de deuil. Car le deuil que nous prenons, ce n'est pas pour témoigner la perte que nous faisons personnellement. On peut s'en affliger, s'en désoler au fond du cœur: mais ces pompes funébres, ces lugubres appareils ont pour motif la persuasion où nous sommes, que la personne à qui nous étions tendrement attachez, est privée des douceurs de la vie. C'est un sentiment naturel, & qu'on ne peut attribuer, ni à la réflexion, ni à l'étude.

14 Par où encore on voit que la nature elle-même décide tacitement pour notre immortalité, c'est par cette ardeur avec laquelle tous les hommes

hommes travaillent pour un avenir, qui ne sera qu'après leur mort. *Nous plantons des arbres, qui ne porteront que dans un autre siécle*, dit Cécilius dans les (6) Synéphébes. Pourquoi en planter, si les siécles qui nous suivront, ne nous touchoient en rien? Et de même qu'un homme qui cultive avec soin la terre, plante des arbres, sans espérer d'y voir jamais de fruit : un grand personnage ne plante-t-il pas, si j'ose ainsi dire, des loix, des coutumes, des républiques?

Pourquoi cette passion d'avoir des enfans, ou d'en adopter, & de perpétuer son nom? Pourquoi cette attention à faire des testamens? Pourquoi vouloir de magnifiques tombeaux, avec leurs inscriptions, si ce n'est parce que l'idée de l'avenir nous occupe? On

(6) Les *Synéphébes*, comme qui diroit, *les jeunes Camarades*, étoient une Comédie grecque de Ménandre, traduite ou imitée en latin par Cécilius, qui est appelé ici *Statius* dans le Texte de Cicéron. *Statius*, nom servile, n'est qu'une espèce de sobriquet, qui lui étoit resté de sa fonction d'esclave.

On est bien fondé (n'en convenez-vous pas?) à croire qu'il faut, pour juger de la Nature, la chercher dans les êtres les plus parfaits de chaque espèce. Or, entre les hommes, les plus parfaits ne sont-ce pas ceux qui se croient nez pour assister, pour défendre, pour sauver les autres hommes? Hercule est au rang des Dieux: il n'y fût jamais arrivé, si, pendant qu'il étoit sur la terre, il n'eût pris cette route. Je vous cite là un exemple ancien, & que la religion de tous les peuples a consa-
15 cré. Mais tant de grands hommes qui ont répandu leur sang pour notre République, pensoient-ils autrement? Pensoient-ils, dis-je, que le même jour qui terminoit leur vie, termineroit aussi leur gloire? Jamais, sans une ferme espérance de l'immortalité, personne n'affronteroit la mort pour sa patrie.

Thémistocle pouvoit couler ses jours dans le repos, Epaminondas le pouvoit; & sans chercher des exemples dans l'antiquité, ou parmi les étrangers, moi-même je le pouvois.

vois. Mais nous avons au dedans de nous je ne ſais quel preſſentiment des ſiécles futurs : & c'eſt dans les eſprits les plus ſublimes, c'eſt dans les ames les plus élevées, qu'il eſt le plus vif, & qu'il éclate davantage. Oté ce preſſentiment, ſeroit-on aſſez fou pour vouloir paſſer ſa vie dans les travaux, & dans les dangers?

Je parle de Grands. Et que cherchent auſſi les Poëtes, qu'à éterniſer leur mémoire? Témoin celui qui dit :

Ici ſur Ennius, Romains, jetez les yeux.
Par lui furent chantez vos célébres ayeux.

Tout ce qu'Ennius demande pour avoir chanté la gloire des péres, c'eſt que les enfans faſſent vivre la ſienne.

Qu'on ne me rende point de funébres hommages,
Je deviens immortel par mes doctes ouvrages,

dit-il encore. Mais à quoi bon parler des

des Poëtes? Il n'eſt pas juſqu'aux artiſans, qui n'aſpirent à l'immortalité. Phidias n'ayant pas la liberté d'écrire ſon nom ſur le bouclier de Minerve, y grava ſon portrait. Et nos Philoſophes, dans les livres même qu'ils compoſent ſur le mépris de la gloire, n'y mettent-ils pas leur nom?

Puis donc que le conſentement de tous les hommes eſt la voix de la nature, & que tous les hommes, quelque part qu'ils ſoient, conviennent qu'après notre mort, il y a quelque choſe qui nous intéreſſe, nous devons auſſi nous rendre à cette opinion : & d'autant plus qu'entre les hommes, ceux qui ont le plus d'eſprit, le plus de vertu, & qui par conſéquent ſavent le mieux où tend la nature, ſont préciſément ceux qui ſe donnent le plus de mouvement pour mériter l'eſtime de la poſtérité.

16 Mais comme l'impreſſion de la nature ſe borne à nous apprendre l'exiſtence des Dieux, & qu'enſuite, pour découvrir ce qu'ils ſont, nous avons

avons besoin de raisonner: aussi le consentement de tous les peuples ne va qu'à nous enseigner l'immortalité des ames, mais nous ne saurions qu'à l'aide du raisonnement, découvrir ce qu'elles sont, & où elle résident.

Parce qu'on l'ignoroit, on a imaginé des Enfers, avec tous ces objets formidables, que vous paroissiez tout à l'heure mépriser si justement. On se persuadoit que les cadavres ayant été inhumez, les morts alloient pour toujours vivre sous la terre. C'est ce qui donna lieu à ces grossiéres erreurs, que les Poëtes ont bien fortifiées. Une assemblée nombreuse, toute pleine de femmes & d'enfans, ne tient point contre la peur, lorsqu'au Théatre on fait ronfler (7) ces grands vers:

A travers les horreurs de la nuit infernale,
J'arrive en ce séjour, par un affreux dédale

De

(7) Pour mieux exprimer le ton d'un Revenant, si j'ose employer ce terme, c'est à dessein

De rocs entrecoupez, d'antres fuligineux,
De profondes forêts, & de monts caverneux.

On avoit même poussé l'erreur jusqu'à un excès, dont il me semble qu'on est revenu aujourd'hui. Car nos anciens croyoient qu'un mort, dont le cadavre avoit été brûlé, ne laissoit pas de faire dans les Enfers, ce qu'absolument on ne peut faire qu'avec un corps. Ils ne pouvoient pas comprendre une ame subsistante par elle-même, ils lui donnoient une forme, une figure. Et de-là toutes ces histoires de morts (8) dans

dessein qu'on a donné un peu d'enflure aux vers suivans. Ils en avoient déja en latin, si on les compare au grec d'Euripide :

Ἥκω, νεκρῶν κευθμῶνα, καὶ σκότου πύλας
Λιπών . . . .

que l'on pourroit rendre ainsi :

Des portes de l'Erèbe, & des demeures sombres,
Je reviens en ces lieux. . . .

(8) Dans l'Odyssée, liv. XI, où se voit la descente d'Ulysse aux Enfers.

dans Homére. De-là cette Nécromantie (9) de mon ami Appius. De-là, dans mon (1) voisinage, ce lac d'Averne,

Où l'art qui commande aux morts,
Va, de leurs demeures sombres,
Evoquer les pâles Ombres,
Vaines images des corps.

Images, qui, à ce qu'on croyoit, ne laissoient pas de parler: comme s'il étoit possible d'articuler sans langue, sans palais, sans gozier, & sans poumons. Autrefois on ne pouvoit rien voir mentalement; on ne connoissoit que le témoignage des yeux.

Il n'appartient en effet qu'à un esprit sublime, de se dégager des sens, & de se rendre indépendant du préjugé. Les siécles antérieurs à Phé-

(9) *Nécromantie*, ou *Nécromance*: l'art d'évoquer les morts pour savoir d'eux quelque chose de caché, ou de futur.

(1) Cicéron étoit né à une lieuë d'*Arpinum*, ville du pays des Volsques, aujourd'hui la *Terre de Labour*. C'est dans cette contrée qu'est le lac d'Averne.

Phérécyde n'ont pas été, apparemment, sans quelques esprits de ce caractére, qui auront bien compris que l'ame étoit immortelle. Mais de tous ceux dont il nous reste des écrits, Phérécyde est le premier qui l'ait soutenu. Il est ancien, sans doute : car il vivoit sous celui (2) de nos Rois, qui portoit même nom que moi.

Py-

(2) Il est clair que ceci regarde Servius Tullius sixiéme Roi de Rome. *Gentilis* ne signifie pas *qui est de même famille*, mais *qui porte le même nom de famille.* Voyez le P. Bisciola, *Horar. subsec.* IX, 17. Ainsi c'est sans fondement que M. Bayle, dans le Recueil *in-folio* de ses Oeuvres diverses, tom. I. pag. 170, demande *si l'on ne pourroit pas prétendre que ce passage*, Fuit enim meo regnante gentili, *est une preuve que Cicéron n'ignoroit pas que ses ancêtres avoient régné?* Cicéron lui-même dans son *Brutus*, chap. XVI, parlant des Plébéïens, qui se faisoient de fausses généalogies, sous prétexte que leur nom étoit le même que celui de quelque famille Particienne : *C'est*, dit-il, *comme si je disois que moi je descens de M. Tullius, Patricien, qui fut Consul dix ans après l'expulsion de nos Rois.* Un homme donc assez modeste pour ne pas vouloir qu'on le fasse

descendre

Pythagore, disciple de Phérécyde, appuya fort cette opinion. Il arriva en Italie sous le régne de Tarquin le Superbe; & ayant ouvert une école dans la grande Grèce, il s'y acquit tant de considération, que durant plusieurs siécles après lui, à moins que d'être Pythagoricien, on ne passoit point pour savant. Mais hors des cas où 17 les nombres & les figures pouvoient servir d'explication, les anciens Pythagoriciens ne rendoient presque jamais raison de ce qu'ils avançoient. Platon étant, dit-on, venu en Italie pour les voir, & y ayant connu,

descendre d'un ancien Consul, comment mettroit-il ici au nombre de ses ancêtres un Roi encore plus ancien ?

Quelques-uns ont fait descendre Cicéron d'un Tullus Attius, Roi des Volsques. On cite là-dessus Plutarque, la Chronique d'Eusébe, & Silius Italicus. Quoi qu'il en soit, Cicéron lui-même dans le second livre des Loix, chap, 1, se contente de dire qu'il étoit issu d'une très-ancienne race, originaire du lieu où étoit située la maison de son pére, tout près d'Arpinum.

connu, entre autres, Archytas & Timée, qui lui apprirent tous les ſecrets de leur ſecte : non-ſeulement il embraſſa l'opinion de Pythagore touchant l'immortalité de l'ame, mais le premier de tous il entreprit de la démontrer. Paſſons ſa démonſtration, ſi vous le jugez à propos, & renonçons une bonne fois à tout eſpoir d'immortalité.

L'Auditeur.

Hé quoi, au moment que mon attente eſt la plus vive, vous m'abandonnez ? Je ſais combien vous eſtimez Platon, je le trouve admirable dans votre bouche, & j'aime mieux me tromper avec lui, que de raiſonner juſte avec d'autres.

Ciceron.

Je vous en loue : & moi de mon côté auſſi je veux bien m'égarer avec un tel guide.

Pour entrer donc en matiére, admettons d'abord un fait, qui pour nous-mêmes, quoique nous doutions preſque de tout, n'eſt pas

(3) douteux, car les Mathématiciens nous l'assûrent. Que la terre n'est, à l'égard de l'univers entier, que comme un point, qui, étant placé au milieu, en fait le centre. Que les quatre élémens, principes de toutes choses, sont de telle nature qu'ils ont chacun leur détermination. Que les parties terrestres & les aqueuses tombent directement d'elles-mêmes, & par leur pesanteur naturelle, sur la terre & dans la mer. Qu'ainsi ces deux élémens sont attirez par leur gravité au centre du monde. Qu'au contraire les deux autres élémens, savoir le feu & l'air, montent en droite ligne à la région céleste; soit que leur nature particuliére les porte en haut; soit qu'étant plus légers, ils soient repoussez par les deux autres élémens, qui ont plus de poids.

Or, cela supposé, il est clair qu'au sortir

(3) Donc les Académiciens ne doutoient pas absolument de tout, & par conséquent on a grand tort de les confondre avec les Pyrrhoniens.

sortir du corps, l'ame tend au ciel, soit qu'elle soit d'air, soit qu'elle soit de feu. Et si l'ame est un certain nombre, opinion plus subtile que claire; ou si c'est un cinquiéme élément, dont on ne sauroit dire le nom, ni comprendre la nature; à plus forte raison s'éloignera-t-elle de la terre, puisqu'elle sera un être moins grossier encore, & plus simple, que ni l'air ni le feu.

Reconnoissons, au reste, qu'elle doit son essence à quelqu'un de ces principes, plustôt que de croire qu'un esprit aussi vif que celui de l'homme, soit lourdement plongé dans le cœur, ou dans le cerveau; ou, comme le veut Empédocle, dans le sang.

18 Je ne parle, ni de Dicéarque, ni d'Aristoxéne son contemporain, & son condisciple. Ils avoient du savoir: mais l'un, apparemment, puisqu'il ne s'aperçoit pas qu'il ait une ame, n'a donc jamais éprouvé qu'il fût sensible: & pour ce qui est de l'autre, sa musique le charme à un tel point, qu'il voudroit que l'ame

l'ame fût musique aussi. On peut bien comprendre que différens tons, qui se succédent les uns aux autres, & qui sont variez avec art, forment des accords harmonieux: mais que les diverses parties d'un corps inanimé forment une sorte d'harmonie, parce qu'elles sont placées & figurées d'une telle façon, c'est ce que je ne conçois pas. Aristoxéne donc, tout docte qu'il est d'ailleurs, feroit mieux de laisser parler sur ces matiéres Aristote son maître. Qu'il montre à chanter: voilà ce qui lui convient à lui; car le proverbe des Grecs est bien sage:

Que chacun fasse son métier.

Quant à Démocrite; pure folie que cette rencontre fortuite d'atômes unis & ronds, d'où il fait procéder le principe de la respiration & de la chaleur.

Pour en revenir donc aux quatre élémens connus, il faut, si l'ame en est formée, comme l'a cru Panétius, qu'elle soit un air enflammé. D'où il s'ensuit qu'elle doit gagner la région supérieure, car ni l'air ni

le feu ne peuvent descendre, ils montent toujours. Ainsi, supposé qu'enfin ils se dissipent, c'est loin de la terre: & supposé qu'ils ne se dissipent pas, mais qu'ils se conservent en leur entier, dès-lors ils tendent encore plus nécessairement en haut, & percent cet air impur & grossier, qui touche la terre. Car il y a dans notre ame une toute autre chaleur, que dans cet air épais. On le voit bien, puisque nos corps, qui sont composez de terre, empruntent de l'ame tout ce qu'ils ont de chaleur.

19 Ajoutons que l'ame étant d'une légéreté sans égale, il lui est bien facile de fendre cet air grossier, & de s'élever au dessus. Rien n'approche de sa vélocité. Si donc elle demeure incorruptible, & sans altération, il faut que montant toujours, elle pénétre au travers de cet espace, où se forment les nuées, les pluies, les vents; & qui, à cause des exhalaisons terrestres, est humide & ténébreux. Quand elle l'a traversé, & qu'elle se retrouve dans une

une nature conforme à la sienne, là elle se range avec les astres, & ne fait plus d'efforts pour monter plus haut. Il y régne un air subtil, & une chaleur tempérée, qui sont ce qu'elle est. Elle y est immobile, & comme suspendue par deux poids égaux. C'est là, enfin, sa demeure naturelle, où elle n'a plus besoin de rien, parce que les mêmes choses qui servent (4) d'aliment aux astres, lui en servent aussi.

Toutes les passions, presque, sont allumées par nos sens : & avec d'autant plus de violence, que l'envie nous dévore à la vûe des personnes qui ont ce que nous voudrions avoir. Quand donc nous aurons quitté nos corps, nous serons certainement heureux, sans passions, sans envie.

Un goût naturel nous porte dans nos momens de loisir, à voir, à étudier quelque chose de curieux ; & nous pourrons alors le satisfaire bien plus librement. Alors nous mê-

(4) Voyez Cicéron, *de Nat. Deor.* II, 46.

méditerons, nous contemplerons, nous nous livrerons à ce desir insatiable de voir la vérité. Plus la région où nous serons parvenus, nous mettra à portée de connoître le ciel, plus nous sentirons croître en nous le desir de le connoître. Ce fut, dit Théophraste, la beauté des objets célestes, qui alluma dans l'esprit de nos péres l'amour de la Philosophie. Et si ces découvertes ont de grands charmes, ce doit être, sur-tout, pour ceux qui dès cette vie cherchoient à les faire, malgré les ténébres dont nous sommes environnez.

20 On se fait une joie d'avoir vû l'embouchure du Pont-Euxin, & le détroit que passa l'Argo, ce fameux navire, ainsi nommé à cause

Des vaillans Argiens, qui sur ses bords reçus
Alloient dérober l'or du Bélier de Phryxus.

On se fait gré d'avoir vû cet autre (5) détroit, où

(5) Aujourd'hui le détroit de Gibraltar.

où Neptune en furie
Des liens de l'Europe affranchit la
Libye.

Que sera-ce donc, & quel spectacle, quand d'un coup d'œil on découvrira toute la terre; quand on pourra en voir la position, la forme, l'étendue; ici les régions habitées, ailleurs celles que trop de chaud ou trop de froid rend désertes?

Aujourd'hui, les choses mêmes que nous voyons, nous ne les voyons pas de nos yeux. Car le sentiment n'est pas dans le corps: mais, selon les Physiciens, & selon les Médecins eux-mêmes, qui ont examiné ceci de plus près, il y a comme des conduits qui vont du siége de l'ame aux yeux, aux oreilles, aux narines. Tellement qu'il suffit d'une maladie, ou d'une distraction un peu forte, pour ne voir ni n'entendre, quoique les yeux soient ouverts, & les oreilles bien disposées. Preuve que ce qui voit, & ce qui entend, c'est l'ame; & que les

parties du corps qui ſervent à la vûe & à l'ouïe, ne ſont, pour ainſi dire, que des fenêtres, par où l'ame reçoit les objets. Encore ne les reçoit-elle pas, ſi elle n'y eſt attentive. De plus, la même ame réunit des perceptions très-différentes, la couleur, la ſaveur, la chaleur, l'odeur, le ſon: & pour cela il faut que ſes cinq meſſagers lui rapportent tout, & qu'elle ſoit elle ſeule juge de tout. Or, quand elle ſera arrivée où naturellement elle tend, là elle ſera bien plus en état de juger. Car préſentement, quoique ſes organes ſoient pratiquez avec un art merveilleux, ils ne laiſſent pas d'être bouchez en quelque ſorte par les parties terreſtres & groſſiéres, qui ſervent à les former. Mais quand elle ſera ſéparée du corps, il n'y aura plus d'obſtacle qui l'empêche de voir les choſes abſolument comme elles ſont.

21 Que n'aurois-je pas à dire, ſi je m'étendois ici ſur la variété, ſur l'immenſité des ſpectacles réſervez à l'ame dans ſa demeure céleſte?

lèste! Toutes les fois que j'y pense, j'admire l'effronterie de certains (6) Philosophes, qui s'applaudissent d'avoir étudié la Physique, & qui, transportez de reconnoissance pour leur chef, le révérent comme un Dieu. A les entendre, il les a délivrez d'une erreur sans borne, & d'une frayeur sans relâche, insupportables tyrans. Mais cette erreur, mais cette frayeur, sur quoi fondées? Où est la vieille assez imbécille pour craindre

Ces gouffres ténébreux, ces lieux pâles & sombres,
Effroyable séjour de la Mort & des Ombres?

Il y avoit donc là de quoi vous faire peur, sans le secours de la Physique? Tirer vanité de ne pas craindre ces sortes d'objets, & d'en avoir reconnu

(6) Les Epicuriens. Lucréce, V, 8.
Deus ille fuit, Deus, inclute Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
Nunc appellatur sapientia, &c.

reconnu le faux, quelle honte pour un Philoſophe! Voilà des gens à qui la nature avoit donné un eſprit bien pénétrant, puiſque, ſi l'étude n'étoit venue à leur aide, ils alloient croire tout cela.

Un point capital, ſelon eux, c'eſt d'avoir été conduits par leurs principes à croire qu'à l'heure de la mort ils ſeront anéantis. Soit. Que trouve-t-on dans l'anéantiſſement, ou d'agréable, ou de glorieux?

Au fond, je ne vois rien qui démontre que l'opinion de Pythagore & de Platon ne ſoit pas véritable. Quand même Platon n'en apporteroit point de preuves, il m'ébranleroit par ſon autorité toute ſeule, tant je ſuis prévenu en ſa faveur. Mais à cette quantité de preuves qu'il entaſſe, on juge qu'il avoit intention de convaincre ſes lecteurs, & qu'il étoit convaincu tout le premier.

22 A l'égard de ces autres Philoſophes, qui condamnent les ames, comme des criminelles, à perdre la vie, ils ne ſe fondent, au contraire,

traire, que sur une seule raison. Ce qui leur rend incroyable, disent-ils, l'immortalité des ames, c'est qu'ils ne sauroient comprendre une ame sans corps. Mais ont-ils une idée plus claire de ce qu'est l'âme dans le corps, de sa forme, de son étendue, du lieu où elle réside ? Quand il seroit possible de voir dans un homme plein de vie, toutes les parties qui le composent au dedans, y verroit-on l'âme? A force d'être déliée, elle se dérobe aux yeux les plus perçans. C'est la réflexion que doivent faire ceux qui disent ne pouvoir comprendre une ame incorporelle. Comprennent-ils mieux une ame unie au corps? Pour moi, quand j'examine ce que c'est que l'ame, je trouve infiniment plus de peine à me la figurer dans un corps, où elle est comme dans une maison étrangére, qu'à me la figurer dans le Ciel, qui est son véritable séjour.

Si l'on ne peut comprendre que ce qui tombe sous les sens, on ne

se formera donc nulle idée, ni de Dieu lui-même, ni de l'ame délivrée du corps, & dès-là divine. La difficulté de concevoir ce qu'elle est, lors même qu'elle est unie au corps, fit que Dicéarque & Aristoxéne prirent le parti de nier que ce fût quelque chose de réel. Et véritablement il n'y a rien de si grand, que de voir l'ame par l'ame elle même. Aussi est-ce là le sens de l'Oracle, qui veut que chacun se connoisse. Sans doute qu'Apollon n'a point prétendu par là nous dire de connoître notre corps, notre taille, notre figure. Car qui dit *nous*, ne dit pas notre corps; & quand je parle à vous, ce n'est pas à votre corps que je parle. Quand donc l'Oracle nous dit, *Connois-toi*; il entend, *Connois ton ame*. Votre corps n'est, pour ainsi dire, que le vaisseau, que le domicile de votre ame. Tout ce que vous faites, c'est votre ame qui le fait. Admirable précepte, que celui de connoître son ame! On a bien jugé qu'il n'y

avoit

avoit qu'un (7) homme d'un esprit supérieur, qui pût en avoir conçû l'idée : & c'est ce qui fait qu'on l'a attribué à un Dieu.

Mais l'ame elle-même ne connût-elle point sa nature ; dites-moi, ne sait-elle pas du moins qu'elle existe, & qu'elle se meut ? Or, son mouvement, selon Platon, démontre son immortalité. En voici la preuve, telle que Socrate l'expose dans le *Phédre* de Platon, & que moi je l'ai rapportée dans mon sixiéme livre (8) de la République.

Un

(7) Pline, liv. VII, chap. 32, nous apprend que dans le Temple de Delphes on lisoit trois sentences de Chilon. La premiére est celle que Cicéron rapporte ici. La seconde, *Qu'il ne faut rien desirer trop vivement.* La troisiéme, *Que c'est une misére d'avoir dettes ou procès.*

(8) Dans l'endroit qui nous reste de ce sixiéme livre : c'est le Songe de Scipion.

Mais ce fameux argument de Platon, ou ne prouve rien, ou prouve trop. Car, premiérement, il prouve pour l'ame des bêtes, ni plus ni moins que pour l'ame humaine.

En second lieu, il suppose que l'ame est improduite : &, comme on parle dans l'é-

23 *Un être qui se meut toujours, existera toujours. Mais celui qui donne le mouvement à un autre, & qui le reçoit lui-même d'un autre, cesse nécessairement d'exister, lorsqu'il perd son mouvement. Il n'y a donc que l'être mû-*

cole, il lui donne une éternité antérieure, aussi bien qu'une éternité postérieure.

En troisiéme lieu, ni cet argument, ni tout ce qui le précéde, ne prouve que toute ame humaine soit une substance individuelle, qui doive subsister éternellement la même, sans altération, & sans mélange? Au contraire il paroît que, suivant Platon & Cicéron, les ames heureuses vont au sortir du corps se réunir à la prétendue ame universelle, dont le principal séjour est dans l'Ether. Que si cela est, mon ame cesse d'être moi, puisqu'elle ne subsiste plus autrement que comme une goutte d'eau, confondue dans ce vaste Océan, d'où tôt-ou-tard elle ira encore couler dans quelque autre canal. Ainsi mon ame ne sera éternelle, que comme la matiére, dont à la vérité les modifications varient, mais dont aucune portion ne périt. J'ai du moins voulû rectifier la premiére Tusculane sur ce point capital; & pour cela je l'accompagne du *Songe de Scipion*, où l'on nous présente deux ames, celle de Scipion l'Africain, & celle de Paul Emile, comme deux substances permanentes, individuellement distinctes.

mû par sa propre vertu, qui ne perde jamais son mouvement, parce qu'il ne se manque jamais à lui-même. Et de plus il est pour toutes les autres choses qui ont du mouvement, la source & le principe du mouvement qu'elles ont.

Or, qui dit principe, dit ce qui n'a point d'origine. Car c'est du principe que tout vient, & le principe ne sauroit venir de nulle autre chose. Il ne seroit pas principe, s'il venoit d'ailleurs. Et n'ayant point d'origine, il n'aura par conséquent point de fin. Car il ne pourroit, étant détruit, ni être lui-même reproduit par un autre principe, ni en produire un autre, puisqu'un principe ne suppose rien d'antérieur.

Ainsi le principe du mouvement est dans l'être mû par sa propre vertu. Principe qui ne sauroit être, ni produit, ni détruit. Autrement il faut que le ciel & la terre soient bouleversez, & qu'ils tombent dans un éternel repos, sans pouvoir jamais recouvrer une force, qui, comme auparavant, les fasse mouvoir.

Il est donc évident, que ce qui se meut par sa propre vertu, existera tou-

toujours. Et peut-on nier que la faculté de se mouvoir ainsi, ne soit un attribut de l'ame? Car tout ce qui n'est mû que par une cause étrangére, est inanimé. Mais ce qui est animé, est mû par sa propre vertu, par son action intérieure. Telle est la nature de l'ame, telle est sa propriété. Donc l'ame étant, de tout ce qui existe, la seule chose qui se meuve toujours elle-même, concluons de là qu'elle n'est point née, & qu'elle ne mourra jamais.

Que tout ce bas peuple de Philosophes (c'est ainsi que je traite quiconque est contraire à Platon, à Socrate, & à leur école) que tous ces autres Philosophes, dis-je, se réunissent: & non-seulement ils ne développeront jamais un raisonnement avec tant d'art, mais ils ne viendront pas même à bout de bien prendre le fil de celui-ci. L'ame sent qu'elle se meut: elle sent que ce n'est pas dépendamment d'une cause étrangére, mais que c'est par elle-même, & par sa propre vertu; il ne peut jamais arriver qu'elle se manque à elle-même; la voilà

donc

donc immortelle. Auriez-vous quelque objection à me faire là-contre?

L'AUDITEUR.

J'ai été très-aise qu'il ne s'en soit présenté aucune à mon esprit, tant j'ai de goût pour cette opinion.

CICERON.

Trouverez-vous moins de force dans les preuves suivantes? Je les tire des propriétez divines, dont l'ame est revêtue. Propriétez qui me paroissent n'avoir pû être produites, ni par conséquent pouvoir finir. Car je comprends bien, par exemple, de quoi & comment ont été produits le sang, la bile, la pituite, les os, les nerfs, les veines, & généralement tout notre corps, tel qu'il est. L'ame elle-même, si ce n'étoit autre chose dans nous que le principe de la vie, me paroîtroit un effet purement naturel, comme ce qui fait vivre à leur maniére la vigne & l'arbre. Et si l'ame humaine n'avoit en partage que l'instinct de se porter à ce qui lui convient, & de fuir ce qui ne

24

uil

lui convient pas, elle n'auroit rien de plus que les bêtes.

Mais ses propriétez sont, premiérement, une mémoire capable de renfermer en soi une infinité de choses. Et cette mémoire, Platon veut que ce soit la réminiscence de ce qu'on a su dans une autre vie. Il fait parler dans le *Memnon* un jeune enfant que Socrate interroge sur les dimensions du quarré : l'enfant répond comme son âge le permet : & les questions étant toûjours à sa portée, il va de réponse en réponse, si avant qu'enfin il semble avoir étudié la Géométrie. De là Socrate conclut qu'apprendre, c'est seulement se ressouvenir. Il s'en explique encore plus expressément (9) dans le discours qu'il fit le jour même de sa mort. Un homme, dit-il, qui n'a rien du tout appris, & qui cependant répond juste à une question, fait bien voir que la matiére sur laquelle on l'interroge, ne lui est pas nouvelle; & que, dans le moment qu'il répond, il ne fait que repasser

sur

(9) Dans le Phédon.

sur ce qui étoit déjà dans son esprit. Il ne seroit effectivement pas possible, ajoûte Socrate, que dès notre enfance nous eussions tant de notions si étendues, & qui sont comme imprimées en nous-mêmes, si nos ames n'avoient pas eu des connoissances universelles, avant que d'entrer dans nos corps. D'ailleurs, suivant la doctrine constante de Platon, il n'y a de réel que ce qui est immuable, comme le sont les idées. Tout ce qui se produit, & qui est sujet à corruption, n'existe pas réellement. Les objets qui se présentent à l'ame enfermée dans le corps, ne peuvent donc pas lui donner la connoissance des idées: il faut donc qu'elle apporte ces idées avec elle en venant au monde: & dès-là ce n'est plus un sujet d'étonnement, qu'elle embrasse un si grand nombre d'objets. Il est vrai que tout en arrivant dans une demeure si étrange pour elle, & où il y a tant de trouble, d'abord elle ne les démêle pas bien; mais quand elle s'est recueillie, & qu'elle a rappelé

pelé ses idées, alors elle les applique aux objets qu'elle a devant les yeux. Et par conséquent, apprendre n'est autre chose que se ressouvenir.

Quoi qu'il en soit, je n'admire rien tant que la mémoire. Car enfin, quelle est sa nature, son origine? Je ne parle pas d'une mémoire prodigieuse, telle que l'a été (1) celle de Simonide, de Théodecte, de Ci-

(1) Voici un mot sur chacun de ces noms propres, avec les sources où l'on peut chercher de plus amples éclaircissemens.

Simonide, Poëte célébre, natif de l'île de Céos, & qui vivoit sous Darius fils d'Hystaspe. On le croit l'inventeur de la mémoire artificielle. Voyez Quintilien, XI, 2.

Théodecte, disciple d'Aristote. On pouvoit lui dire telle quantité de vers qu'on vouloit; il lui suffisoit, pour les retenir mot à mot, de les entendre lire une seule fois. Voyez Quintilien, *ibid.*

Cinéas, Ambassadeur de Pyrrhus à Rome. Dès le lendemain de son arrivée à Rome, il fut en état de saluer tous les Sénateurs, & tous les Chevaliers, en les appelant chacun par leur nom, sans avoir besoin de Nomenclateur. Voyez Pline, VII, 24.

Charmidès, ou *Charmadas*. Voyez Cicéron, *de Orat.* II, 88, & Pline, VII, 24.

Métrodore, de Scepsis, ville de Phrygie. Voyez

Cinéas, de Charmidès, de Métrodore, d'Hortenſius. Je parle d'une mémoire commune, telle que l'ont tous les hommes, & particuliérement ceux qui cultivent des ſciences de quelque étenduë. A peine croiroit on de combien d'objets ils la chargent, ſans qu'elle ſuccombe.

25 Quelle eſt donc la nature de la mémoire? D'où procéde ſa vertu? Il eſt certain que ce n'eſt ni du cœur, ni du ſang, ni du cerveau, ni des atômes. Eſt-ce du feu? Eſt-ce de l'air? Je n'en ſais rien; & je ne me fais pas une honte, comme de certains Philoſophes, d'avouër que j'ignore ce qu'en effet j'ignore. Mais que notre ame ſoit de feu, qu'elle ſoit d'air, je jurerois qu'elle eſt divine, ſi, dans une matiére obſcure, je pouvois parler affirmativement. Hé quoi! vous paroît-il qu'une faculté ſi admirable puiſſe n'être

Voyez Pline & Quintilien, aux endroits déja citez.

Hortenſius, ce grand Orateur, contemporain & rival de Cicéron.

n'être qu'un aſſemblage de parties terreſtres, qu'un amas d'air groſſier & nébuleux? Si vous ne connoiſſez point ſon eſſence, du moins par ſes opérations vous jugez de ce qu'elle peut. Où en trouver la cauſe? Dirons-nous qu'il y a dans notre ame une eſpèce de réſervoir, où les choſes que nous confions à notre mémoire, ſe verſent comme dans un vaſe? Propoſition abſurde: car peut-on ſe figurer que l'ame ſoit d'une forme à loger un réſervoir ſi profond? Dirons-nous que l'ame s'imprime comme la cire, & que le ſouvenir eſt la trace de ce qui a été imprimé dans l'ame? Mais des paroles & des idées peuvent-elles laiſſer des traces? Et quel eſpace ne faudroit-il pas, d'ailleurs, pour tant de traces différentes?

Qu'eſt-ce que cette autre faculté, qui cherche à découvrir ce qu'il y a de caché, & qui ſe nomme intelligence, eſprit? Jugez-vous qu'il ne fût entré que du terreſtre & du corruptible dans la compoſition de cet homme, qui le premier impoſa un

nom

nom à chaque chose? Pythagore trouvoit à cela une sagesse infinie. Regardez-vous comme pêtri de limon, ou celui qui a rassemblé les hommes, & leur a inspiré de vivre en société? Ou celui qui dans un petit nombre de caractéres, a renfermé toutes les sons que la voix forme, & dont la diversité paroissoit inépuisable? Ou celui qui a observé comment se meuvent les planètes, & qu'elles sont tantôt rétrogrades, tantôt stationnaires? Tous étoient de grands hommes: mais plus grands encore ceux qui enseignérent à se nourrir de bled, à se vêtir, à se bâtir, à se policer, à se précautionner contre les bêtes féroces. Par eux nous fûmes adoucis & civilisez. Après quoi, des arts nécessaires, nous en vinmes aux arts qui demandent un génie déjà plus cultivé. On trouva, pour charmer l'oreille, les régles de l'harmonie. On étudia les étoiles, tant celles qui sont fixes, que celles qu'on appelle errantes, quoiqu'elles ne le soient pas. Quiconque découvrit les diverses révolutions

lutions des aſtres, il faut pour cela que ſon eſprit fût ſemblable à celui qui les a formez dans le ciel. Faire, comme Archiméde, une ſphére qui repréſente le cours de la lune, du ſoleil, des cinq planètes; & par un ſeul mouvement orbiculaire, régler divers mouvemens, les uns plus lents, les autres plus vîtes; c'eſt avoir exécuté le plan de ce Dieu, par qui Platon dans le Timée fait conſtruire le monde. Autant que les révolutions céleſtes ſont l'ouvrage d'un Dieu, autant la ſphére d'Archiméde eſt l'ouvrage d'un eſprit divin.

26 Je trouve auſſi du divin dans d'autres arts plus connus, & qui ont quelque choſe de plus brillant. Un Poëte ne produira pas des vers nobles & ſublimes, ſi je ne ſais quelle ardeur céleſte ne lui échauffe l'eſprit. Un Orateur, ſans le même ſecours, ne fera pas un diſcours riche en penſées, & qui frappe agréablement l'oreille.

Pour la Philoſophie, mére de tous les arts, n'eſt-ce pas, comme l'appelle Platon, *un préſent*, ou, comme

je

je l'appelle, *une invention des Dieux?* C'eſt d'elle que nous avons appris, & à leur rendre d'abord un culte; & à reconnoître enſuite des principes de juſtice, qui ſoient le lien de la ſociété civile; & à nous régler enfin nous-mêmes ſur les ſentimens qu'inſpirent la modération, & la magnanimité. C'eſt auſſi par elle que les yeux de notre eſprit ont été ouverts, enſorte que nous voyons tout ce qui eſt au ciel, tout ce qui eſt ſur la terre, l'origine, le progrès, la fin de tout ce qui exiſte.

Une ame donc, douée de ſi rares facultez, me paroît certainement divine. Car, après tout, qu'eſt-ce que la mémoire, qu'eſt-ce que l'intelligence, ſi ce n'eſt tout ce qu'on peut imaginer de plus grand, même dans les Dieux? Apparemment leur félicité ne conſiſte, ni à ſe repaître d'ambroſie, ni à boire du nectar verſé à pleine coupe par la Jeuneſſe; & il n'eſt point vrai que Ganyméde ait été ravi par les Dieux à cauſe de ſa beauté, pour ſervir d'échanſon à Jupiter. Le motif n'étoit pas ſuffi-

ſant pour faire à Laomédon une injure ſi cruelle. Homére, auteur de toutes ces fictions, donnoit aux Dieux les foibleſſes des hommes. Que ne donnoit-il pluſtôt aux hommes les perfections des Dieux? Et quelles ſont-elles? Immortalité, ſageſſe, intelligence, mémoire.

Puiſque notre ame raſſemble ces perfections, elle eſt par conſéquent divine, comme je le dis: ou même c'eſt un Dieu, comme Euripide a oſé le dire.

Au ſurplus, ſi la nature divine eſt air ou feu, notre ame ſera pareillement l'un ou l'autre. Et comme il n'entre ni terre ni eau dans ce qui fait la nature divine, auſſi n'en doit-on point ſuppoſer dans ce qui fait notre ame.

Que s'il y a un cinquiéme élément, ſelon qu'Ariſtote l'a dit le premier, il ſera commun, & à la nature divine, & à l'ame humaine.

27 J'ai ſuivi ce dernier ſentiment dans ma (2) Conſolation, où je m'expli-

(2) C'eſt un ouvrage que Cicéron avoit fait

m'explique en ces termes : *On ne peut absolument trouver sur la terre l'origine des ames. Car il n'y a rien dans les ames, qui soit mixte & composé ; rien qui paroisse venir de la terre, de l'eau, de l'air, ou du feu. Tous ces élémens n'ont rien qui fasse la mémoire, l'intelligence, la réflexion ; qui puisse rappeler le passé, prévoir l'avenir, embrasser le présent. Jamais on ne trouvera d'où l'homme reçoit ces divines qualitez, à moins que de remonter à un Dieu. Et par conséquent l'ame est d'une nature singuliére, qui n'a rien de commun avec les élémens que nous connoissons. Quelle que soit donc la nature d'un être, qui a sentiment, intelligence, volonté, principe de vie : cet être-là est céleste, il est divin, & dès-là immortel. Dieu lui-même ne se présente à nous que sous cette idée d'un esprit pur, sans mélange, dégagé de toute matiére corruptible, qui connoît tout, qui meut tout, & qui a en soi un éternel mouvement.*

Tel

fait pour se consoler à la mort de sa fille. Il n'en reste que trois ou quatre fragmens, dont celui-ci est le plus long.

28 Tel, & de ce même genre, eſt l'eſprit humain. Mais enfin, où eſt-il, me direz-vous, & quelle forme a-t-il ? Pourriez-vous bien, vous répondrai-je, m'apprendre où eſt le vôtre, & quelle eſt ſa forme? Quoi! parce que mon intelligence ne s'étend pas juſqu'où je ſouhaiterois, vous ne voudrez pas que du moins elle s'étende juſqu'où elle peut? Si notre ame ne ſe voit pas, elle a cela de commun avec l'œil, qui, ſans ſe voir lui-même, voit les autres objets. Elle ne voit pas comment elle eſt faite: auſſi lui importe-t-il peu de le voir: & d'ailleurs, peut-être le voit-elle. Quoi qu'il en ſoit, elle voit au moins de quoi elle eſt capable; elle connoît qu'elle a de l'intelligence & de la mémoire; elle ſent qu'elle ſe meut avec rapidité, & par ſa propre vertu. Or, c'eſt-là ce qu'il y a dans l'ame de grand, de divin, d'éternel. Mais à l'égard de ſa figure & de ſa demeure, ce ſont choſes qui ne méritent ſeulement pas d'être miſes en queſtion.

Quand

Quand, par exemple, nous regardons la beauté & la ſplendeur du ciel; la célérité de ſon roulement, qui eſt ſi grande qu'on ne ſauroit la concevoir; la viciſſitude des jours & des nuits; les quatre changemens des ſaiſons, qui ſervent à la maturité des fruits, & à la ſanté de nos corps; le ſoleil, qui eſt le modérateur & le chef de tous les mouvemens céleſtes; la lune, dont le croiſſant & le décours ſemblent faits pour nous marquer les faſtes; les planètes, qui, avec des mouvemens inégaux, fourniſſent également la même carriére, ſur un même cercle diviſé en douze parties; cette prodigieuſe quantité d'étoiles, qui durant la nuit décorent le ciel de toutes parts.

Quand nous jetons enſuite les yeux ſur le globe de la terre, élevé au deſſus de la mer, placé dans le centre du monde, & diviſé en quatre parties, deux deſquelles ſont cultivées, la ſeptentrionale que nous habitons, l'auſtrale qui nous eſt inconnue; & le reſte inculte,

parce que le froid ou le chaud y domine avec excès.

Quand nous obſervons que dans la partie où nous ſommes, on voit toujours au tems marqué,

Une clarté plus pure
Embellir la nature;
Les arbres reverdir;
Les fontaines bondir;
L'herbe tendre renaître;
Le pampre reparaître;
Les préſens de Cérès emplir nos magazins;
Et les tributs de Flore enrichir nos jardins.

Quand nous remarquons que la terre eſt peuplée d'animaux, les uns pour nous nourrir, les autres pour nous vêtir, ceux-ci pour traîner nos fardeaux, ceux-là pour labourer nos champs; qu'au milieu d'eux eſt l'homme, qui ſemble deſtiné à contempler le Ciel & les Dieux, à les révérer, & que toutes les campagnes, toutes les mers obéiſſent à ſes beſoins.

29 Pouvons-nous à la vûe de ce ſpectacle,

ſpectacle, douter qu'il y ait un être, ou qui ait formé le monde, ſuppoſé que, ſuivant l'opinion de Platon, il ait été formé : ou qui le conduiſe & le gouverne, ſuppoſé que, ſuivant le ſentiment d'Ariſtote, il ſoit de toute éternité ?

Or, de même qu'aux ouvrages d'un Dieu, vous jugez de ſon exiſtence, quoiqu'il ne vous tombe pas ſous les ſens : de même, quoique votre ame ne ſoit pas viſible, cependant la mémoire, l'intelligence, la vivacité, toutes les perfections qui l'accompagnent, doivent vous perſuader qu'elle eſt divine.

Mais, encore une fois, où réſide-t-elle ? Je la crois dans la tête, & j'ai des raiſons pour la croire là. Mais enfin, quelque part qu'elle ſoit, il eſt certain qu'elle eſt dans vous.

Quelle eſt ſa nature ? Je lui crois une nature particuliére, & qui n'eſt que pour elle. Mais faites-la de feu ou d'air, peu importe ; pourvû ſeulement que, comme vous connoiſſez Dieu, quoique vous ignoriez & ſa

ſa demeure, & ſa figure, vous tombiez d'accord que vous devez auſſi connoître votre ame, quoique vous ignoriez, & où elle réſide, & comment elle eſt faite. Cependant, à moins que d'être d'une craſſe ignorance en Phyſique, on ne peut douter que l'ame ne ſoit une ſubſtance très-ſimple, qui n'admet point de mélange, point de compoſition. D'où il s'enſuit que l'ame eſt indiviſible, & par conſéquent immortelle. Car la mort n'eſt autre choſe qu'une ſéparation, qu'une déſunion des parties, qui auparavant étoient liées enſemble.

Pénétré de ces principes, Socrate, au point d'être jugé à mort, ne daigna, ni faire plaider ſa cauſe, ni ſe montrer devant les Juges en poſture de Suppliant. Il marqua une ſorte d'opiniâtreté, qui venoit, non d'orgueil, mais de grandeur d'ame. Le jour même de ſa mort, il diſcourut long-tems ſur le ſujet que nous traitons. Peu de jours auparavant, maître de s'évader de ſa priſon, il ne le voulut point. Et

dans le tems qu'on alloit lui apporter le breuvage mortel, il parla, non en homme à qui l'on arrache la vie, mais en homme qui monte au ciel.

„ Deux chemins, disoit-il, s'of- 30
„ frent aux ames, lorsqu'elles sor-
„ tent des corps. Celles qui domi-
„ nées, & aveuglées par les pas-
„ sions humaines, ont à se repro-
„ cher, ou des vices personnels &
„ domestiques, ou des injustices ir-
„ réparables, prennent un chemin
„ tout opposé à celui qui méne au
„ séjour des Dieux. Pour celles qui
„ ont, au contraire, conservé leur
„ innocence & leur pureté; qui se
„ sont sauvées, tant qu'elles ont pû,
„ de la contagion des sens; & qui
„ dans des corps humains, ont imité
„ la vie des Dieux; le chemin du
„ ciel, d'où elles sont venues, leur
„ est ouvert. On a consacré les Cy-
„ gnes à Apollon, parce qu'ils sem-
„ blent tenir de lui l'art de connoî-
„ tre l'avenir; & c'est par un effet
„ de cet art, que prévoyant de
„ quels avantages la mort est suivie,

 „ ils

„ ils meurent avec volupté, & tout
„ en chantant. Ainsi doivent faire,
„ ajoutoit Socrate, tous les hom-
„ mes savans & vertueux. Personne
„ n'y trouveroit la moindre diffi-
„ culté, s'il ne nous arrivoit, quand
„ nous voulons trop approfondir la
„ nature de l'ame, ce qui arrive
„ quand on regarde trop fixement
„ le soleil couchant. On en vient à
„ ne voir plus. Et de même, quand
„ notre ame se regarde, son intel-
„ ligence quelquefois s'émousse, &
„ nous cessons dès-lors nos réfle-
„ xions. Il n'en reste que des lueurs
„ incertaines, on ne sait à quoi se
„ fixer, on retombe d'un doute dans
„ un autre, & nos raisonnemens
„ ont aussi peu de fermeté, qu'un
„ navire battu par les flots.

Mais ce que je dis là de Socrate, est ancien, & tiré des Grecs. Parmi nous, Caton est mort dans une telle situation d'esprit, que c'étoit pour lui une joie d'avoir trouvé occasion de quitter la vie. Car on ne doit point la quitter sans l'ordre exprès de ce Dieu, qui a sur nous un pou-

pouvoir ſouverain. Mais, quand lui-même il nous en fait naître un légitime ſujet, comme autrefois à Socrate, comme à Caton, & ſouvent à bien d'autres: un homme ſage doit, en vérité, ſortir bien content de ces ténébres, pour gagner le ſéjour de la lumiére. Il ne briſera pas les chaînes, qui le captivent ſur la terre; car les loix s'y oppoſent: mais lorſqu'un Dieu l'appellera, c'eſt comme ſi le Magiſtrat, ou quelque autre puiſſance légitime, lui ouvroit les portes d'une priſon.

Toute la vie des Philoſophes, dit encore Socrate, *eſt une continuelle méditation de la mort.* Car enfin, que faiſons-nous, en nous éloignant des voluptez ſenſuelles, de tout emploi public, de toute ſorte d'embarras, & même du ſoin de nos affaires domeſtiques, qui ont pour objet l'entretien de notre corps? Que faiſons-nous, dis-je, autre choſe, que rappeler notre eſprit à lui-même, que le forcer à être à lui même, & que l'éloigner de ſon corps, tout autant que cela ſe peut? Or, déta- 31

 cher

cher l'esprit du corps, n'est-ce pas apprendre à mourir?

Pensons y donc sérieusement, croyez-moi, séparons-nous ainsi de nos corps, accoutumons-nous à mourir. Par ce moyen, & notre vie tiendra déjà d'une vie céleste, & nous en serons mieux disposez à prendre notre essor, quand nos chaînes se briseront. Mais les ames qui auront toujours été sous le joug des sens, auront peine à s'élever de dessus la terre, lors même qu'elles seront hors de leurs entraves. Il en sera d'elles comme de ces prisonniers, qui ont été plusieurs années dans les fers; ce n'est pas sans peine qu'ils marchent. Pour nous, arrivez un jour à notre terme, nous vivrons enfin. Car notre vie d'à présent, c'est une mort: & si j'en voulois déplorer la misére, il ne me seroit que trop aisé.

L'AUDITEUR.

Vous l'avez déplorée assez dans votre (3) *Consolation.* Je ne lis point cet

(3) Voyez pag. 122, Remarque 2.

cet ouvrage, que je n'aye envie de me voir à la fin de mes jours: & cette envie, par tout ce que je viens d'entendre, augmente fort.

CICERON.

Ils finiront, & de force, ou de gré, finiront bien vîte, car le temps vole. Mais bien loin que la mort soit, comme vous le pensiez, un mal pour nous, j'appréhende qu'excepté la mort, tout le reste ne soit (4) un assemblage de maux.

L'AUDITEUR.

Oui, dans la supposition qu'après la mort, ou nous serons Dieux nous-mêmes, ou nous serons avec les Dieux.

CICERON.

Qu'importe? Car il se trouve des gens

(4) Le docte Abbé Guyet regarde ces mots du Texte, *sed nihil bonum aliud potius*, comme une glose très-inutile. En les supprimant donc, j'ai lu & ponctué ainsi: *ut verear, ne homini nihil sit non malum aliud.* A.

gens persuadez du contraire. Mais, quoi qu'il en soit, d'aujourd'hui vous ne m'échappez, que je n'aye dissipé absolument tout ce qui peut vous faire craindre la mort.

L'AUDITEUR.

Pour où la craindrois-je, après ce que vous venez de m'apprendre?

CICERON.

Par où? Hé ne se présente-t-il pas une foule de contradicteurs? Je ne parle pas des Epicuriens seulement: car pour eux je les méprise. Mais nos Savans prennent tous, je ne sais pourquoi, le même parti; & nommément Dicéarque, dont je fais mes délices. Dans les trois livres qu'il appelle *Lesbiaques*, parce que Mytiléne dans l'île de Lesbos est la scéne de son Dialogue, il combat vivement l'immortalité de l'ame. Pour les Stoïciens, ils prétendent que nos ames ne vivent que comme

Certè, siquidem vel dii ipsi, vel cum diis futuri sumus. M. *Quid refert? adsunt enim*, &c.

comme des corneilles : long-temps, mais non pas toujours. Voulez-vous donc voir que, même en ſuppoſant l'ame mortelle, la mort n'en deviendroit pas redoutable ? 32

L'AUDITEUR.

Volontiers : mais quelque choſe qu'on puiſſe dire contre l'immortalité de l'ame, on ne me diſſuadera pas.

CICERON.

Je vous en loue. Cependant ne comptons point trop ſur notre fermeté. Quelquefois, il ne faut pour nous renverſer, qu'un argument un peu ſubtil. Dans les queſtions même les plus claires nous héſitons, nous changeons d'avis. Or, celle dont il s'agit entre nous, n'eſt pas ſans quelque obſcurité. De peur donc d'être ſurpris, ayons nos armes toujours prêtes.

L'AUDITEUR.

Précaution ſage ; mais cet accident ne m'arrivera pas, j'y mettrai ordre.

CI-

CICERON.

Quant à nos amis les Stoïciens, avons-nous tort d'abandonner ceux d'entre eux qui disent que les ames subsistent encore quelque temps au sortir du corps, mais qu'elles ne subsistent pas éternellement? Ils accordent d'une part ce qu'il y a de plus difficile, que l'ame, quoique séparée du corps, peut subsister: & d'autre côté, ils ne veulent pas que l'ame puisse subsister toujours. De ces deux points, non-seulement le dernier est aisé à croire, mais il suit naturellement du premier.

L'AUDITEUR.

Vous dites vrai, les Stoïciens n'ont rien à repliquer.

CICERON.

Que penser donc de Panétius, qui se révolte ici contre Platon, après l'avoir par-tout ailleurs appelé *divin*, *très-sage*, *très-saint*, *l'Homére des Philosophes*? Il ne rejette de toutes ses opinions, que celle de l'im-

l'immortalité, & il appuie la négative ſur deux raiſons. L'une, que la reſſemblance des enfans aux péres, reſſemblance qui ſe remarque non-ſeulement dans les traits, mais encore dans l'eſprit, fait voir que les ames ſont engendrées; d'où il conclut que les ames ſont mortelles, parce que tout être qui a été produit, doit être détruit, comme tout le monde en convient. L'autre, Que tout ce qui peut ſouffrir, peut auſſi être malade: que tout ce qui eſt malade eſt mortel: & que par conſéquent les ames, puiſqu'elles peuvent ſouffrir, ne ſont pas immortelles.

33 A l'égard de cette derniére preuve, elle porte à faux. Il ne prend pas garde que Platon, lorſqu'il fait l'ame immortelle, parle de l'intelligence, qui n'eſt pas ſuſceptible d'altération, & qui eſt, ſelon Platon, entiérement ſéparée des autres parties, que les paſſions & les infirmitez attaquent.

Pour la reſſemblance, ſur quoi il fonde ſon premier argument, c'eſt dans

dans l'ame des bêtes, qui n'eſt pas (5) raiſonnable, qu'elle ſe fait le mieux ſentir. D'homme à homme, elle n'eſt guére que corporelle. Mais en cela même elle a du rapport à l'ame, parce qu'il n'eſt pas indifférent à l'ame d'être dans un corps diſpoſé, & organiſé de telle, ou de telle façon. Les organes & le tempérament contribuent fort à la rendre, ou, plus vive, ou plus lourde. Ariſtote dit que *la mélancolie* (6) *eſt le*

(5) En cet endroit Cicéron nie que les bêtes aient une ame qui penſe. Il le nie auſſi dans ſon premier liv. des Loix, chap. 7, où parlant de l'homme: *Solum eſt*, dit-il, *ex tot animantium generibus atque naturis, particeps rationis & cogitationis, cùm cætera ſint omnia expertia.* Cependant avec la liberté d'un Académicien, qui ſe permet le pour & le contre ſelon les occaſions, il reconnoît dans ſon troiſiéme livre de la Nature des Dieux, chap. 9, non-ſeulement que les bêtes ont du ſentiment, mais qu'elles ont même de l'entendement, de la raiſon, & de la mémoire: *in formica non modò ſenſus, ſed etiam mens, ratio, memoria.*

(6) Ariſtote, dans ſes Problémes, ſection XXX.

le partage des grands génies : & c'eſt ce qui me conſole de la médiocrité du mien. Il confirme ſa remarque par divers exemples ; après quoi, comme ſi le fait étoit certain, il en donne la raiſon. Quoi qu'il en ſoit, puiſque les organes influent ſur les qualitez de l'ame, & que la reſſemblance d'une ame à l'autre, ne peut venir que de là ſeulement ; cette reſſemblance, par conſéquent, ne prouve pas que les ames elles-mêmes ſoient engendrées.

Je voudrois que Panétius fût au monde, lui qui étoit contemporain & ami (7) de Scipion l'Africain. Je lui demanderois à qui de toute la famille des Scipions reſſembloit le neveu de cet illuſtre perſonnage ? Pour les traits, c'étoit ſon pére : pour les mœurs, il falloit chercher ſon

(7) Il y a ſeulement dans le Texte : *vixit cum Africano.* Mais ce *vixit* offre ici les deux idées de contemporain & d'ami. Outre qu'on ſait par d'autres endroits de Cicéron, que Scipion l'Africain étoit plein d'eſtime & d'amitié pour Panétius, le plus célébre Stoïcien de ſon tems.

ſon ſemblable dans le plus ſcélérat de tous les hommes. Et Craſſus, dont la ſageſſe, dont l'éloquence, dont le rang étoit ſi conſidérable, n'a-t-il pas eu de même un petit-fils, qui ne tenoit rien de ſon mérite? Combien d'autres grands hommes, qu'il eſt inutile de nommer, ont eu une poſtérité indigne d'eux?

Mais où tend ce diſcours? Oublions-nous qu'après en avoir dit aſſez ſur l'immortalité de l'ame, notre but préſentement doit être de montrer que, même en ſuppoſant l'ame mortelle, nous n'avons point à redouter la mort?

L'Auditeur.

Je ne l'oubliois pas: mais tant que vous me parliez de l'immortalité, je vous laiſſois volontiers perdre de vûe l'autre objet.

Ciceron.

34 Vos deſſeins, à ce que je vois, ſont grands; vous aſpirez au Ciel. J'eſpére que nous y arriverons. Mais enfin, puiſqu'il y a des Philoſophes d'un

d'un autre ſentiment, prenons que l'ame ſoit mortelle.

L'AUDITEUR.

Toute eſpérance d'une plus heureuſe vie que celle-ci, eſt donc nulle dès-lors.

CICERON.

Que nous en revient-il de mal? Eſt-ce qu'après l'extinction de l'ame, le ſentiment continuera dans le corps? On ne l'a jamais dit. Epicure, à la vérité, ſoupçonne Démocrite de l'avoir cru : mais les partiſans de Démocrite le nient. Or le ſentiment ne continuera pas non plus dans l'ame, puiſque l'ame n'éxiſtera plus. Dans quelle partie de l'homme feriez-vous donc réſider le mal? Car il n'y a qu'ame & corps. Le mettez-vous en ce que la ſéparation de l'un & de l'autre ne ſe fait pas ſans douleur? Mais cette douleur, combien peu dure-t-elle? D'ailleurs, ètes-vous ſûr qu'il y ait de la douleur? Je crois moi qu'on meurt pour l'ordinaire ſans le ſentir,

&

& que même quelquefois il s'y trouve du plaisir. Quoiqu'il en soit, ce qui se passe alors en nous, ne sauroit être que peu de chose, puisque c'est l'affaire d'un instant.

L'AUDITEUR.

Par où la mort nous afflige, nous met au desespoir, c'est que dans ce moment nous quittons les biens de cette vie.

CICERON.

Peut-être, si vous disiez ses miséres, parleriez-vous plus juste. A quoi bon déplorer ici la destinée des hommes? Je n'en aurois que trop de sujet. Mais puisqu'ici mon but est de prouver qu'après la mort nous n'aurons plus à souffrir, pourquoi rendre cette vie plus fâcheuse encore par le récit des souffrances qui l'accompagnent ? Je les ai décrites dans ce (8) livre, où j'ai cherché à me donner, autant que j'en étois capable, quelque consolation. La vérité,

(8) Voyez pag. 122, Remarque 2.

vérité, ſi nous voulons en convenir, eſt que la mort nous enléve, non pas des biens, mais des maux. Hégéſias (9) le prouvoit ſi éloquemment, que le roi Ptolémée, dit-on, lui défendit de traiter cette matiére dans ſes leçons publiques, à cauſe que pluſieurs de ſes auditeurs ſe donnoient la mort. Nous avons une épigramme de Callimaque ſur Cléombrote d'Ambracie, qui, ſans avoir d'ailleurs aucun ſujet de chagrin, ſe précipita dans la mer, après avoir lû (1) le Phédon. Et cet Hégéſias, que je viens de vous citer, a compoſé un livre où il fait parler un homme déterminé à ſe laiſſer mourir de faim : les amis de cet homme tâchent de l'en diſſuader : lui, pour toute réponſe, leur détaille les peines de cette vie. Je

(9) Philoſophe de la ſecte d'Ariſtippe, nommée la ſecte Cyrénaïque.

(1) Il avoit donc bien mal profité de ſa lecture : car Socrate dit expreſſément dans le Phédon, que perſonne, & pour quelque cauſe que ce puiſſe être, n'a droit de ſe donner la mort.

Je ne dirai point, à l'exemple de ce Philosophe, que la vie soit onéreuse généralement à tout homme sans exception. Je ne parle pas des autres. Pour ce qui est de moi, si je fusse mort avant que d'avoir perdu, & secours domestiques, & fonctions du Barreau, & toutes dignitez : n'est-il pas vrai que la mort, loin de m'arracher des biens, m'eût fait prévenir des maux?

35 Mais jettons les yeux sur quelqu'un d'heureux, que jamais la fortune n'ait traversé en rien. Tel a été ce Métellus, qui s'est vû quatre fils élevez aux premiers honneurs. Opposons lui Priam, qui avoit cinquante fils, entre lesquels dix-sept de légitimes. Le pouvoir de la fortune étoit le même sur ces deux hommes, elle fait grace à l'un, elle frappe l'autre. Métellus fut porté sur son bucher par ses fils, par ses filles, par tous leurs descendans: & Priam, au contraire, après avoir vû égorger sa nombreuse postérité, fut égorgé lui-même aux piés d'un autel, où il s'étoit réfugié. Or,

Or ſuppoſons que la mort de Priam eût précédé le carnage de ſes enfans, & la chute de ſon royaume; ſuppoſons qu'on l'eût vû paiſiblement expirer

Au comble du bonheur, dans une douce paix,
Sous les lambris dorez d'un ſuperbe palais,

lequel eût-on dit, ou que la mort lui enlevoit des biens, ou qu'elle lui épargnoit des maux ? On eût ſans doute jugé qu'elle lui enlevoit des biens. L'événement prouve le contraire. Aujourd'hui nos théatres ne retentiroient pas de ces plaintes lamentables :

J'ai vû cette fameuſe Troie
Au carnage, aux flammes en proie.
J'ai vû Priam expirer ſous le fer,
Et ſouiller de ſon ſang l'autel de Jupiter.

Comme ſi dans cette extrémité, la mort n'étoit pas tout ce qu'il y avoit de mieux pour lui. En ſe hâ-

 tant,

tant, elle lui eût ſauvé d'étranges diſgraces. Mais au moins lui en a-t-elle fait perdre le ſentiment.

Pompée, étant à Naples, y tomba dangereuſement malade. Dès que le danger fut paſſé, tout Naples ſe couronna de fleurs; Pouzzol en fit de même; les villes d'alentour ſignalérent leur alégreſſe par des fêtes publiques. Ce ſont de petites ſtatteries à la Grecque, mais qui ſont voir qu'un homme eſt dans la proſpérité. S'il fût donc mort dans ce tems-là, eût-il quitté des biens, ou des maux? Aſſurément des maux, & très-cruels. Il n'eût pas fait la guerre à ſon beau-pére; il ne s'y fût pas engagé ſans préparatif; il n'eût pas abandonné ſon foyer; il n'eût pas ſui l'Italie; il ne fût pas tombé, après la déroute de ſon armée, ſeul & ſans défenſe, entre les mains de miſérables eſclaves, qui le poignardérent; il n'eût pas laiſſé ſa famille dans une affreuſe ſituation; toute ſon opulence n'eût pas été la proie du vainqueur. En mourant pluſtôt, il mouroit

comblé

comblé de gloire. Quels affreux, quels incroyables accidens, une plus longue vie lui a-t-elle réservez?

La mort les prévient ces accidens; & quand même ils ne devroient pas nous arriver, c'eſt aſſez qu'ils ſoient poſſibles. Mais les hommes n'enviſagent l'avenir, que du bon côté. Il n'y en a point qui ne ſe promette le ſort de Métellus. Comme ſi le nombre des heureux paſſoit celui des miſérables; qu'il y eût quelque ſorte de ſtabilité dans les choſes humaines; & qu'il fût de la prudence d'eſpérer, pluſtôt que de craindre. 36

Accordons pourtant, que la mort nous faſſe perdre des biens. En conclurez-vous que les morts manquent de ces biens, & que par conſéquent ils ſouffrent? Mais de quoi peut manquer celui qui n'eſt pas? A ce mot, *Manquer*, nous attachons une idée fâcheuſe, parce que c'eſt comme ſi l'on diſoit, *Avoir eu, n'avoir plus, deſirer, tâcher d'avoir, être dans le beſoin.* Tout cela ne peut avoir lieu qu'à l'égard des vivans.

Pour ce qui est des morts, on ne sauroit dire que les commoditez de la vie leur manquent, pas même la vie. Car selon ce que nous supposons à présent, les morts ne sont rien. On ne diroit pas de nous vivans, que nous manquons de plumes, ou de (2) griffes. Pourquoi? Parce que n'avoir pas des choses qui ne nous sont, ni utiles, ni convenables, ce n'est pas *manquer*. Il n'y a qu'à bien insister là-dessus, lorsqu'une fois on est convenu que les ames sont mortelles, & que par conséquent, à la mort, nous sommes tellement anéantis, qu'on ne sauroit nous soupçonner de conserver le moindre sentiment. Il n'y a, dis-je, qu'à bien examiner ce qu'on appelle *manquer*, & on verra que ce terme, pris dans son vrai sens, ne sauroit être appliqué (3) à un mort.

Car

(2) On voit assez pourquoi j'ai substitué ici un équivalent.

(3) Il y a dans le Texte quelques autres phrases où Cicéron emploie le mot *carere*, dans un sens qu'on ne sauroit donner au mot *manquer*.

Car *manquer*, dit avoir besoin; le besoin suppose du sentiment; un mort est insensible; donc il ne *manque* point.

37 Est-il nécessaire, après tout, de tant philosopher sur une chose qui sans philosophie se comprend assez, puisqu'on a vû tant de fois courir à une mort certaine, non pas nos Généraux seulement, mais nos armées entiéres? Brutus, si la mort étoit à redouter, ne l'auroit pas affrontée dans une bataille, pour empêcher le retour du Tyran qu'il avoit lui-même chassé. Jamais les trois Décies ne se fussent jetez, comme ils firent, au milieu des ennemis; le pére en combattant contre les Latins; le fils, contre les Etruriens; le petit-fils, contre Pyrrhus. L'Espagne n'eût pas vû deux Scipions, dans une même guerre, verser leur sang pour la patrie. Paulus & Servilius n'auroient pas généreusement perdu la vie à Cannes; Marcellus à Vénuse; Albinus dans le pays des Latins; Gracchus dans la Lucanie. Quelqu'un d'eux souffre-t-il aujour-

d'hui ? Des l'inſtant même qu'ils eurent rendu le dernier ſoupir, ils ceſſérent de pouvoir ſouffrir. Car on ne ſouffre plus, dès qu'on a perdu tout ſentiment.

L'Auditeur.

Perdre tout ſentiment, n'eſt-ce donc pas quelque choſe de bien affreux ?

Ciceron.

Oui, ſi celui qui a perdu le ſentiment, connoiſſoit qu'il l'a perdu. Mais puiſqu'il eſt clair que le non-être n'eſt ſuſceptible de rien, il n'y a donc rien de fâcheux pour qui n'eſt pas, & ne ſent pas. C'eſt trop ſouvent le répéter. Il eſt pourtant à propos d'y revenir, parce que c'eſt faute d'y faire attention, que l'on craint la mort. Car ſi l'on vouloit bien comprendre, ce qui eſt plus clair que le jour, qu'après la deſtruction de l'âme & du corps, l'animal eſt ſi parfaitement anéanti, que dès-lors il n'eſt abſolument rien : on verroit qu'il n'y a nulle différence

différence aujourd'hui entre un Hippocentaure qui n'exista jamais, & le Roi Agamemnon qui existoit autrefois : & que Camille n'est aujourd'hui pas plus sensible à notre guerre civile, que moi, de son vivant, je l'étois à la prise de Rome.

Pourquoi cependant Camille se fût-il affligé, s'il eût prévû qu'environ trois cents cinquante ans après lui, nous serions en guerre les uns avec les autres? Et pourquoi me chagrinerois-je, si je prévoyois que dans dix mille ans une nation barbare envahira l'Empire Romain? Parce que l'amour que nous portons à la patrie, se mesure, non sur la part que nous aurons à son sort, mais sur l'intérêt que nous prenons à son salut. Quoiqu'à toute heure mille accidens nous menacent de la mort, & que même, sans accident, elle ne puisse jamais être bien éloignée, vû la briéveté de nos jours; cependant elle n'empêche pas le Sage de porter ses vûes le plus loin qu'il peut dans l'avenir, & de regarder l'avenir comme

38

étant à lui, en tant que la patrie & les siens y sont intéressez. Tout mortel qu'il se croit, il travaille pour l'éternité. Et le motif qui l'anime, ce n'est pas la gloire, car il sait qu'après sa mort elle ne le touchera point : mais c'est la vertu, dont la gloire est toujours une suite nécessaire, sans que l'on y ait même pensé.

Tel est effectivement l'ordre de la nature, que tout commence pour nous à notre naissance, & que tout finit pour nous à notre mort. Comme rien avant notre naissance ne nous intéressoit, de même rien après notre mort ne nous intéressera. Que craignons-nous donc, puisque la mort n'est rien, ni pour les vivans, ni pour les morts? Rien pour les morts, car ils ne sont plus. Rien pour les vivans, car ils ne sont pas encore dans le cas de l'éprouver.

Ceux qui veulent adoucir cette idée d'anéantissement, disent que la mort ressemble au sommeil. Mais souhaiteriez-vous quatre-vingt-dix années de vie, à condition de passer

les

les trente derniéres à dormir? Un porc n'en voudroit pas. Endymion, si l'on en croit la Fable, s'endormit, il y a je ne sais combien de siécles, sur le mont Latmos en Carie, où peut-être dort-il encore. Ce fut, dit-on, la Lune, qui, pour pouvoir le baiser plus à son aise, le jeta dans ce profond sommeil. Or pensez-vous que, lorsqu'elle s'éclipse, il s'en inquiéte? Comment s'en inquiéteroit-il, puisqu'il n'a pas de sentiment? Voilà l'image de la mort, le sommeil. Et vous doutez si la mort nous prive de sentiment, vous qui tous les jours expérimentez que le sommeil, qui n'en est que l'image, opére le même effet?

39 Peut-on, après cela, donner dans ce préjugé ridicule, qu'il est bien triste de mourir avant le temps? Et de quel temps veut-on parler? De celui que la nature a fixé? Mais elle nous donne la vie, comme on prête de l'argent, sans fixer le terme du remboursement. Pourquoi trouver étrange qu'elle la reprenne, quand

il lui plaît ? Vous ne l'avez reçue qu'à cette condition.

Qu'un petit enfant meure, on s'en console. Qu'il en meure un au berceau, on n'y songe seulement pas. C'est pourtant d'eux que la nature a exigé le plus durement sa dette. Mais, dit-on, ils n'avoient pas encore goûté les douceurs de la vie; au lieu que tel autre, pris dans un âge plus avancé, se promettoit une fortune riante, & déjà commençoit à en jouïr. D'où vient qu'il n'en est donc pas de la vie comme des autres biens, dont on aime mieux avoir une partie, que de manquer le tout ? *Priam*, dit Callimaque, *a plus souvent* (4) *pleuré que Troïlus*; & c'est une sage réflexion à faire pour quiconque se plaint de ces morts que l'on appelle prématurées.

On loue la destinée de ceux qui meurent

(4) Priam étant mort âgé, & après avoir essuyé tant de disgraces, il a eu certainement plus d'occasions de pleurer, que Troïlus son fils, qui, à la fleur de l'âge, fut tué par Achille.

meurent de vieillesse, Par quelle raison ? Il me semble, au contraire, que si les vieillards avoient plus de temps à vivre, c'est eux dont la vie seroit la plus agréable. Car de tous les avantages dont l'homme peut se flatter, la prudence est certainement le plus satisfaisant ; & quand il seroit vrai que la vieillesse nous prive de tous les autres, du moins nous procure-t-elle celui-là.

Mais qu'appelle-t-on vivre longtemps ? Hé qu'y a-t-il pour nous qu'on puisse appeler durable? Il n'y a qu'un pas de l'enfance à la jeunesse ; & notre course est à peine commencée, que la vieillesse nous atteint, sans que nous y pensions. Comme la vieillesse est notre borne, nous appelons cela un grand âge. Vous n'êtes censé vivre peu, ou beaucoup, que rélativement à ce que vivent ceux-ci, ou ceux-là. Aristote dit que sur les bords du fleuve Hypanis, qui tombe du côté de l'Europe dans le Pont-Euxin, il se forme de certaines petites bêtes, qui ne vivent

que l'eſpace d'un jour. Celle qui meurt à deux heures après midi, meurt bien âgée ; & celle qui va juſqu'au coucher du ſoleil, meurt décrépite, ſur-tout un grand jour d'Eté. Si vous comparez avec l'éternité la vie de l'homme la plus longue, vous trouverez que ces petites bêtes y tiennent preſque autant de place que nous.

40 Mépriſons donc toutes ces foibleſſes, car quel autre nom donner aux idées que l'on ſe fait de la mort ? Cherchons la félicité de la vie dans la conſtance, dans la grandeur d'ame, dans le mépris des choſes humaines, dans toute ſorte de vertus. Hé quoi, de vaines imaginations nous efféminent ! Que les (5) Chaldéens nous aient fait de belles promeſſes, nous croyons, ſi la mort en prévient l'effet, avoir été trahis,

(5) On regardoit les Chaldéens comme les premiers hommes qui ſe fuſſent rendus habiles dans l'Aſtronomie. Ainſi ceux de cette nation qui ſe mêloient de l'Aſtrologie judiciaire, ne pouvoient manquer d'avoir la vogue. Voyez Cicéron, *Divinat*, I, 1.

trahis, & réellement volez. Dans l'attente de ce qui nous arrivera, nos desirs sont sans cesse balancez par nos craintes, & ce n'est qu'angoisses & que perpléxitez. Heureux le moment, après lequel nous n'aurons plus d'inquiétude, plus de souci!

Que j'aime à me représenter le grand courage de Théraméne! Car sa mort, quoiqu'on ne puisse la lire sans pleurer, n'est pourtant digne que d'admiration, & nullement de pitié. Ayant été mis en prison par l'ordre des trente Tyrans, il avala, comme s'il avoit eu soif, la liqueur empoisonnée: & après avoir bû, il jeta ce qui en restoit, de maniére que cela fit un peu de bruit. *Je la porte*, dit-il (6) en souriant, *au beau Critias*, qui avoit été de tous ses Juges le plus acharné à sa perte. Les Grecs ont cette coutume dans leurs

(6) Xénophon, dans l'élégante version d'Ablancourt, donne à ceci un tour un peu différent. *Lorsque Théraméne eut bû le poison, faisant sonner en l'air ce qui restoit*, Voilà, *dit-il*, la part du beau Critias.

leurs feſtins, de nommer, quand ils ont bû, celui à qui la coupe doit paſſer. Ce grand homme, lorſque déja le poiſon couroit dans ſes veines, plaiſanta : & bien-tôt après ſa mort, celle de Critias vérifia ſon préſage. Une intrépidité ſi marquée, & pouſſée ſi loin, mériteroit-elle nos louanges, ſi la mort étoit un mal ?

41 A quelques annés de là, Socrate, livré à des Juges auſſi injuſtes que l'avoient été les Tyrans à l'égard de Théraméne, eſt mis dans la même priſon, & condamné à boire dans la même coupe. Quel diſcours donc tient-il à ſes Juges, après que ſa ſentence lui a été prononcée? Le voici, tel que Platon l'a rendu.

Je ſuis véritablement plein de cette eſpérance que la mort qui m'attend, ſera un avantage pour moi. Car il faut néceſſairement l'un des deux, ou qu'à la mort nous perdions tout ſentiment, ou qu'en ſortant de ces lieux nous allions en d'autres. Si donc nous perdons tout ſentiment, & que la mort reſſemble à un profond ſommeil, dont la tranquilité n'eſt troublée par aucun ſonge, bons Dieux ! que l'on

l'on gagne à mourir! Y a-t-il bien des jours, qui soient préférables à une nuit passée dans un si doux sommeil? Et supposé qu'après la mort, toute l'éternité ressemble à une telle nuit; quel homme plus heureux que moi? Mais si, comme on le dit, la mort nous envoie dans un séjour destiné à une autre vie, c'est un bonheur plus grand encore. Quoi, échapper d'entre les mains de Juges qui n'en ont que le nom; se trouver devant Minos, Rhadamante, Eaque, Triptolême, qui sont de véritables Juges; & n'avoir plus de commerce qu'avec des ames, qui ont toujours chéri la justice & la probité! Que pensez-vous d'un voyage dont le terme est si agréable? Vous paroît-il que de pouvoir converser avec Orphée, avec Musée, avec Homére, avec Hésiode, cela soit à compter pour peu? Je voudrois, s'il étoit possible, mourir plusieurs fois, pour arriver où l'on jouït de cette félicité. Quel charme pour moi d'y voir Palaméde, Ajax, tant d'autres qui ont été injustement condamnez! Il me semble qu'à nous (7) *conter nos avantures, nous*

(7) Cicéron en traduisant cet endroit de Platon,

nous y trouverions un plaisir réciproque. Mais un plaisir que je mettrois au dessus de tous, ce seroit d'y passer le temps à interroger, à examiner les uns & les autres, comme j'ai fait ici, pour démêler ceux qui ont été véritablement sages, d'avec ceux qui, ne l'étant pas, croyoient l'être. J'y étudierois, par exemple, quelle a été la sagesse du Roi Agamemnon, celle d'Ulysse, de Sisyphe, d'une infinité d'autres, hommes & femmes. Et pour avoir fait cet examen, il ne m'arriveroit point, comme ici, d'être condamné au dernier supplice. Juges, qui avez été d'avis de m'absoudre, ne vous faites pas nonplus une idée terrible de la mort. Un homme de bien, ni pendant la vie, ni après la mort, ne peut recevoir de mal. Jamais les Dieux immortels ne l'abandonnent. Et ce qui m'arrive à moi, n'est point l'effet du hazard. Je ne me plains, ni de ceux qui m'ont accusé, ni de ceux qui m'ont condamné: ou si j'ai à m'en plaindre, c'est seulement parce qu'ils ont eu dessein de me nuire. La fin de son discours

Platon, avoit sauté ici deux ou trois lignes, dont il m'a paru que la restitution ne feroit pas un mauvais effet.

cours mérite encore plus d'attention. *Il est tems*, dit-il, *que nous nous séparions, moi pour mourir, vous pour continuer à vivre. Des deux lequel est le meilleur? Les Dieux immortels le savent, mais je crois que pas un homme ne le sait.*

Que cette fermeté de Socrate est bien, selon moi, préférable à toute la fortune de ceux qui le condamnérent! Du reste, quoiqu'il dise que les Dieux savent eux seuls lequel vaut le mieux de la vie ou de la mort, ce n'est pas qu'il (8) ne le sache très-bien lui-même; car il s'en est expliqué auparavant: mais comme c'étoit sa coutume de ne rien 42

(8) Il y a là-dessus dans le Traité de l'Amitié, chap. 4, un passage formel, par où l'on voit que Cicéron bien persuadé lui-même de l'immortalité de l'ame, soutient que Socrate n'a jamais varié sur ce point, comme il faisoit sur la plupart des autres matiéres. *Qui* (Socrates) *non tum hoc, tum illud, ut in plerisque, sed idem dicebat semper, animos hominum esse divinos; iisque, cùm è corpore excessissent, reditum in cœlum patere, optimoque & justissimo cuique expeditissimum.*

rien affirmer, il la garde jufqu'au bout.

Pour nous, tenons-nous-en à cette maxime, que rien de tout ce qui eft donné par la Nature à tous les hommes, n'eft un mal; & comprenons que fi la mort étoit un mal, ce feroit un mal éternel. Car, d'une vie miférable, la mort en paroît être la fin: au lieu que fi d'autres miféres fuivent la mort, il n'y a plus de fin à efpérer.

Mais devois-je recourir à Socrate & à Théraméne, deux hommes d'une fi rare vertu, & d'une fageffe fi renommée, puifque ce grand mépris de la mort s'eft vû dans un fimple Lacédémonien, dont même le nom n'eft pas venu jufqu'à nous? Condamné au dernier fupplice par les Ephores, il s'y rendoit d'un air gai, & riant, lorfqu'un de fes ennemis lui dit: *Eft-ce que tu méprifes les loix de Lycurgue?* A quoi il répond: *J'ai au contraire bien des graces à lui rendre de ce qu'il m'a condamné à une amende, que je puis payer fans emprunt.* Vrai Lacédémonien, & qui fait

fait honneur à sa patrie! J'ai peine à croire qu'avec cette fermeté d'esprit, il pût n'être pas innocent.

Rome a fourni une infinité de grands courages : mais n'aurois-je pas tort de vanter ici nos Généraux, & ceux qui ont eu les premiers emplois dans nos armées, puisque Caton écrit que souvent des légions entiéres sont allées avec joie dans des lieux, d'où elles croyoient ne devoir pas revenir ?

Telle fut l'intrépidité de ces Lacédémoniens, qui périrent aux Thermopyles, & que Simonide fait ainsi parler dans leur épitaphe : *Passant, qui nous vois ici, va dire à Sparte que nous y sommes morts en obéissant aux loix saintes de la Patrie.* Un d'eux ayant entendu qu'un Perse disoit par bravade, *Nous darderons tant de flèches qu'ils ne verront pas le soleil : Hé bien*, reprit-il, *nous nous battrons à l'ombre.* Quel discours leur tient Léonidas leur chef? *Lacédémoniens, marchons hardiment, ce soir peut-être nous souperons chez les morts.* Je ne parle là que des hommes :

mes : & quelle fermeté dans cette Lacédémonienne, qui apprenant que ſon fils avoit été tué dans un combat, *Voilà*, dit-elle, *pourquoi je l'avois mis au monde; c'étoit pour défendre ſa Patrie au prix de ſon ſang.*

43 Tant que les loix de Lycurgue furent en vigueur à Sparte, il y eut de la valeur. L'éducation, il faut l'avouër, ſervoit fort à en faire des hommes courageux, & durs à eux-mêmes. Mais n'admirerons-nous pas (9) Théodore de Cyréne, célébre Philoſophe, qui menacé par le Roi Lyſimaque d'être pendu à une croix: *Intimidez*, lui dit-il, *vos courtiſans avec de telles menaces; pour Théodore, il lui eſt indifférent qu'il pourriſſe, ou dans la terre, ou en l'air.* Réponſe qui me fait ſonger qu'il eſt à propos de parler ici de la ſépulture,

&

(9) Aux Lacédémoniens, qui étoient durs à eux-mêmes par une ſuite de leur éducation, Cicéron oppoſe un Philoſophe, qui devoit être voluptueux par principes, puiſqu'il étoit de la ſecte d'Ariſtippe. C'eſt ce même Théodore, qui eſt ſurnommé ailleurs *l'Athée*.

& des funérailles. Il n'y a qu'un mot à en dire, fur-tout après ce que nous venons de voir, que les morts ne fentent rien.

On voit dans le Phédon, que j'ai déjà tant cité, de quelle maniére Socrate penfoit fur ce fujet. Quand il eut bien raifonné fur l'immortalité de l'ame, & que déjà fon dernier moment approchoit, Criton lui demanda comment il fouhaitoit d'être enterré. *Mes amis*, reprit Socrate, *je me fuis donné une peine bien inutile, puifque je n'ai pas perfuadé à notre cher Criton, que je m'envolerai d'ici, & que je n'y laifferai rien de moi. Cependant, Criton, fi vous pouvez me rejoindre, ou fi vous me trouvez quelque part, ordonnez, comme il vous plaira, de ma fépulture. Mais croyez-moi, aucun de vous ne m'atteindra, quand je ferai parti d'ici.* Une parfaite indifférence de fa part; une entiére liberté à fon ami; rien de mieux.

Diogéne penfoit de même, mais en qualité de Cynique, il s'eft plus durement expliqué. *Qu'on me jette*, dit-il, *au milieu des champs*. Pour être

être dévoré par les Vautours, repartent ses amis? *Point du tout, mettez auprès de moi un bâton pour les chasser.* Hé comment les chasser, ajoutérent-ils, puisque vous ne les sentirez pas? *Si je ne les sens pas*, reprit Diogéne, *quel mal donc me feront-ils en me dévorant?*

Anaxagore étant dangereusement malade à Lampsaque, ses amis lui demandérent s'il vouloit être reporté à Clazoméne sa patrie? Il leur répondit très-bien: *Cela n'est pas nécessaire, car de quelque endroit que ce soit, on est également proche des enfers.*

A ce sujet donc la seule réflexion à faire, c'est que la sépulture ne regarde que le corps, soit que l'ame périsse avec le corps, soit qu'elle lui survive. Or, dans l'un & dans l'autre cas, il est certain que le corps ne conserve point de sentiment.

44 Mais tout est rempli d'erreurs. Achille traîne Hector attaché à son char; apparemment il se figure qu'Hector le sent; il croit par là se venger; & l'on se récrie là-dessus,

comme

comme sur la chose du monde la plus douloureuse:

A la suite d'un char, ah! j'en frémis encor,
Quatre coursiers traînoient le redoutable Hector.

Quel Hector, & pour combien de temps sera-t-il Hector? Un autre de nos Poëtes fait parler Achille plus sagement:

De son illustre fils Priam n'a que le corps,
Et j'ai précipité son ame aux sombres bords.

Votre char, Achille, ne traînoit donc pas Hector; il ne traînoit qu'un corps, qui avoit été celui d'Hector.

Polydore (1) sortant de dessous terre, réveille Hécube, & lui dit:

O

(1) Polydore n'est point nommé dans le Texte, non plus qu'Hécube. Il y a même à douter que ce soit d'eux dont il s'agisse ici. Mais pour rendre ma Traduction plus claire, j'avois besoin de noms propres.

O vous, dont le ſommeil tient les ſens aſſoupis,
Ma mére, écoutez-moi, prenez pitié d'un fils.

Quand ces vers ſont récitez (2) d'un ton lugubre, & qui émeut tous les ſpectateurs, il eſt difficile de ne pas croire dignes de pitié, ceux à qui les devoirs funébres n'ont pas été rendus.

Souffrez que d'un bucher les flammes honorables
Dérobent aux Vautours mes reſtes déplorables:

(Il craint que ſi ſes membres ſont déchirez, il ne puiſſe s'en ſervir; mais il ne le craint pas ſi on les brûle.)

Et ne leur laiſſez pas, ſur ces champs déſolez,

Traîner

(2) Il y a dans le Texte, *flebilibus modis*: ce qui doit s'entendre de la flûte qui accompagnoit, & qui dirigeoit la voix du Comédien.

Traîner d'un Roi ſanglant les os
demi-brûlez.

Puiſqu'il(3) récite de ſi beaux vers au ſon de la flûte, je ne vois pas de quoi il a peur. Un principe certain, c'eſt qu'on ne doit point ſe mettre en peine de ce qui n'arrive qu'après la mort, quoiqu'il y ait des fous qui étendent leur vengeance juſques ſur le cadavre de leur ennemi.

Thyeſte, dans une Tragédie d'Ennius, faiſant des imprécations contre Atrée, lui ſouhaite de périr par un naufrage. C'eſt lui ſouhaiter un affreux genre de mort, & qui fait cruellement ſouffrir. Mais ce qu'il ajoute :

Que pouſſé ſur un roc de pointes
hériſſé,
Il meure furieux, de mille coups
percé;

Que

(3) Plaiſanterie : car il confond à deſſein l'Acteur qui joue la Comédie, il le confond, dis-je, avec le perſonnage qui eſt repréſenté par l'Acteur.

Que de leur ſang impur ſes entrailles livides
Noirciſſent les ronces arides ;

c'eſt une imprécation bien vaine : car le rocher où il veut qu'on l'attache, n'eſt pas plus inſenſible que le cadavre, pour lequel il s'imagine que ce ſera un grand tourment d'y être attaché. La peine feroit horrible pour qui la ſentiroit, elle eſt nulle pour qui ne ſent rien. Il ajoute encore une autre choſe, qui n'eſt pas moins frivole :

Et qu'exclus de la tombe, il ſoit privé du port,
Qui nous met à l'abri des atteintes du ſort.

Quelle erreur de ſe figurer que le tombeau ſoit comme un port où le cadavre eſt à l'abri, & où le mort prend du repos ! Pélops n'eſt pas excuſable d'avoir ſi mal endoctriné ſon fils, & de ne lui avoir pas donné de plus ſaines idées.

45 Mais pourquoi nous arrêter aux opinions de quelques particuliers ? Tous

Tous les peuples ont leurs préjugez. Les Egyptiens embaument les morts, & les gardent dans leurs maisons. Les Perses les enduisent de cire, pour les conserver le plus qu'ils peuvent. Les Mages n'enterrent les leurs, qu'après les avoir fait déchirer par des bêtes. En Hyrcanie on croit que d'être mangé par un chien, c'est le tombeau le plus honorable. Ils ont pour cet effet une espèce particuliére de chiens, dont ils font grand cas. Les riches en nourrissent chez eux pour leur personne; il y en a de nourris pour le commun aux frais du public; & chacun selon ses facultez pourvoit à ce qu'il soit déchiré après sa mort. Chrysippe, qui se plaisoit fort aux recherches historiques, parle de quantité d'autres coutumes semblables, mais parmi lesquelles ils s'en trouve de si vilaines, que j'aurois horreur de les rapporter.

On voit donc par tout ce que j'ai dit, que nous n'avons point à nous inquiéter de nos funérailles. Mais d'un autre côté aussi nous ne de-

vons pas négliger celles de nos proches, quoique les morts ne ſachent point ce qui ſe fait pour eux. C'eſt aux vivans à regarder ce qu'ils doivent en pareil cas à la bienſéance, & à la coutume; perſuadez que c'eſt leur affaire propre, & que les morts n'y ſont intéreſſez en rien.

Quant aux mourans, ce leur eſt une reſſource bien conſolante, que le ſouvenir d'une belle vie. En quelque temps que meure un homme qui a toujours fait tout le bien qu'il a pu, il n'a point à ſe plaindre de n'avoir pas vêcu aſſez. Pour moi, je me ſuis vû en diverſes conjonctures, où ma mort ſe fût placée bien à propos: & plût-à-Dieu n'eût-elle pas tardé à venir! Je ne pouvois m'acquérir une plus haute réputation; j'avois rempli tous les devoirs de la ſociété; il ne me reſtoit qu'à combattre la fortune. Aujourd'hui donc, ſi ma raiſon n'a pas la force de m'aguerrir contre la mort, je n'ai qu'à me remettre devant les yeux ce que j'ai fait, & je trouverai

trouverai que ma vie n'aura pas été trop courte, à beaucoup près. Car enfin, quoique l'anéantissement nous rende insensibles, cependant la gloire qu'on s'est acquise, est un bien dont il ne nous prive pas : & quoiqu'on ne recherche point la gloire directement pour elle-même, elle ne laisse pas pourtant de marcher toujours à la suite de la vertu, comme l'ombre à côté du corps.

Il est bien vrai, que quand les hommes s'accordent unanimement à louër les vertus d'un mort, ces louanges font plus d'honneur à ceux qui les donnent, qu'elles ne servent à la félicité de celui qui en est l'objet. Mais après tout, de quelque 46 maniére qu'on l'entende, je ne saurois dire qu'aujourd'hui Lycurgue & Solon n'aient pas la gloire d'avoir été de grands législateurs : que Thémistocle & qu'Epaminondas n'aient pas celle d'avoir été de grands guerriers. Plustôt Salamine sera ensevelie dans la mer, qu'on ne perdra le souvenir de la victoire remportée à Salamine : & plustôt la ville de

Leuctres sera détruite, que la bataille de Leuctres ne tombera dans l'oubli. Des noms encore plus durables, sont ceux de Curius, de Fabricius, de Calatinus, des deux Scipions, des deux Africains, de Maximus, de Marcellus, de Paulus, de Caton, de Lélius, & de bien d'autres Romains.

Quiconque sera parvenu à retracer en soi quelques-unes de leurs vertus; & cela, non pas dans l'esprit du peuple, mais au jugement des Sages; il n'a, si l'occasion s'en présente, qu'à marcher d'un pas intrépide à la mort, persuadé que mourir est le souverain bien, ou que du moins ce n'est pas un mal.

Il souhaitera même d'être surpris au milieu de ses prospéritez, parce que le plaisir de les accroitre ne sauroit être aussi vif pour lui, que le chagrin qu'il risque d'en déchoir. Et c'est apparemment ce qu'un Lacédémonien vouloit faire entendre à Diagoras de Rhodes, lequel, après avoir été autrefois couronné lui-même aux Jeux Olympiques, eut

eut la joie d'y voir ses deux fils couronnez dans une même journée. Il aborda le vieux Athléte, & dans son compliment, *Mourez*, lui dit-il, *car vous ne monterez pas au Ciel.* On attache parmi les Grecs, ou pluſtôt anciennement on attachoit à ces ſortes de victoires beaucoup d'honneur, peut-être trop. Ainſi ce Lacédémonien jugeoit qu'une famille, qui avoit elle ſeule remporté troix prix à Olympie, ne pouvoit aſpirer à rien de plus grand ; & que Diagoras par conſéquent ſeroit heureux, s'il ne demeuroit pas plus long-tems expoſé aux coups de la fortune.

Je vous avois d'abord répondu en peu de mots : & ce peu vous ſuffiſoit à vous, car vous étiez convenu qu'après la mort on ne ſouffroit pas. Mais enſuite j'ai pouſſé mes réflexions plus loin, exprès pour avoir de quoi nous conſoler, quand nous perdons quelqu'un de nos amis. Car ſi nous nous en affligeons par rapport à nous, il faut mettre des bornes à notre douleur,

de peur qu'il ne paroiſſe que nous nous aimons nous-mêmes. Mais ſi nous avons dans l'eſprit qu'ils conſervent encore du ſentiment, & qu'ils ſouffrent, comme le peuple ſe l'imagine, c'eſt pour nous l'idée la plus accablante & la plus cruelle. J'ai voulu m'en guérir tout le premier une fois pour toutes; & de là vient que peut-être j'ai été trop long.

L'Auditeur.

47 Vous trop long? Du moins ce n'a pas été pour moi. Par la premiére partie de votre diſcours, vous m'avez fait deſirer la mort: par la derniére, vous me l'avez fait regarder, ou avec indifférence, ou avec mépris: & ce qui réſulte enfin de ce que j'ai entendu, c'eſt que la mort bien ſûrement ne doit point être comptée au nombre des maux.

Ciceron.

Attendez-vous, que ſuivant les préceptes de la Rhétorique, je faſſe ici une péroraiſon? Ou pluſtôt, ne faut-il pas que je renonce pour jamais

mais à tout ce qui sent l'Orateur?

L'AUDITEUR.

Vous auriez tort de renoncer à un art qui vous doit une partie de sa gloire. Et pour le dire franchement, vous lui devez la vôtre. Ainsi voyons cette péroraison. J'en suis curieux.

CICERON.

On a coutume dans les écoles de faire voir quelle opinion les Dieux ont de la mort : & cela, non par des fictions, mais par des récits tirez d'Hérodote, & de plusieurs autres auteurs.

On raconte sur-tout la fameuse histoire d'une Prêtresse d'Argos, & de Cléobis & Biton ses enfans. Un jour de sacrifice solennel, cette Prêtresse devant se trouver dans le temple à heure marquée, & les bœufs qui devoient la conduire, tardant trop à venir; ses deux enfans aussitôt quittérent leurs habits, se frottérent d'huile, & s'étant attelez eux-mêmes, traînérent le char jusqu'au temple, qui étoit assez éloi-

gné de la ville Quand la Prêtresse fut arrivée, elle pria Junon de leur accorder, en reconnoissance de leur amour filial, le plus grand bien qui puisse arriver à l'homme: ils soupérent avec leur mére, ils s'endormirent après, & le lendemain matin on les trouva morts.

Trophonius & Agaméde firent, dit-on, une priére semblable, après qu'ils eurent bâti le temple de Delphes. En récompense d'un travail si considérable, ils demandérent à Apollon ce qui pouvoit leur être le plus avantageux, sans rien spécifier. Apollon leur fit entendre qu'à trois jours de là ils seroient exaucez: & le troisiéme jour on les trouva morts. D'où l'on infére qu'Apollon, ce Dieu à qui tous les autres Dieux ont donné en partage la connoissance de l'avenir, juge la mort le plus grand bien de l'homme.

48 On rapporte aussi de Siléne, qu'ayant été pris par le Roi Midas, il lui enseigna comme une maxime d'assez grand prix pour payer sa rançon, *Que le mieux qui puisse arriver*

à

à l'homme, c'est de ne point naître ; & que le plus avantageux pour lui, quand il est né, c'est de mourir promptement. Euripide dans une de ses Tragédies, a employé cette pensée.

Quand à nos vrais amis un enfant vient de naître,
Loin de fêter ce jour ainsi qu'un jour heureux,
On devroit au contraire en pleurer avec eux.
Mais si ce même enfant aussi-tôt cessoit d'être,
C'est alors qu'il faudroit, en bénissant le sort,
Aller fêter le jour d'une si prompte mort.

Il y a quelque chose de semblable dans la Consolation de Crantor, où il est dit qu'un certain Elysius de Térine, au desespoir d'avoir perdu son fils, alla pour savoir la cause de sa mort, dans un lieu où l'on évoque les Ombres, & que là, pour réponse ou lui donna ces vers par écrit :

La mort est un bien desirable.
Les hommes dans l'erreur connoissent peu ce bien.
Ton cher fils en jouït par un sort favorable.
C'est son avantage & le tien.

Voilà sur quelles autoritez (4) on dit dans les écoles, que les Dieux on décidé cette question. Et nous avons même l'Eloge de la mort, composé par Alcidamas, qui fut un des grands Rhéteurs de l'Antiquité. Il a bâti son discours sur l'énumération des miséres humaines : les raisons spéculatives des Philosophes ne s'y trouvent pas : mais du côté de l'éloquence, le discours a son mérite. Toutes les fois que les autres Rhéteurs parlent des morts souffertes pour la patrie, ils en parlent

(4) Mais toutes ces prétendues autoritez sont détruites par un raisonnement de Sappho, qu'Aristote nous a conservé dans sa Rhétorique, liv. II, chap. 23. *C'est un mal que la mort*, disoit Sappho : *& la preuve que les Dieux l'ont ainsi jugé, c'est qu'aucun d'eux n'a encore voulu mourir.*

lent comme de morts, non-ſeulement glorieuſes, mais heureuſes. Ils exaltent la mort d'Erechthée, & celle de ſes filles, qui eurent le courage de prodiguer leur vie pour le ſalut des Athéniens. Ils exaltent la mort de Codrus, qui, pour n'être point reconnu à ſes habits royaux, ſe déguiſa en eſclave, & ſe jeta au milieu des ennemis, parce que l'Oracle avoit répondu qu'Athénes remporteroit la victoire, ſi ſon Roi étoit tué dans le combat. Ils n'oublient pas Ménécée, qui, ſur un Oracle à peu près ſemblable, verſa ſon ſang pour ſa patrie. Ils comblent d'éloges Iphigénie, qui ſe fit conduire en Aulide, & demanda d'y être immolée, pour acheter au prix de ſes jours la perte des ennemis. De là paſſant à des temps moins reculez, ils célébrent la mémoire (5) d'Harmodius, & d'Ariſtogiton;

(5) Harmodius & Ariſtogiton conjurérent contre les fils de Piſiſtrate Tyran d'Athénes. Ils n'en tuérent que l'un, & ils périrent dans cette conjuration, la derniére année

ftogiton; celle de (6) Léonidas parmi les Spartiates ; celle (7) d'Epaminondas parmi les Thébains. Et combien y a-t-il de nos Romains, qui ont regardé une mort accompagnée de gloire, comme le plus digne objet de leurs defirs? Mais les Rhéteurs Grecs n'en font pas mention, parce qu'ils ne les connoiffent point.

Après de fi grands exemples, ne laiffons pas d'employer toutes les forces de l'Eloquence, comme fi nous haranguions du haut d'une Tribune,

année de l'Olympiade 66, c'eft à-dire, félon le P. Petau, 513 ans avant l'Ere Chrétienne.

(6) Léonidas, chef des Lacédémoniens, défendit le pas des Thermopyles avec une poignée de Grecs, contre une effroyable armée de Perfes, commandée par Xerxès. Voyez Hérodote, liv. VII.

(7) Qui ne connoît Epaminondas ? A quoi bon des remarques en pareil cas? Aujourd'hui, pour fatisfaire des lecteurs pareffeux, & qui ne veulent pas même ouvrir un Dictionnaire, il faudroit qu'un pauvre Traducteur prît à tout bout de champ la peine de tranfcrire des pages entiéres de fon Moréri.

bune, pour obtenir des hommes, ou qu'ils commencent à desirer la mort, ou que du moins ils cessent de la craindre. Car enfin, si elle ne les anéantit pas, & qu'en mourant ils ne fassent que changer de séjour; y a-t-il rien de plus desirable pour eux? Et si elle les anéantit: quel plus grand avantage que de s'endormir au milieu de tant de miséres, & d'être doucement enveloppé d'un sommeil qui ne finit plus?

Je trouve, cela étant, que notre Ennius, lorsqu'il disoit,

Qu'on ne me rende point de funébres hommages,

parloit mieux que le sage Solon, qui, au contraire, dit,

Qu'au jour de mon trépas, tous mes amis en deuil
Gémissent, & de pleurs arrosent mon cercueil.

Pour nous, au cas que nous recevions du Ciel quelque avertissement d'une mort prochaine, obéissons avec joie, avec reconnoissance, bien con-

convaincus que l'on nous tire de prison, & que l'on nous ôte nos chaines, afin qu'il nous arrive, ou de retourner dans le séjour éternel, notre véritable patrie; ou d'être à jamais quittes de tout sentiment, & de tout mal.

Que si le Ciel nous laisse notre derniére heure inconnue, tenons-nous dans une telle disposition d'esprit, que ce jour si terrible pour les autres, nous paroisse heureux. Rien (8) de ce qui a été déterminé, ou par

(8) Toute la substance de cette Tusculane est renfermée dans les dix ou douze lignes suivantes : & il faut convenir que c'est là tout ce qu'on pouvoit attendre de plus raisonnable d'un Païen. Cicéron, suivant l'idée qu'il se formoit d'un Etre suprême, ne le considéroit que comme une Bonté infinie. Mais la Religion nous enseigne, qu'en Dieu la Bonté est inséparable de la Justice ; & que comme il y a des récompenses éternelles pour les gens de bien, il y a des peines éternelles pour les coupables.

Je ne m'étens pas ici là-dessus, pour ne pas répéter ce que j'ai dit dans mes *Remarques sur la Théologie des Philosophes Grecs*, à la tête des *Entretiens sur la nature des Dieux*, Tom. I, pag. 139 de la seconde édition.

par les Dieux immortels, ou par notre commune mére la Nature, ne doit être compté pour un mal. Après tout, ce n'eſt pas le hazard, ce n'eſt pas une cauſe aveugle qui nous a produits : nous devons l'être certainement à quelque puiſſance, qui veille ſur le genre humain : elle ne s'eſt pas donné le ſoin de nous produire, & de nous conſerver la vie, pour nous précipiter, après nous avoir fait éprouver toutes les miſéres de ce monde, dans une mort ſuivie d'un mal éternel. Regardons pluſtôt la mort comme un aſyle, comme un port qui nous attend. Plût-à-Dieu y fuſſions-nous menez à pleines voiles ! Mais les vents auront beau nous retarder, il faudra néceſſairement que nous arrivions, quoiqu'un peu plus tard. Or, ce qui eſt pour tous une néceſſité, ſeroit-il pour moi ſeul un mal ?

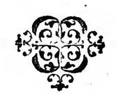
Vous me demandiez une péroraiſon, en voilà une, afin que vous ne m'accuſiez pas d'avoir rien omis.

L'Auditeur.

Je ſens qu'elle me donne encore de nouvelles forces contre les approches de la mort.

Ciceron.

J'en ſuis ravi. Mais préſentement ſongeons à prendre un peu de repos. Demain, & tout le temps que nous ſerons à Tuſculum, nous continuerons nos entretiens, où ſur-tout nous travaillerons à nous guérir de nos chagrins, de nos terreurs, de nos paſſions. C'eſt de toute la Philoſophie ce qu'on peut recueillir de plus utile.



SONGE
DE
SCIPION.

Voyez pag. 110. *Rem.* 8.

QUAND (1) j'arrivai en Afrique, où, comme vous le ſavez, je fus chargé par le Conſul Manilius de commander la quatriéme Légion; ma

I

(1) C'eſt Scipion qui parle. Mais comme inceſſamment il s'agira d'un autre Scipion, c'eſt une néceſſité de les bien diſtinguer l'un d'avec l'autre. Tous deux ſe nommoient *Publ. Corn. Scipion*, & tous deux eurent le ſurnom d'*Africain*. Celui qui parle ici, étoit fils de *Paul Emile*. De là vient qu'on le nomme *Scipion l'Emilien*. Il portoit le nom de Scipion, parce qu'il avoit été adopté par le fils de cet autre Scipion, dont je parlerai dans un moment. Ses expéditions militaires, & les charges par où il paſſa ſucceſſivement, ſeront marquées ci-après.

ma premiere attention fut de visiter le Roi (2) Masinissa, Prince qui pour de justes raisons étoit lié d'une étroite amitié avec ma famille.

J'aborde ce vieillard, il me tend les bras, il m'arrose de ses larmes; & un moment après, ayant levé les yeux au Ciel : Souverain Soleil, dit-il, & autres Dieux célestes, je vous rends graces à tous, de ce qu'avant que de quitter la vie, je vois dans mon royaume, & dans ce palais, Publius Cornélius Scipion, dont le nom seul me ravit de joie : tant l'idée de l'honnête-homme, & de l'invincible guerrier, qui a rendu ce nom

(2) Masinissa, Roi de Numidie, suivit d'abord le parti des Carthaginois : mais un de ses neveux ayant été fait prisonnier, & renvoyé sans rançon par Scipion l'ancien, cette grace le toucha si fort, qu'il se déclara entiérement pour les Romains. Il ne leur fut pas inutile ; & pour récompense de ses services, non-seulement ils l'affermirent sur son Thrône, mais ils lui donnérent quelques-unes des terres, qu'ils avoient prises aux Carthaginois.

Touchant le grand âge de Masinissa, & le prodigieux nombre de ses enfans, voyez la remarque de M. le P. Bouhier.

nom ſi glorieux, eſt pour jamais préſente à mon eſprit.

Je le mis enſuite ſur les affaires de ſon royaume; il me queſtionna ſur celles de notre Républiqne; ainſi ſe paſſa le reſte de la journée à nous entretenir. Sur le ſoir, la table fut ſervie avec une magnificence royale, & nous pouſſâmes la converſation bien avant dans la nuit. Tous ſes diſcours rouloient ſur (3) l'Africain: il en ſavoit toutes les actions, toutes les paroles remarquables. Enfin

(3) Je dis *l'Africain* tout court, afin que l'on ne confonde point ce Scipion avec l'autre dont j'ai parlé dans la Remarque I. Celui-ci, après beaucoup d'autres exploits, porta la guerre en Afrique, où victorieux d'Aſdrubal & d'Annibal, il força Carthage à demander la paix, C'eſt ce qui le fit ſurnommer *l'Africain*. Il eſt le premier des Romains, à qui l'on ait donné un ſurnom tiré de ſes conquêtes. Mais dans la ſuite, quantité d'autres Guerriers, ſans avoir ni les vertus, ni les ſuccès de Scipion, obtinrent que leur orgueil fût flatté de ſemblables titres. *Exemplo deinde hujus*, dit Tite-Live, *nequaquam victoriâ pares, inſignes imaginum titulos, claráque cognomina familiæ fecere.*

Enfin nous étant retirez, je dormis plus profondément qu'à l'ordinaire, parce que j'étois fatigué du chemin, & que d'ailleurs j'avois veillé tard.

Quelquefois ce qui nous a fort occupez de jour, nous revient pendant le sommeil, & occasionne des songes semblables à celui d'Ennius, qui, tout plein d'Homére, & sans cesse parlant de ce Poëte, crut le voir en dormant. Pour moi, de même, tout plein de ce que m'avoit dit Masinissa, je crus voir l'Africain. Il m'apparut sous la forme que je lui connoissois, non pour (4) l'avoir vû, mais par son portrait. A son aspect, je frissonnai. Mais lui: Scipion, me dit-il, rassurez-vous, ne craignez point, &

(4) Quoique le Texte paroisse dire, *Moins pour l'avoir vû lui-même, que pour avoir vû son portrait*, j'ai tranché la difficulté: & cela sur la foi de Sigonius, qui assûre que le jeune Scipion l'Africain, celui qui parle ici, vint au monde le jour même que l'autre mourut, l'an de Rome DLXXVI.

& retenez bien ce que vous allez entendre.

Voyez-vous cette Ville, (c'étoit Carthage; il me la montroit du haut des Cieux, où je me croyois avec lui, dans un endroit tout semé de brillantes étoiles.) Voyez-vous cette Ville, qui forcée par moi à obéir au peuple Romain, ressuscite nos guerres anciennes, & ne peut vivre dans le repos? Aujourd'hui, à peine sorti du rang de simple soldat, vous la venez attaquer. Avant qu'il soit deux ans, vous la détruirez étant Consul: & ce surnom d'Africain, qui jusqu'à présent ne vous appartient que comme une portion de mon héritage, vous l'aurez mérité alors par vous-même.

Après la ruine de Carthage, vous recevrez les honneurs du Triomphe: vous serez Censeur: vous irez par l'ordre de la République, visiter l'Egypte, la Syrie, l'Asie, la Gréce: vous serez une seconde fois élu Consul, sans vous être (5) présenté:

(5) Il y a dans le Texte: *deligere iterum Consul*

ſenté: & par la deſtruction de Numance, vous terminerez une guerre des plus ſanglantes.

Mais, au retour de cette expédition, après que vous aurez monté triomphant au Capitole, vous trouverez la République agitée par les pratiques de mon (6) petit-fils: & c'eſt alors, Scipion, qu'il faudra montrer à votre Patrie ce que vous avez de courage, d'eſprit, de prudence.

Je vois les deſtinées de ce tems-là, incertaines, pour ainſi dire, de la route qu'elles prendront. Car, quand

Conſul abſens. Mais l'autorité de Valére Maxime, VIII, 15, ne permet pas de prendre litéralement ce mot *abſens*. Il ſignifie, non pas que Scipion fût abſent de Rome le jour que les Conſuls devoient être élus, mais que ne s'étant point montré dans le champ de Mars en robe blanche, ſelon l'uſage de ceux qui briguoient le Conſulat, c'étoit la même choſe que s'il avoit été abſent.

(6) Tibérius Gracchus, qui, étant Tribun, excita le peuple à ſe révolter contre le Sénat. Sa mére étoit fille de Scipion l'ancien. C'étoit l'illuſtre Cornélie, qui fut l'ornement de ſon ſiécle par ſon eſprit, & la gloire de ſon ſexe par ſa vertu.

quand vous compterez (7) par vos jours huit fois ſept révolutions du Soleil; que l'heure fatale aura été marquée par le concours de ces deux nombres, dont chacun, mais par diverſes (8) raiſons, eſt regardé comme un nombre parfait; alors vous ſerez l'unique objet, l'unique eſpérance de Rome; c'eſt ſur vous que le Sénat, que tous les bons Romains, que nos Alliez, que toute l'Italie tournera ſes regards; vous ſerez l'appui de Rome vous ſeul;

(7) Cinquante-ſix ans. Il mourut effectivement à cet âge-là: ayant été, à ce qu'on croit, empoiſonné par ſa femme, qui étoit ſœur de ce Tibérius Gracchus, dont je parlois dans la Remarque précédente. Voyez l'Abréviateur de Tite Live, liv. 59: Aurélius Victor, *De Viris illuſt. cap.* 58, &c. Il paroît cependant, que Cicéron, *Epiſt. ad Q. fratr. II*, 31, attribuoit ſa mort à Carbon.

(8) Quelles ſont ces raiſons? Si ce ſont celles que rapporte Macrobe dans ſon Commentaire ſur le Songe de Scipion, ne les regardons que comme des imaginations creuſes, qui ne pouvant nous être d'aucune utilité, ne méritent pas que l'on daigne s'en inſtruire.

ſeul; enfin, revêtu du pouvoir ſuprême de Dictateur, vous rétablirez l'ordre dans l'Etat, pourvû que vous puiſſiez échapper aux parricides mains de vos proches.

Ici (9) Lélius ayant marqué ſon inquiétude par un cri, & le reſte de la compagnie par de profonds ſoupirs : Je vous en prie, leur dit Scipion avec un ſoûrire gracieux, ne me réveillez pas; ſilence; écoutez le reſte.

3 Pour animer votre zéle, ajoûta l'Africain, ſoyez bien perſuadé qu'il y a dans le Ciel, pour tous ceux qui auront travaillé à la conſervation, à la défenſe, & à l'agrandiſſement de la Patrie, un lieu marqué, où ils vivront heureux à jamais. Car, de tout ce qui ſe fait ſur la terre, rien n'eſt plus agréable à ce Dieu ſuprême par qui l'Univers eſt conduit, que ce qu'on appel-

(9) Lélius étoit l'un des Interlocuteurs du Dialogue, dont le Songe de Scipion faiſoit la concluſion. A l'égard des autres, voyez leurs noms dans les Epîtres à Atticus, IV, 16.

appelle des Villes, c'eſt-à-dire, des aſſemblées, des ſociétez d'hommes réunis ſous l'autorité des loix. D'ici partent ceux qui les gouvernent, qui les conſervent ; & ils retournent ici.

A ces mots, quoique troublé, moins par l'appréhenſion de la mort, que par l'idée de cette perfidie dont j'étois menacé, je ne laiſſai pas de lui demander s'il étoit donc bien vrai que lui, Paulus mon pére, & les autres qu'on croyoit morts, fuſſent vivans?

Oui ſans doute, reprit l'Africain: & ceux-là ſeuls ſont vivans, qui délivrez des liens du corps, s'en ſont ſauvez, comme d'une priſon. Mais ce que vous autres vous appelez vivre, c'eſt être mort. Regardez, voilà que Paulus (1) votre pére vient à vous.

Je le vis. A l'inſtant mes larmes coulérent

(1) Paul Emile, ſurnommé le *Macédonique*, pour avoir vaincu Perſée Roi de Macédoine, & fait de ſon royaume une province du peuple Romain.

coulérent en abondance. Mais lui, en m'embraſſant, & me baiſant: Ne pleurez point, me diſoit-il. Pour moi, dès que mes pleurs me laiſſérent la liberté de parler: O mon pére, m'écriai-je ! Vous, dont la ſainteté, dont les vertus ſont l'objet de ma vénération ! Puiſque la véritable vie n'eſt que dans ces lieux, comme je l'apprens de l'Africain; que fais-je donc plus long-temps ſur la terre ? Pourquoi ne pas me hâter de vous rejoindre?

A moins, me répondit-il, que ce Dieu, dont le Temple eſt tout ce que vous découvrez ici, n'ait lui-même briſé les chaînes qui vous lient à votre corps, vous ne ſauriez être admis en ces lieux. Car les hommes ont reçu l'être à une condition, qui eſt de travailler à la conſervation du globe, que voilà au milieu de ce Temple, & que l'on appelle la Terre. Ils ont une ame, portion de ces feux éternels, que vous nommez Etoiles, Aſtres, qui ſont des corps ſphériques, animez par des Intelligences divines, & dont la révolution

lution se fait avec une prodigieuse rapidité. Vous, donc, mon fils, & tous ceux qui ont de la religion, vous devez constamment retenir votre ame dans le corps où elle a son poste; & sans l'ordre exprès de celui qui vous l'a donnée, ne point sortir de cette vie mortelle; parce qu'autrement vous paroîtriez avoir voulu secouër l'emploi, dont la volonté divine vous a chargé. Ainsi ce que vous avez à faire présentement, c'est d'imiter, & l'Africain votre ayeul, & moi votre pére : de cultiver à notre exemple la justice : d'aimer vos parens, & vos amis, mais votre patrie plus que tout le reste. Voilà par où l'on arrive au ciel, & dans cette assemblée de gens, qui, après avoir vêcu sur la terre, maintenant dégagez de leur corps, habitent le lieu que vous voyez.

Il me parloit (2) de ce cercle brillant, que son éclatante blancheur fait remarquer entre toutes les constellations,

(2) Scipion reprend ici la parole, & l'on ne sait plus ce que devient son pére.

ſtellations, & que vous appellez *le Cercle* (3) *de Lait*, comme les Grecs vous l'ont appris.

Promenant de là mes yeux ſur le reſte de l'Univers, je n'y découvrois que du beau, du merveilleux. J'y voyois des étoiles qui n'ont jamais (4) été apperçues d'ici: & toutes, ſoit celles-là, ſoit les autres qui nous ſont connues, je les voyois d'une grandeur que jamais nous n'avons imaginée. La moindre, qui étoit la plus éloignée du Ciel, & la plus proche de la Terre, ne brilloit que d'une lumiére d'emprunt. A l'égard des autres globes, ils ſurpaſſoient

(5)

(3) On dit en françois, *la Voie lactée*, & populairement, *le Chemin de ſaint Jaques*. C'eſt un amas d'étoiles, qui par leur proximité, & par leur arrangement, tracent dans le Ciel une eſpèce de chemin. Voyez ſur ce ſujet les diverſes opinions des Anciens, dans l'ouvrage attribué à Plutarque *de Plac. Philoſ.* III, 1.

(4) Il y a des étoiles ſi éloignées de nous, que nous ne ſaurions les voir. C'eſt ce que prouve l'invention moderne du Téleſcope, à l'aide duquel on a découvert beaucoup d'étoiles, qui n'étoient pas connues des Anciens.

(5) de beaucoup en grandeur le globe de la Terre. Mais pour celui-ci, il me parut bien si petit, que notre empire, dont l'étendue n'en occupe que comme un point, me fit pitié.

Je continuois à regarder fixement la Terre. Jusques-à-quand, me dit l'Africain, aurez-vous l'esprit collé sur cet objet ? Quoi! les Temples superbes, où vous voici, ne méritent pas votre attention ? Voyez comme le tout est composé (6) de neuf cercles, ou plustôt de neuf globes, l'un desquels est ce globe céleste,

4

(5) On ne sauroit dire précisément de quelle grandeur est une étoile. Pour en juger par les régles de l'Optique, il faudroit savoir juste à quelle distance est de la terre, l'étoile qu'on veut mesurer. Le savant M. Huygens, dans son *Cosmothéoros*, prétend qu'un boulet de canon emploieroit près de 70000 ans pour parvenir jusqu'aux étoiles fixes; & il suppose que ce boulet, allant toûjours de la même vîtesse, parcourt environ cent toises en une seconde. Ainsi c'est trois mille six cents toises par heure. L'imagination se perd dans ce calcul.

(6) Pour tout Commentaire, il ne faut qu'avoir ici une Sphére devant les yeux.

leſte, qui, placé au deſſus de tous les autres, les embraſſe tous, & les ſoutient de tous côtez. A celui-là ſont attachées les étoiles fixes, qui de toute éternité ſe meuvent dans le même ſens que ce premier Ciel. Plus bas ſont ſept autres globes, qui ont un mouvement de rétrogradation. Un de ces globes eſt celui que les habitans de la Terre appellent Saturne. Un autre nommé Jupiter, dont les influences ſont favorables & ſalutaires aux hommes. Après on voit le feu étincelant & terrible, que vous appelez Mars. Preſque au milieu de ce grand eſpace, vous voyez le Soleil, qui eſt le conducteur & le chef des autres planètes, l'intelligence & la régle de l'Univers, & dont la grandeur eſt telle, que de ſes rayons il éclaire, il remplit tout. A ſa ſuite, & comme pour l'accompagner, ſont Vénus & Mercure. Vous avez enfin la Lune, dont le globe n'a de lumiére que ce qu'il en reçoit du Soleil. Au deſſous il n'y a plus rien, qui ne ſoit corruptible & mortel; ſi ce n'eſt les ames humaines,

humaines, présent des Dieux. Au dessus de la Lune tout est (7) éternel. Quant à la Terre, qui est le neuviéme globe, & qui occupe le centre, elle n'a point de mouvement; elle est placée au lieu le plus bas; & c'est où tendent naturellement tous les corps entraînez par leur poids.

J'étois saisi d'étonnement à la vue d'un tel spectacle. Quand je me fus un peu remis: Mais, dis-je à l'Africain, quel est ce son si éclatant, & si agréable, dont j'ai l'oreille remplie? C'est, dit-il, l'harmonie qui résulte du mouvement des sphéres; & qui composée (8) d'intervalles inégaux,

5.

(7) On peut conclurre de là, que Cicéron n'étoit pas pour la pluralité des mondes peuplez. Car, s'il n'y a point de corruption au dessus de la Lune, il n'y a donc point de génération, & par conséquent point d'animaux. A l'égard de la Lune, beaucoup d'Anciens la croyoient habitée comme la Terre. Voyez Cicéron, *Quæst. Acad.* II, 39.

(8) Je dois cette remarque & la suivante, à M. Burette, que j'ai consulté sur cette matiére, comme celui de tous nos Savans qui connoît le mieux la Musique des Anciens.

inégaux, mais pourtant distinguez l'un de l'autre suivant de justes proportions, forme réguliérement par le mêlange des sons aigus avec les gra-

„ Cicéron, conformément au systême „ imaginaire de Pythagore, compare ici „ les mouvemens des sept planètes, & de „ l'orbe des étoiles fixes, (ce qui remplit „ le nombre de huit) aux vibrations ou „ ébranlemens des huit cordes, qui com„ posoient l'ancien instrument appelé *Octa-* „ *corde*, formé de deux *Tétracordes* disjoints, „ ou de huit cordes en tout, qui, dans le „ genre diatonique, rendoient ces huit sons „ de notre musique, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *ut*, „ *ré*, *mi*: en sorte que la Lune, la plus „ basse des planètes, répond au *mi*, le plus „ grave des huit sons; Mercure, au *fa*; Vé„ nus, au *sol*; le Soleil, au *la*; Mars, au *si*; „ Jupiter, à l'*ut*; Saturne, au *ré*; & l'orbe „ des étoiles, qui est le plus élevé de tous, „ au *mi*, le son le plus aigu, & faisant „ l'octave avec le plus grave. Ces huit sons, „ comme l'on voit, sont séparez de huit „ intervalles, suivant certaines proportions: „ de maniére que du *mi* au *fa* se trouve la „ distance d'un demi-ton; du *mi* au *sol*, „ celle d'une tierce mineure; du *mi* au *la*, „ celle d'une quarte; du *mi* au *si*, celle „ d'une quinte; du *mi* à l'*ut*, celle d'une „ sixte mineure; & du *mi* au *ré*, celle d'une „ septiéme mineure: lesquels avec l'octave „ font en tout sept accords.

graves, différens concerts. Il n'est pas possible en effet, que de si grands mouvemens se fassent sans bruit: & c'est conformément aux loix naturelles, que des deux extrêmes où se termine l'assemblage de tous ces intervalles, l'un fait entendre le son grave, & l'autre le son aigu. Par cette raison, l'orbe des étoiles fixes, comme le plus élevé, & dont le mouvement est le plus rapide, doit rendre un son très-aigu; pendant que l'orbe de la Lune, comme le plus bas de tous ceux qui se meuvent, doit rendre un son des plus graves. Car pour la Terre, dont le globe fait le neuviéme, elle demeure immobile, & toujours fixe au plus bas lieu, qui est le centre de l'Univers. Ainsi les révolutions de ces huit orbes, deux desquelles (9) ont

„ (9) Cicéron dit: *Illi autem octo cursus, „ in quibus eadem vis est duorum*, &c. Sur „ quoi nous remarquerons, que ces deux „ mots, *eadem vis*, pourroient à la rigueur „ se prendre en deux sens différens; ou „ pour les révolutions de deux astres, si „ peu inégales entre elles, qu'elles pussent „ répondre aux vibrations de deux cordes „ de

ont même puissance, produisent sept différens

„ de l'octacorde montées à l'unisson ; ou
„ pour les révolutions de deux astres, dont
„ l'une fût une fois plus rapide que l'autre,
„ & qui, par là, répondissent aux vibra-
„ tions des deux cordes extrêmes de l'octa-
„ corde, c'est-à-dire, des deux *mi*, qui sont
„ à l'octave l'un de l'autre. C'est dans ce
„ dernier sens qu'on doit prendre l'*eadem*
„ *vis est duorum* du passage latin; tel qu'il
„ se lit dans l'édition de Grævius, en cela
„ conforme à plusieurs manuscrits: auquel
„ cas, tous les accords principaux se trou-
„ vent employez dans la comparaison. Au
„ lieu que si l'on ajoute *Mercurii & Veneris*
„ à l'*eadem vis est duorum*, comme on le
„ voit dans quelques éditions, appuyées
„ aussi de l'autorité de quelques manuscrits,
„ il faudra y donner le premier sens, &
„ faire disparoître l'octave, pour y substi-
„ tuer l'unisson, qui n'est point un accord.
„ En effet, l'orbe des étoiles ne sera plus
„ alors à l'octave de l'orbe de la Lune;
„ mais il n'en sera qu'à la septiéme, puis-
„ que Mercure & Vénus étant presque à
„ l'unisson, à cause du peu d'inégalité qui
„ se trouve dans leurs révolutions, disent
„ quelques Interprètes ; ils ne feront l'un
„ & l'autre, qu'environ à un demi-ton de
„ la Lune; & par conséquent le systême des
„ Astres répondra, non à l'*Octacorde*, mais
„ seulement à l'*Heptacorde*, ou instrument
„ à sept cordes, composé de six accords
„ ou intervalles, & destitué totalement de
„ l'octave, qui est pourtant l'une des con-
„ sonances

différens sons : & il n'y a presque rien dont le nombre septénaire ne soit le nœud.

On a imité cette harmonie céleste, soit avec des instrumens, soit avec la voix ; & les grands Musiciens (1) se sont par là ouvert un chemin pour revenir ici ; de même que tous ces sublimes génies, qui pendant le cours de cette vie mortelle ont cultivé les sciences divines.

Que si cette harmonie ne s'entend point sur la terre, c'est qu'un si grand bruit a rendu les hommes sourds. Aussi le sens de l'ouïe est le plus foible & le plus obtus de tous les sens. Il est arrivé de même au peuple qui habite auprès des cataractes du Nil, d'être assourdi par l'épouvantable bruit que fait ce fleuve en se préci-

pitant

„ sonances principales & comme le complément du systême harmonique. Ce qui „ fait conjecturer à quelques-uns, que ces „ mots *Mercurii & Veneris*, pourroient bien „ n'être qu'une glose de quelque Interprète, écrite d'abord à la marge du manuscrit, d'où elle auroit ensuite passé „ dans le texte.

(1) Amphion, Linus, Orphée, &c.

pitant du haut des montagnes. Et quant à ce prodigieux ſon, que toutes les ſphéres enſemble forment en ſe mouvant avec tant de rapidité, vos oreilles ne ſont non plus capables de le recevoir, que vos yeux de ſoutenir l'éclat du ſoleil, ſi vous le regardez fixement.

6 Tout en m'occupant de ces merveilles, je ne laiſſois pas de jeter toujours de temps en temps les yeux ſur la Terre. Vos regards, me dit l'Africain, cherchent encore, à ce que je vois, l'habitation des mortels. Mais quoi? Puiſqu'elle vous paroît ſi petite, comme effectivement elle l'eſt, n'ayez pour elle que du mépris, & ne regardez jamais que le Ciel. Qu'eſt-ce après tout, que cette renommée, que cette gloire, dont l'eſpérance pourroit vous éblouir? Vous voyez que la terre eſt peuplée dans un bien petit nombre d'endroits, qui ſont chacuu de peu d'étendue, & ſi fort coupez par de vaſtes ſolitudes, qu'ils nous paroiſſent d'ici comme des taches répandues de loin à loin ſur notre globe. Telle eſt

est la situation de leurs divers habitans, qu'ils ne sont point à portée de commercer ensemble ; les uns étant à l'égard des autres, placez obliquement, ou même opposez diamétralement : & ceux-ci, sans doute, ne peuvent rien pour votre gloire. Remarquez aussi ces Zones, qui partagent le globe terrestre. Vous en voyez deux, qui sont les plus éloignées l'une de l'autre, & précisément sous les deux pôles, assiégées de glaces & de frimats. Au milieu est la plus grande, brûlée par l'ardeur du soleil. Il n'y (2) en a

(2) Virgile, *Georg.* I, 233; Ovide, *Metam.* I, 49; Pline II, 69; tous les Anciens, en un mot, étoient persuadez, que des cinq Zones il n'y en avoit que deux d'habitées, ni même d'habitables. Leur ignorance à cet égard cessera de nous étonner, si nous considérons qu'aujourd'hui encore, malgré les secours du commerce & de la navigation, nous ne connoissons pas, à beaucoup près, tout ce qu'il y a de pays habitez. Ces sortes de découvertes sont l'ouvrage, non de l'esprit humain, mais du temps, & du hazard. *Veniet tempus, quo ista quæ nunc latent, in lucem dies extrahat, & melioris ævi diligentia*, dit Sénéque sur une autre matiére. *Veniet*

a d'habitables que deux : l'Auſtrale, qui eſt occupée par vos antipodes, avec leſquels vous n'avez nulle communication : & la Septentrionnale, qui eſt celle où vous êtes ſituez. Or jugez combien eſt mince la portion qui vous en revient. Car, à prendre tout ce que contient votre zone, qui a quelque largeur au milieu, mais qui eſt fort ſerrée aux deux extrémitez ; cela ne fait qu'une eſpèce de petite île, entourée de cette Mer que vous appelez l'Atlantique, la grande Mer, l'Océan : & dont, malgré ces titres pompeux, vous voyez quelle eſt la petiteſſe. Votre renommée, ou celle de quelque autre Romain, a-t-elle jamais pu, de ces pays que vous connoiſſez, paſſer au delà (3) du Caucaſe ou du Gange, montagne & fleuve que vous avez là ſous les yeux ? Qui, dans le reſte de l'Orient, & aux extrémitez de

niet tempus, quo poſteri noſtri tam aperta nos neſciſſe mirentur. Quæſt. nat. VII, 25.

(3) *Le Caucaſe*, montagne de la Colchide, vers l'embouchure du Phaſe. *Le Gange*, fleuve de l'Inde.

de l'Occident, du Septentrion, du Midi, entendra parler de Scipion? Toutes ces parties de la terre n'étant donc à compter pour rien par rapport à vous, comprenez à quoi se réduit l'espace, que votre ambition se propose de remplir.

7 Mais de plus: ceux qui parleront de vous, combien de temps en parleront-ils? Quand même la génération suivante auroit envie de transmettre à une génération plus éloignée, les éloges qu'elle aura entendu faire de nous: il n'est pas possible que notre gloire soit, je ne dis pas éternelle, mais de quelque durée, à cause des inondations & des incendies, que le cours de la nature doit nécessairement amener.

Que vous importe, d'ailleurs, d'avoir un nom parmi les hommes qui vous suivront, puisque ceux qui vous ont précédé, dont le nombre n'est pas moindre, & dont le mérite certainement a été supérieur, n'ont point parlé de vous?

Ajoutons que tous ceux qui peuvent

vent jamais vous connoître, ne ſauroient faire que votre mémoire vive ſeulement l'eſpace d'une année. On appelle en termes populaires une année, ce que le Soleil, qui n'eſt qu'un aſtre ſeul, met de temps à faire ſon cours. Mais l'année vraîment complette, eſt celle où généralement tous les aſtres revenus au même point d'où ils étoient partis, ramènent après un long intervalle de temps le même plan du Ciel tout entier. Je n'oſe preſque dire combien pour cela il faut de ce que vous appelez ſiécles. Autrefois, lorſque l'ame de Romulus pénétra dans ces lieux, il y eut ſur la terre une éclipſe de Soleil. Quand tous les aſtres, toutes les planètes ſe retrouvant dans la même poſition, il arrivera que le Soleil au même point, au même temps, s'éclipſera tout de nouveau, alors vous aurez une année complette. Or ſachez que préſentement (4) vous n'en

(4) En ſuppoſant que l'époque de ce Songe eſt l'année du Conſulat de Manilius, & que

n'en avez pas encore la vingtiéme partie de révolue.

Perdez-vous donc l'espérance de revenir dans ces Temples, l'unique objet des grandes ames? Que vous reste-t-il dèslors., & qu'est-ce que cette gloire humaine, dont à peine la durée embrasse quelque petite partie d'une année?

Vos regards au contraire, vos voeux se portent-ils à cette demeure éternelle? Que les discours du vulgaire ne fassent point d'impression sur vous: ne fondez point votre espoir sur des récompenses terrestres: il faut que la vertu elle-même vous attire par ses propres charmes au véritable honneur. On parlera de vous dans le monde: c'est

que Romulus, selon le P. Petau, mourut l'an de Rome XXXVIII, on trouve 568 ans: & puisque cet espace de temps ne faisoit pas encore la vingtiéme partie d'une grande année, cela justifie ce que l'on rapporte de Cicéron dans le Dialogue *de Causis corr. Eloq. cap. 16*, que selon lui cette grande année n'arrive qu'au bout de douze mille huit cents cinquante-quatre ans. Voyez *de Nat. Deor.* II, 20.

c'eſt l'affaire des autres, de voir comment ils en doivent parler. Mais enfin leurs diſcours, quels qu'ils ſoient, ne paſſent pas les bornes étroites des régions que vous voyez. Et d'ailleurs, nulle réputation durable. A meſure que les hommes meurent, les noms qui leur étoient connus, ſe perdent, & ſont éteints par l'oubli de la poſtérité.

8 Pour moi, lui dis-je alors, quoique depuis mon enfance, marchant ſur vos traces, & ſur celles de mon pére, je n'aye pas dégénéré: cependant, puiſque l'entrée du Ciel eſt ouverte à ceux qui ont bien ſervi leur patrie, déſormais la vue d'une ſi grande récompenſe me fera redoubler mes efforts.

Oui, reprit-il, vous le devez: & tenez pour certain, que votre corps eſt tout ce qu'il y a de mortel en vous. Quand je dis *vous*, je n'entens pas cette figure qui nous tombe ſous les ſens. Tout homme eſt ce qu'il eſt, non par ſon

corps,

corps, mais par ſon eſprit. Apprenez, cela étant, que vous ètes un Dieu : parce qu'effectivement c'eſt être un Dieu, que de poſſéder en ſoi la vie, & le ſentiment; que d'être capable de mémoire, & de prévoyance; que d'avoir ſur le corps, à la conduite duquel on eſt prépoſé, tout autant d'empire, qu'en a le ſouverain Dieu ſur l'Univers. Auſſi maître de gouverner ce corps fragile, & de le mouvoir à votre gré, que l'eſt ce Dieu éternel de gouverner & de mouvoir l'Univers, qui, à certains égards, n'eſt pas moins (5) corruptible que notre corps.

Un être (6) qui ſe meut toujours, exiſtera toujours. Mais celui qui donne le mouvement à un autre, &

(5) Tous les Anciens croyoient l'Univers incorruptible, quant à la matiére; c'eſt-à-dire, ils croyoient que la matiére dont il eſt compoſé, ne pouvoit être anéantie. Mais la pluſpart le tenoient corruptible, quant à la forme. Voyez *de Plac. Philoſ.* II, 3.

(6) Voyez Tuſculane I, chap. 23.

& qui le reçoit lui-même d'un autre, cesse nécessairement d'exister, lorsqu'il perd son mouvement. Il n'y a donc que l'être mu par sa propre vertu, qui ne perde jamais son mouvement, parce qu'il ne se manque jamais à lui-même. Et de plus il est pour toutes les autres choses qui ont du mouvement, la source & le principe du mouvement qu'elles ont.

Or, qui dit principe, dit ce qui n'a point d'origine. Car c'est du principe que tout vient, & le principe ne sauroit venir de nulle autre chose. Il ne seroit pas principe, s'il venoit d'ailleurs. Et n'ayant point d'origine, il n'aura par conséquent point de fin. Car il ne pourroit, étant détruit, ni être lui-même reproduit par un autre principe, ni en produire un autre, puisqu'un principe ne suppose rien d'antérieur.

Ainsi le principe du mouvement est dans l'être mû par sa propre vertu. Principe qui ne sauroit être, ni produit, ni détruit. Autrement il faut que le ciel & la terre

re ſoient bouleverſez, & qu'ils tombent dans un éternel repos; ſans pouvoir jamais recouvrer une force, qui, comme auparavant, les faſſe mouvoir.

Il eſt donc évident, que ce qui ſe meut par ſa propre vertu, exiſtera toujours. Et peut-on nier que la faculté de ſe mouvoir ainſi, ne ſoit un attribut de l'ame? Car tout ce qui n'eſt mû que par une cauſe étrangére, eſt inanimé. Mais ce qui eſt animé, eſt mû par ſa propre vertu, par ſon action intérieure. Telle eſt la nature de l'ame, telle eſt ſa propriété. Donc l'ame étant de tout ce qui exiſte, la ſeule choſe qui ſe meuve toujours elle-même; concluons de là qu'elle n'eſt point née, & qu'elle ne mourra jamais. 9

Occupez-la dignement. Rien de mieux, que de travailler au ſalut de la patrie. Une ame, que ces ſortes de ſoins auront occupée, revient d'un vol plus rapide dans ce lieu-ci, qui eſt ſon véritable ſéjour.

Vous lui donnerez encore plus d'agilité, ſi, pendant qu'elle eſt ren-

fermée

fermée dans le corps, vous faites que ſouvent elle en ſorte par la contemplation des objets céleſtes, & qu'elle ait le moins qu'il ſe peut de commerce avec les ſens.

A l'égard de ces ames ſervilement livrées au plaiſir, & qui, pour n'écouter que la voix des paſſions, eſclaves de la volupté, auront violé toutes les loix, & divines, & humaines; leur partage, lorſqu'elles ſortiront du corps, ſera d'errer autour de la terre, & de n'obtenir qu'après une punition de pluſieurs ſiécles, leur retour en ces lieux.

Après ces paroles, l'Africain diſparut: & moi, je me réveillai.





SECONDE TUSCULANE,

Traduite

Par M. l'Abbé D'OLIVET.

DE LA DOULEUR.

Qu'on doit la supporter, & qu'on le peut.

PYRRHUS, dans Ennius, dit qu'il a besoin de philosopher, mais seulement un peu, & sans vouloir s'y livrer tout entier. Pour moi, BRUTUS, je crois en avoir besoin aussi. Que pourrois-je faire de mieux, sur-tout dans un temps où je n'ai (1) rien à faire? Mais je ne veux

I

(1) Pendant les troubles de la Républi- que,

veux pas, à l'exemple de Pyrrhus, me prescrire des bornes. Car, à moins que d'avoir embrassé toute la Philosophie, ou presque toute; il est difficile d'en bien savoir quelques points détachez : & l'on ne peut d'ailleurs, ni faire un choix, sans connoître ce qu'on rejette; ni posséder une partie de cette science, sans se sentir pour le reste une égale curiosité.

A l'égard d'un homme occupé, & d'un Guerrier, tel qu'étoit (2) alors Pyrrhus, j'avoue que ce peu même qu'il sait, ne laisse pas de lui être souvent d'un grand secours; qu'il en retire des avantages, non pas tels que les produiroit une parfaite

que, l'an de Rome DCCVIII, Cicéron étant âgé de 62 ans. Tous ses Ouvrages Philosophiques, le plus précieux reste de l'Antiquité, sont le fruit des trois derniéres années qu'il a vêcu.

(2) *Alors*, c'est-à-dire dans la circonstance de sa vie, où la Tragédie d'Ennius le suppose. Il y a *Néoptoléme* dans le Texte, mais ce fils d'Achille est plus connu en notre langue sous le nom de *Pyrrhus*.

faite connoiſſance de la Philoſophie, mais qui ſuffiſent pour le délivrer, au moins en partie, des maux que la cupidité, que le chagrin, que la crainte ſeroit capable de lui cauſer.

Par exemple, depuis notre derniére conférence de Tuſculum, la mort m'a paru ne mériter qu'un grand mépris : & ce mépris ne contribue pas peu à nous tranquilliſer l'ame. Car de craindre une choſe inévitable, c'eſt ne pouvoir de ſa vie compter ſur un moment de repos. Au lieu qu'en regardant la mort, non-ſeulement comme néceſſaire, mais comme une choſe qui de ſoi n'a rien de terrible, on ſe ménage par-là une puiſſante reſſource pour vivre heureux.

Je n'ignore cependant pas, que bien des gens prendront à tâche de me contredire. Mais pour n'en pas courir les riſques, je n'avois qu'un moyen ; ne point écrire du tout.

Par mes Oraiſons même, où je me propoſois de plaire à la multitude, parce qu'en effet l'Eloquence,

qui est un art populaire, a pour but l'approbation des auditeurs, j'ai éprouvé combien les jugemens du Public étoient partagez. Il se trouvoit de ces esprits, qui sont disposez à ne louer que ce qu'ils croient pouvoir imiter ; & qui prennent les bornes de leur talent, pour les bornes de l'art. Je les accablois par une profusion de pensées, & d'expressions. Ils eussent mieux aimé, disoient-ils, un style décharné & affamé, que tant de fécondité & d'abondance. Voilà d'où sortit cette secte de prétendus (3) Attiques, qui

(3) Il y avoit entre les Orateurs Attiques, & les Asiatiques, cette différence : que le style des premiers étoit pur, sain, précis, toujours proportionné à la nature de leur sujet; mais celui des autres, enflé, diffus, énervé. Or quelques contemporains de Cicéron, comme il s'en plaint ici, & dans beaucoup d'autres endroits, l'accusérent de mettre trop d'esprit & de fleurs dans ses discours; en un mot, d'être un peu Asiatique. Ils donnérent, eux, dans un style tout opposé, & n'eurent point de succès. Voyez Quintilien, liv. XII, chap. 10, où il est à remarquer que le style de Cicéron, blâmé comme trop fleuri par ses contem-

qui ne savoient pas eux-mêmes ce que c'est qu'Atticisme, & qui ayant été presque sifflez en plein Barreau, ont pris enfin le parti de se taire.

Que n'ai-je donc pas à craindre, lorsque je m'engage dans un genre d'écrire, où le peuple, sur qui j'avois à compter pour le succès de mes Oraisons, ne peut m'être bon à rien? Car il ne faut à la Philosophie, qu'un petit nombre de Juges; & c'est à dessein qu'elle fuit la multitude, à qui elle est tellement suspecte, tellement odieuse, que si quelqu'un veut la blâmer en général, & sans restriction, il aura sûrement le peuple pour approbateur; & qu'en particulier, si l'on veut attaquer la secte à laquelle je me suis principalement attaché, on y sera

contemporains, passoit au contraire pour être maigre & sec dans le siécle de Quintilien. Tant il est difficile qu'une même nation conserve pendant long-temps le bon goût, qui consiste dans un juste milieu, également éloigné des extrémitez vicieuses.

sera encore aidé par les partisans de toutes les autres sectes.

2 J'ai répondu dans mon (4) Hortensius à ceux qui se déclarent contre toute Philosophie en général : & je crois n'avoir point mal développé dans mes quatre livres (5) Académiques, ce qu'il y avoit à dire pour la défense de l'Académie.

Mais enfin, bien de loin de trouver étrange qu'on écrive contre moi, c'est au contraire ce que je souhaite passionnément. Jamais la Philosophie n'auroit été si fort en honneur parmi les Grecs, sans l'éclat que lui attiroient les disputes & les altercations de leurs Savans. Ainsi j'exhorte

(4) *Hortensius* est le titre que Cicéron avoit donné à un de ses ouvrages, qui est perdu, & dont le but étoit d'exciter les hommes à l'étude de la Philosophie.

(5) Des quatre livres connus sous le titre de *Questions Académiques*, il n'en reste aujourd'hui qu'un complet, avec le commencement d'un autre. Celui qui est complet, est intitulé, *Lucullus*. J'ai essayé de le traduire ; mais il y a divers passages, sur lesquels je n'ai pu encore venir à bout de me contenter.

j'exhorte tous ceux qui en ſont capables, à enlever juſqu'à cette ſorte de mérite à la Grèce, où préſentement tout languit. Qu'ils tranſportent ici la Philoſophie, comme nos ancêtres ont travaillé à y tranſporter les autres arts, qui leur paroiſſoient utiles : & comme nous avons vû l'Eloquence, dont les commencemens furent ſi foibles parmi nous, y arriver à un ſi haut point de perfection, que déjà, ſelon le cours naturel de preſque toutes choſes, elle décline, & va bien-tôt, ce me ſemble, retomber dans le néant.

Pour hâter donc les progrès de la Philoſophie, qui commence ſeulement à naître dans Rome, donnons toute liberté de nous attaquer, & de nous réfuter. C'eſt à quoi ne peuvent ſe réſoudre qu'avec peine, ceux qui ont épouſé des dogmes, dont ils ne peuvent ſe départir ; & qui, par l'enchaînement de leurs principes, ſont dans la néceſſité d'admettre des conſéquences, que ſans cela ils rejetteroient. Mais

pour nous Académiciens, qui nous en tenons aux probabilitez, & qui, le vrai-ſemblable étant trouvé, ne pouvons étendre nos vûes au-delà ; nous ſommes diſpoſez, & à réfuter les autres ſans opiniâtreté, & à ſouffrir ſans émotion, que les autres nous réfutent.

Que ſi nos Romains prennent du goût pour la Philoſophie, nous n'aurons plus beſoin des bibliothéques Grecques, où l'on eſt accablé d'une infinité de volumes, parce que cette nation a produit une infinité d'auteurs, qui, pour la pluſpart, ſe copient les uns les autres: & il en arrivera de même à nos écrivains, ſi nous en avons beaucoup qui ſe tournent de ce côté-là.

3 Portons-y le plus que nous pourrons, ceux qui ont un fonds de belle littérature, & qui ſont en état d'écrire élégamment, ſolidement, méthodiquement. Car nous avons déjà (6) une eſpèce de gens, qui veulent qu'on leur donne le nom de

(6) Les Epicuriens. Voyez pag. 50.

de Philosophes, & dont les ouvrages latins ne sont pas, dit-on, en petite quantité. J'aurois tort de les mépriser, n'ayant rien lû de leur façon. Puisqu'eux-mêmes ils se donnent pour écrire sans ordre, sans méthode, sans élégance, sans ornement, je laisse là une lecture, qui ne me promet point de plaisir. Quant à leur doctrine, pour peu que l'on ne soit pas tout-à-fait ignorant, on sait en quoi elle consiste. Ainsi, du moment qu'ils ne s'étudient point à plaire, je ne vois pas pourquoi, hors de leur parti, ils auroient des lecteurs. Platon, les autres disciples de Socrate, & leurs successeurs, sont lûs de tout le monde : même de ceux qui n'approuvent pas, ou qui du moins n'épousent pas leurs opinions. Mais ni Epicure ni Métrodore ne sont guére qu'entre les mains de leurs sectateurs : & ceux de nos auteurs latins, qui marchent sur leurs traces, n'ont de même pour lecteurs que ceux qui pensent comme eux.

 Pour

Pour moi, ſur quelque ſujet qu'on écrive, je crois que ce doit être de maniére à ſe faire lire par tous ceux qui ont du goût : & ſi je n'y réuſſis point, ce n'eſt pas qu'il me ſemble qu'on puiſſe s'en diſpenſer.

Auſſi ai-je toujours aimé la méthode des Péripatéticiens & des Académiciens, qui eſt de traiter le pour & le contre ſur chaque matiére ; non-ſeulement, parce que c'eſt l'unique moyen de voir où ſe trouve la vrai-ſemblance, mais encore parce qu'il n'y a rien de ſi propre à nous exercer dans l'art de la parole. Ariſtote ſuivit cette méthode le premier, & ſes diſciples l'ont retenue. Philon, qui a vécu de nos jours, & que j'ai beaucoup entendu, nous enſeignoit la Rhétorique dans un temps, la Philoſophie dans un autre. J'ai fait, à la priére de mes amis, un ſemblable partage du loiſir que j'ai dans ma maiſon de Tuſculum. Aujourd'hui, comme hier, nous avons donné la matinée à l'art oratoire ; & nous ſommes

mes descendus après midi dans (7) l'Académie, où, en nous promenant, nous avons philosophé. Voici donc, non pas un simple récit de notre conférence, mais notre conférence même, rendue presque mot pour mot. Tel en a été le début.

L'AUDITEUR.

4 On ne sauroit dire combien j'eus hier de plaisir à vous entendre, ou plustôt combien j'y ai gagné. Il est vrai, & je m'en suis témoin à moi-même, que jamais la vie ne m'avoit paru être d'un certain prix. Mais pourtant, lorsqu'il m'arrivoit de songer qu'un jour mes yeux se fermeroient à la lumiére, & que je perdrois tous les agrémens de la vie,

(7) Cicéron avoit dans sa maison de *Tusculum*, aujourd'hui *Frascati*, deux endroits particuliéremenr destinez à des entretiens littéraires. Il nommoit l'un *le Lycée*, où étoit sa Blibliothéque ; & l'autre, *l'Académie*, qui étoit, selon Corradus, une espèce de Gymnase, situé au bas de ses jardins. Voyez *Att.* I, 4, & *Divin.* I, 5.

vie cette idée de temps en temps m'effrayoit un peu, & m'attriſtoit. Vous m'avez ſi bien guéri, qu'à l'heure qu'il eſt, croyez-moi, la mort me paroît la choſe du monde, qui mérite le moins qu'on s'en occupe.

CICERON.

Il n'y a rien là d'étonnant: c'eſt l'effet de la Philoſophie. Elle guérit les maladies de l'ame, diſſipe les vaines inquiétudes, nous affranchit des paſſions, nous délivre de la peur. Mais ſa vertu n'opére pas également ſur toute ſorte d'eſprits. Il faut que la nature y ait mis certaines diſpoſitions. Car non-ſeulement *la Fortune*, comme dit (8) le Proverbe, *aide ceux qui ont du cœur*; mais cela eſt bien plus vrai encore de la Raiſon. Il lui faut des ames courageuſes, pour que leur force naturelle ſoit aidée & ſoutenue par ſes préceptes. Vous êtes né avec des

(8) Proverbe tiré du Phormion de Térence, Acte I, ſcéne 4, vers 26.

des ſentimens élevez, ſublimes, qui ne vous inſpirent que du mépris pour les choſes humaines: & de là vient que mon diſcours contre la mort s'eſt aiſément imprimé dans une ame forte. Mais ſur combien peu de gens ces ſortes de réflexions agiſſent-elles, parmi ceux mêmes qui les ont miſes au jour, approfondies dans leurs diſputes, étalées dans leurs écrits? Trouvet-on beaucoup de Philoſophes, dont les mœurs, dont la façon de penſer, dont la conduite ſoit conforme à la raiſon: qui faſſent de leur art, non une oſtentation de ſavoir, mais une régle de vie: qui s'obéiſſent à eux-mêmes, & qui mettent leurs propres maximes en pratique? On en voit quelques-uns ſi pleins de leur prétendu mérite, qu'il leur ſeroit plus avantageux de n'avoir rien appris; d'autres, avides d'argent; d'autres, de gloire; pluſieurs, eſclaves de leurs plaiſirs. Il y a, entre ce qu'ils diſent & ce qu'ils ſont, un étrange contraſte. Rien, à mon avis, de plus honteux. Car enfin, qu'un

Grammairen parle mal, qu'un Musicien chante mal, ce leur sera une honte d'autant plus grande, qu'ils péchent contre leur art. Un Philosophe donc, lorsqu'il vit mal, est d'autant plus méprisable, que l'art où il se donne pour maître, c'est l'art de bien vivre.

L'AUDITEUR.

5 Mais, si cela est, n'y a-t-il pas à craindre que les louanges, dont vous comblez la Philosophie, ne soient bien mal fondées? Car, puisque ses plus habiles maîtres ne sont pas toujours d'honnêtes gens, ne s'ensuit-il pas de là qu'elle n'est bonne à rien?

CICERON.

Vous concluez mal. Car, de même que tous les champs, quoique cultivez, ne rapportent pas; & qu'il n'est point vrai, comme l'a dit (9) un de nos Poëtes,

Que

(9) Accius, nommé dans le Texte. Non-seulement les deux vers suivans, mais la plûpart de ceux que j'emploie dans la seconde

Que de soi le bon grain, sans besoin d'aliment,
Dans un champ, même ingrat, fait croître heureusement;

de même, tous les esprits, quoique cultivez, ne fructifient point. Et pour continuer ma comparaison, je dis qu'il en est d'une ame heureusement née, comme d'une bonne terre. Qu'avec leur bonté naturelle, l'une & l'autre ont encore besoin de culture, si l'on veut qu'elles rapportent. Or la culture de l'ame, c'est la Philosophie. Elle déracine les vices, elle prépare l'ame à recevoir de nouvelles semences, elle les y jette, les y fait germer; & avec le temps il s'y trouve abondance de fruits. Remettons-nous donc à philosopher, comme nous faisions hier

conde Tusculane, sont de feu M. de la Monnoye, qui, peu de temps avant sa mort, avoit entrepris de la traduire, comme je l'ai rapporté dans ma Préface. Son manuscrit original est dans la Bibliothéque de M. le P. Bouhier, l'une des plus riches qu'il y ait hors de Paris.

hier; &, si bon vous semble, proposez-moi le sujet.

L'AUDITEUR.

Je trouve que la douleur est de tous les maux le plus grand.

CICERON.

Plus grand même que le deshonneur?

L'AUDITEUR.

Je n'ose dire cela : & j'ai honte de me voir si-tôt obligé à retracter ma proposition.

CICERON.

Y persister seroit bien plus honteux. Qu'y auroit-il de moins digne de vous, que de croire qu'il y ait quelque chose de pis que l'ignominie, le crime, l'infamie? Plustôt que de s'en voir souillé, quelles douleurs, quels tourmens ne doit-on pas souffrir, braver, affronter?

L'AUDITEUR.

Oui, cë sont mes sentimens. Mais la douleur, pour n'être pas le plus grand des maux, ne laisse pas d'en être un.

CICERON.

Remarquez comme déjà un petit mot d'avis vous a bien fait rabattre de l'idée que vous en aviez.

L'AUDITEUR.

Il est vrai ; mais il me faut encore quelque chose de plus.

CICERON.

J'y ferai mes efforts : mais l'entreprise n'est pas petite, & j'ai besoin de trouver un esprit docile.

L'AUDITEUR.

Vous serez content de moi. Partout où la raison me conduira, je la suivrai, comme je fis hier.

CICERON.

Prémiérement donc, parlons des 6 Phi-

Philoſophes qui ont marqué ici de la foibleſſe. Il y en a eu pluſieurs, & de ſectes différentes. A la tête de tous, ſoit pour l'ancienneté, ſoit pour l'autorité, eſt Ariſtippe, diſciple de Socrate. Il a bien oſé dire que la douleur étoit le ſouverain mal. Epicure s'eſt aiſément prêté à cette opinion lâche & féminine. Après lui, eſt venu Hiéronyme le Rhodien, qui a dit que le ſouverain bien étoit de vivre ſans douleur: tant il a cru la douleur un grand mal. Tous les autres, excepté Zénon, Ariſton, & Pyrrhon, diſent comme vous, qu'effectivement la douleur eſt un mal, mais qu'il y en a de plus grands.

Ainſi cette opinion, *Que la douleur eſt le plus grand des maux*, quoique la nature elle-même, quoique toute ame généreuſe la deſavoue, & qu'il n'ait fallu, pour vous la faire rejeter, que vous mettre la douleur en paralléle avec le deshonneur, eſt cependant une opinion enſeignée depuis tant de ſiécles, & par des Philoſophes,

les

les précepteurs du genre humain!

Avec de telles maximes, qui ne croira que ni la vertu ni la gloire ne méritent d'être achetées au prix de quelque douleur corporelle? Ou plustôt, à quelle infamie se refusera-t-on, pour éviter ce qu'on croit le souverain mal?

Mais d'ailleurs, sur ce principe, quel homme ne seroit à plaindre? Car, ou l'on souffre actuellement de vives douleurs, ou l'on a toujours à craindre qu'il n'en survienne. Personne donc dans aucun temps ne peut être heureux.

Un homme parfaitement heureux selon Métrodore, c'est celui *qui se porte bien, & qui a certitude qu'il se portera toujours bien*. Mais cette certitude, quelqu'un peut-il l'avoir?

7 Quant à Epicure, je crois qu'il a voulu plaisanter. *Qu'un Sage soit au milieu des flammes, ou sur la rouë*, dit-il quelque part; & peut-être vous attendez-vous qu'il ajoûte: *il le prendra en patience, ne succombera point à ses douleurs*. Par Hercule, ce seroit beaucoup, & l'on ne demanderoit

rien

rien de plus à cet Hercule même, par qui je viens de jurer. Mais pour Epicure, ce grand ennemi de la mollesse, cet homme si austére, ce n'est point assez. Jusque dans le Taureau de Phalaris, un Sage dira: *Que ceci est agréable! Que j'en suis peu ému!*

Agréable! Trouver cela indifférent, ce séroit donc trop peu? Mais ceux mêmes qui nient que la douleur soit un mal, ne vont point jusqu'à dire que, d'être à la torture, ce soit quelque chose d'*agréable*. Ils disent que cela est fâcheux; que cela est sensible; que la nature y répugne; mais non pas que ce soit un mal. Et lui, dans la persuasion où il est que la douleur n'est pas seulement un mal, mais le plus grand des maux, il ne laisse pas de vouloir qu'un Sage la trouve *agréable*. Je n'en exige pas tant de vous. Laissons ce Voluptueux tenir dans le Taureau de Phalaris, le langage qu'il tiendroit dans un lit mollet. Pour moi, je ne crois point la Sagesse capable d'un si grand effort. C'est

remplir ſon devoir, que de marquer du courage en pareil cas. Mais de la joie, n'allons pas ſi loin. Car la douleur eſt aſſurément quelque choſe d'incommode, d'affligeant, de triſte, d'odieux à la nature, de pénible à ſouffrir, à endurer.

Jugez-en par Philoctéte. On peut bien lui pardonner de gémir, puiſqu'il avoit eu devant les yeux l'éxemple d'Hercule même, qui, dans l'excès de ſes douleurs, pouſſoit de hauts cris ſur le mont Oeta. Philoctéte donc, héritier des flèches (1) d'Hercule,

(1) Hercule, ſur le point de mourir, fit préſent à Philoctéte de ſon carquois, rempli de flèches teintes du ſang de l'Hydre; mais à condition qu'il ne découvriroit jamais à perſonne le lieu de ſa ſépulture. Pluſieurs années après, il arriva que les Grecs ayant été avertis par l'Oracle, que ſans ces flèches fatales ils ne pourroient pas prendre Troie, ils eurent recours à Philoctéte, & voulurent le forcer à leur dire où étoit le tombeau d'Hercule. Philoctéte le leur montra en frappant du pied deſſus: perſuadé que comme il ne parloit point, ce n'étoit pas violer ſon ſerment. Mais lorſqu'il ſe fut embarqué avec eux pour

d'Hercule, ne trouve pas ce présent d'une grande ressource,

Quand le poison malin, qui pénétre mes veines,
Me livre sans relâche à de cruelles peines,

dit-il; & appelant au secours, desirant la mort, il ajoûte:

Qui de vous à mes cris se laissera toucher?
Qui, me précipitant du haut de ce rocher,
Me fera dans les flots éteindre ce bitume,
Ce venin dont le feu jusqu'aux os me consume?

Puisque

pour aller au siége de Troie, une de ses flèches sortant par hazard du carquois, lui tomba sur ce même pied, dont il avoit frappé la terre; ce qu'il regarda comme une punition de son parjure; & le venin de l'Hydre lui causa un abcès, dont l'infection fut telle dans le vaisseau, que les Grecs prirent le parti de le débarquer dans l'île de Lemnos. On peut voir ailleurs la suite de ses avantures, qui ne fait rien aux vers que nous expliquons ici.

Puiſque la douleur arrache de ſemblables cris, il eſt difficile de ne pas dire qu'elle eſt un mal, & un grand mal.

8 Voyons Hercule lui-même, qui, dans un temps où la mort le conduiſoit à l'immortalité, fut vaincu par la douleur. Quand Déjanire lui eut fait mettre cette robe teinte du ſang d'un Centaure, & qu'il en ſentit l'impreſſion au dedans de ſes entrailles, quelles furent ſes plaintes, ſi nous en croyons (2) Sophocle?

Oui

(2) Dans les *Trachiniennes* de Sophocle: c'eſt le titre d'une de ſes Tragédies.

Quant à l'hiſtoire dont il s'agit ici, elle ſe trouve par-tout. Hercule ayant épouſé Déjanire, fille d'un Roi d'Etolie, il alloit l'emmener. Mais ſur leur route il ſe trouvoit une riviére à paſſer. Hercule accepta l'offre que lui fit le Centaure Neſſus, de paſſer Déjanire: & quand le Centaure fut avec elle à l'autre bord, il voulut la ravir. Hercule décocha ſur lui une de ſes flèches. Neſſus, bleſſé à mort, donna ſa robe à Déjanire, en l'aſſurant que tant qu'Hercule auroit cette robe ſur le corps, jamais il n'aimeroit d'autre femme qu'elle. Déjanire, à quelque temps de là, ſut qu'Hercule

Oui, les plus durs combats, les assauts les plus forts,
Les plus cruels travaux de l'esprit & du corps,
De Junon contre moi la fureur irritée,
Les ordres foudroyans du barbare Eurysthée,
Tous ces maux ont été moins funestes pour moi,
Que n'est d'une robe empestée
Le fatal & sinistre envoi.
Il en sort un poison, une brûlante cire,
Qui s'attache à mon corps, le suce, le déchire.
Mais, ô destin trop outrageant!
Est-ce pour mon honneur, à l'inhumaine lance
Ou d'un Centaure, ou d'un Géant,
Que

cule étoit arrêté dans l'Eubée par une nouvelle passion : d'abord elle lui envoya la robe du Centaure : Hercule ne l'eut pas plus tôt sur lui, qu'il devint furieux, & se jeta lui-même dans le feu qu'il venoit de faire allumer pour un sacrifice. La crédule Déjanire ne put survivre à son mari, & se tua de desespoir.

Que je puis imputer l'excès de ma souffrance?

Sont-ce tous les Grecs assemblez,

Qui me font à leur tour éprouver leur vengeance?

Sont-ce ces peuples reculez,

Où par des efforts trop zélez

J'ai tâché de porter les mœurs & la science?

Ma défaite, opprobre éternel!

De la main d'une femme est le perfide ouvrage.

O mon fils, mon vrai fils, si l'amour paternel

Aujourd'hui sur le maternel

Dans ton cœur, comme il doit, remporte l'avantage;

Va, cours, j'attens ici ta mére à mes genoux.

Que ton bras l'abandonne à mon juste courroux.

Ose te faire voir digne fils de ton pére.

Au seul récit de mes douleurs,

Un jour le monde entier, du tribut de ses pleurs

Honorera notre misére.

Quelle horreur, dira-t-on, a contraint de gémir,

 Ainsi

Ainsi qu'une femme timide,
Le fier, le magnanime Alcide,
Que nul affreux danger ne fit jamais frémir?
Témoin du tourment qui me tue,
9 *Viens, approche, mon fils: sur mon corps déchiré,*
Voi l'effet du venin dont je suis dévoré.
Voyez tous, par quels maux ma constance abattue
Céde au funeste sort que l'on m'a préparé.
Et toi, Pére des Dieux, lançant sur moi ta foudre,
Achève, par pitié, de me réduire en poudre.
Ah! je sens de mon mal, de mon feu dévorant,
Que dans cet instant même un accès me reprent.
Quelle cuisante ardeur! quelles pointes aiguës!
O qu'Hercule aujourd'hui d'Hercule est différent!
Mes forces, ma vigueur, qu'êtes-vous devenuës?
Est-ce par vous que j'ai dompté

Le

Le Lion terreur de Némée?
Que j'ai défait Nessus, monstre si redouté?
Abattu l'Hydre enfin, tant de fois ranimée?
Est-ce par vous que j'ai tiré
Des portes de l'Enfer le chien à triple tête?
Que j'ai d'Erymanthe atterré
A mes pieds l'effroyable bête?
Que j'ai percé le flanc du Dragon furieux,
Qui des filles d'Hesper gardoit l'or précieux?
Hélas! à quoi me sert qu'on chante
Mon nom si grand, si glorieux?
Hélas! à quoi me sert qu'on vante
Mon bras toujours victorieux?

Pouvons-nous après cela mépriser la douleur, nous, dis-je, quand nous voyons Hercule même souffrir avec si peu de fermeté? 10

Autre exemple, tiré d'Eschyle, non-seulement Poëte, mais, à ce qu'on dit, Pythagoricien. Quels sentimens met-il dans la bouche de Prométhée, souffrant

pour ſon larcin (3) de Lemnos?

Quand à l'inſçu des Dieux, ſa téméraire main,
Par un art pour lui trop funeſte,
Dans la boutique de Vulcain
Sut dérober le feu céleſte,
Dont il fit part au genre humain.

Jupiter, pour l'en punir, l'attacha ſur le mont Caucaſe ; & c'eſt dans cette ſituation, que Prométhée tient ce diſcours.

Titans, race du Ciel, à ce triſte rocher
Venez contempler votre frére,
Qu'ici de Jupiter attache la colére;
Ainſi que l'on voit un nocher,
De nuit, dans la peur de l'orage,
Attacher ſa barque au rivage.
Trop ingénieux pour mon mal,
Vulcain par l'ordre de ſon pére,
Eſt

(3) Platon, dans ſon *Protagoras*, raconte comment Prométhée déroba le feu de Vulcain, & la ſageſſe de Minerve. Mais ce qu'en dit Cicéron, n'a pas beſoin ici d'un plus ample éclairciſſement.

Est venu me clouër sur ce mont infernal,
Où de trois en trois jours une Aigle meurtriére,
Avide de mon sang, vient d'un bec inhumain
Me déchirer le cœur pour repaître sa faim,
Et ne donne à ce cœur le loisir de renaître,
Que pour recommencer toujours à s'en repaître.
Je voudrois écarter en vain
L'impitoyable oiseau, ministre de mes peines:
Mes bras sont arrêtez par d'invisibles chaines.
Tel est de Jupiter le decret souverain.
En proie à la douleur, pour la mort je soupire;
Mais n'obtenant pas même un instant de sommeil,
Je sens fondre mon corps goute à goute au soleil,
Et n'expirant jamais, à tout moment j'expire.

On ne sauroit donc, ce semble,

ne pas croire miférable un homme réduit à cette extrémité : ni, par conféquent, ne pas regarder la douleur comme un mal.

l'Auditeur.

11 Jufqu'ici vous plaidez ma caufe. J'y reviendrai dans un moment. Mais en attendant, voilà des vers que je ne connois point : dites-m'en, je vous prie, l'auteur.

Ciceron.

Je vous le dirai. Vous n'avez pas tort de ne les pas connoître. J'ai, comme vous voyez, un grand loifir.

l'Auditeur.

Hé bien?

Ciceron.

Quand vous étiez à Athénes, vous alliez fouvent, je crois, aux écoles des Philofophes.

l'Auditeur.

Oui, & avec plaifir.

Ciceron.

CICERON.

Quoique pas un alors ne se piquât d'éloquence, vous aurez remarqué, sans doute, que leurs discours étoient mêlez de vers.

L'AUDITEUR.

Particuliérement ceux de Denys le Stoïcien.

CICERON.

Oui, mais il citoit sans choix, sans agrément : on eût dit que c'étoient des vers qu'on lui avoit dictez : au lieu que notre (4) Philon savoit, & les bien choisir, & les bien placer. Ainsi, depuis que j'ai pris goût aux conférences (5) philosophiques, non-seulement je fais grand usage de nos Poëtes, mais, à leur défaut, j'ai traduit exprès divers passages des Grecs, afin que ces

(4) Philon étoit Académicien ; voilà pourquoi Cicéron dit, *nôtre*.

(5) Cicéron dit: *à cette espèce de déclamation, qui convient assez à un vieillard.*

ces sortes d'entretiens ne fussent dépourvus en notre langue, d'aucun des ornemens, dont ils étoient susceptibles.

Remarquez-vous, au reste, combien les Poëtes sont pernicieux ? Voilà les plus grands courages qu'il y eut jamais, & ils nous les donnent pour des lâches, qui se lamentoient de la maniére la plus foible. Par là ils nous amollissent l'ame. Tel est cependant le charme des vers, que non-seulement on les lit, mais on les retient. Aux mauvais principes de l'éducation domestique, & à la délicatesse d'une vie oisive, ajoutez le commerce des Poëtes, & il n'y aura vertu qui n'en soit énervée. Platon (6) avoit donc bien raison de ne vouloir point d'eux dans

(5) Platon bannissoit de sa République, non tous les Poëtes indistinctement, mais seulement ceux dont la Théologie étoit impie, ou la Morale corrompue. Vrai-semblablement il auroit souffert Despreaux & Moliére, à peu de chose près : il auroit même récompensé la Fontaine pour ses Fables : mais il auroit congédié Quinault.

dans sa République, bâtie sur le plan qu'il jugeoit le plus convenable aux mœurs, & au bon ordre. Pour nous, qui nous formons d'après les Grecs, dès l'enfance nous étudions les Poëtes; & c'est un genre d'érudition, dont les personnes bien nées se font honneur.

Mais pourquoi nous mettre ici en colére contre les Poëtes, puisque des Philosophes même, qui sont chargez d'enseigner la vertu, ont prétendu que la douleur étoit le souverain mal? 12

Vous qui d'abord étiez de ce sentiment, vous l'avez, tout jeune que vous ètes, abandonné, du moment que je vous ai mis la douleur en paralléle avec l'ignominie. Mais que je tienne le même discours à Epicure: il répondra qu'une douleur médiocre l'emporte sur l'ignominie la plus marquée; parce que l'ignominie, à son avis, n'est point d'elle-même un mal, à moins qu'elle n'occasionne de la douleur. Hé quelle douleur éprouve-t-il donc, je vous prie, pour avoir a-

vancé une ſemblable propoſition, qui eſt, ſelon moi, la plus grande ignominie, dont un Philoſophe puiſſe jamais être couvert?

Vous m'avez dit que la douleur vous paroiſſoit préférable à l'ignominie. Je n'en veux pas davantage. Avec ce ſeul principe, vous comprendrez juſqu'à quel point il faut braver la douleur : & il s'agit bien plus ici de nous armer contre elle, que d'examiner ſi c'eſt un mal, ou non.

Parmi les Stoïciens, on a recours à de petites ſubtilitez, pour prouver que ce n'eſt pas un mal : comme s'il étoit queſtion du mot, & non de la choſe. Zénon, pourquoi me tromper? Vous m'aſſurez que ce qui me paroît horrible, n'eſt point un mal : & moi, ayant peine à le comprendre, je vous en demande l'explication. *Parce que rien*, dites-vous, *n'eſt un mal, que ce qui deshonore, que ce qui eſt un crime.* Réponſe pitoyable, & qui ne fait pas que je ne ſouffre point. Je ſais que la douleur n'eſt pas un crime : ceſſez de vouloir

loir me l'apprendre : mais prouvez-moi qu'il m'eſt indifférent, ou de ſouffrir, ou de ne ſouffrir pas.

Très-indifférent, ajoûte Zénon, *par rapport à la vraie félicité, qui conſiſte uniquement dans la vertu. Mais la douleur eſt cependant à rejeter.* Pourquoi? *Parce que c'eſt une choſe triſte, dure, fâcheuſe, contre nature, difficile à ſupporter.* Amas de paroles, pour ne ſignifier que ce qu'en un ſeul mot nous nommons *un mal*. Appeler la douleur une choſe triſte, contre nature, à peine ſupportable; c'eſt me la définir, & dire vrai : mais ce n'eſt pas m'en délivrer. Toutes ces grandes & orgueilleuſes maximes, *Qu'il n'y a de vrai bien, que ce qui eſt honnête; de vrai mal, que ce qui eſt honteux*, échouent ici : & c'eſt ſuppoſer, non ce qui eſt réellement, mais ce qu'on voudroit qui fût.

13

Je trouve bien plus raiſonnable d'avouer, *Qu'il faut mettre au rang des maux tout ce qu'abhorre la nature; & au rang des biens, tout ce qu'elle deſire.* Partons de là, & mettant à part toute diſpute de mots, recon-

noissons qu'entre cette espèce de bien, qui est le digne objet des Stoïciens, & que nous appelons l'honnête, le juste, le convenable, ou, en un mot, la vertu : reconnoissons, dis-je, qu'entre cette espèce de bien, & les biens qui regardent le corps, ou qui dépendent de la fortune, il y a cette différence, que les derniers, au prix de l'autre, doivent paroître infiniment petits ; & si petits, que tous les maux du corps, fussent-ils confondus ensemble, ne seroient pas équivalens à cette autre espèce de mal, qui résulte d'une action honteuse. Puisque l'ignominie est donc, & de votre aveu, quelque chose de pis que la douleur ; il s'ensuit que la douleur n'est à compter pour rien. Car tant que vous regarderez comme honteux pour un homme, de gémir, de crier, de se lamenter, de se laisser accabler par la douleur ; il ne faudra que vous respecter vous-même, que consulter l'honneur, la bienséance ; & sûrement, à l'aide de vos réflexions, la vertu

tu sera victorieuse de la douleur.

Ou la vertu n'est rien de réel, ou la douleur ne mérite que du mépris. Admettez-vous la prudence, sans quoi nulle idée de vertu ne subsiste? Hé quoi, vous conseillera-t-elle des foiblesses, qui ne peuvent être bonnes à rien? Quoi, la modération vous permettra-t-elle des emportemens? Quoi, la justice sera-t-elle bien observée par un homme, qui, plustôt que souffrir, aimera mieux révéler un secret, trahir ses confidens, renoncer à ses devoirs? Quant à la force, & à ses compagnes la grandeur d'âme, la gravité, la patience, le mépris des choses humaines, que deviendront-elles? Pendant que vous ètes consterné, & que tout retentit de vos cris plaintifs, dira-t-on de vous, *O l'homme courageux!* Pas même, que vous soyez un homme. Vous n'avez point de courage, si vous ne faites taire la douleur.

14 Or savez-vous qu'il n'en est pas des vertus, comme de vos (7) bijoux?

L 7 Que

(7) Il y dans le Texte, *un de vos Vases*

Que vous en perdiez un, les autres vous restent. Mais si vous perdez une seule des vertus, ou pour parler plus juste (car la vertu (8) est inamissible) si vous avouez qu'il vous en manque une seule, sachez qu'elles vous manquent toutes.

Vous regarderez-vous donc, ou plustôt, afin que ceci ne tombe pas (9) sur vous personnellement, regarderez-vous ce Philoctéte dont nous parlions, comme un personnage courageux, magnanime, patient:

fet d'airain de Corinthe. Pour savoir ce que c'étoit que cette sorte d'airain, & quel cas les Anciens en faisoient, voyez Muret, *Var. Lect.* III, 5. Bisciola, *Hor. subsec.* XV. 10, &c.

Touchant ce dogme des Stoïciens, *Que la vertu est une, & qu'on ne peut être vertueux en un point, sans l'être généralement en tout*, voyez Juste Lipse, *Manud.* III, 4.

(8) Autre dogme des Stoïciens. Voyez Juste Lipse, *ibid.* ou plustôt les *Elementa Philosophiæ Stoïcæ* de Gaspard Scioppius, qui est plus méthodique, & plus instructif.

(9) Je suis ici la seconde édition de M. Davies, où l'on lit: *Num humana contemnentem potes te dicere? aut Philoctetam illum: à te enim malo discedere: sed ille certè*, &c.

tient, grave, plein de mépris pour les choses humaines? Un tel éloge ne convient pas à un homme, qui, couché dans une caverne,

Par ses cris redoublez, par ses gémissemens,
Répandoit dans les airs l'horreur de ses tourmens.

Je ne nie pas que la douleur ne soit douleur. A quoi, sans cela, nous serviroit le courage? Mais je dis que la patience, si c'est quelque chose de réel, doit nous mettre au dessus de la douleur. Ou si c'est quelque chose d'imaginaire, à quel propos vanter la Philosophie, & nous glorifier d'être ses disciples?

Voilà que la douleur vous pique? Hé bien, je veux qu'elle vous déchire. Prêtez le flanc, si vous ètes sans défense. Mais si vous ètes revêtu (1) d'une bonne armure, c'est-à-dire, si vous avez du courage, résistez. Autrement, le courage vous

(1) Il y a dans le Texte, *d'armes fabriquées par Vulcain.*

vous abandonnera : & avec lui, votre honneur, dont il étoit le gardien.

Par les loix de Lycurgue, & par celles que Jupiter a données aux Crétois, ou que Minos a reçues de ce Dieu, comme le disent les Poëtes, il est ordonné qu'on endurcisse la Jeunesse au travail, en l'exerçant à la chasse & à la course, en lui faisant souffrir la faim, la soif, le chaud, le froid. A Sparte on fouette les enfans au pied de l'autel, jusqu'à effusion de sang : quelquefois même, à ce qu'on m'a dit sur les lieux, il y en a qui en meurent : & cela, sans que pas un d'eux ait jamais laissé échapper, je ne dis pas un cri, mais un simple gémissement. Voilà ce que des enfans peuvent : & des hommes ne le pourront pas ? Voilà ce que l'usage fait : & la raison n'en aura pas la force ?

15 *Travail* & *Douleur* ne sont pas précisément la même chose, quoiqu'ils se ressemblent assez. *Travail* signifie fonction pénible, soit de l'esprit, soit du corps : *Douleur*, mouve-

mouvement incommode, qui se fait dans le corps, & qui est contraire aux sens. Quand (2) on coupoit les varices à Marius, c'étoit douleur : quand il conduisoit des troupes par un grand chaud, c'étoit travail. Mais l'un approche de l'autre, car l'habitude au travail nous donne de la facilité à supporter la douleur. Et c'est dans cette vuë que ceux qui formérent les Républiques de la Gréce, voulurent qu'il y eût de violens exercices pour les jeunes gens. On y oblige à Sparte les femmes même, qui par-tout ailleurs sont élevées avec une extrême délicatesse, &, pour ainsi dire, à l'ombre.

Mais à Sparte on les voit, dès l'avril
de leurs ans,

Braver

(2) Je supprime quatre ou cinq lignes, où Cicéron reproche aux Grecs de n'avoir qu'un seul & même mot pour signifier *Travail* & *Douleur*. Outre que ce reproche pourroit n'être pas bien fondé, c'est un fait étranger à la question, & qui n'auroit rien ici d'intéressant pour un François.

Braver les injures du temps,
Et chercher dans les Jeux une noble poussiére.
On leur voit dédaigner la laine, le fuseau,
Et faire leur art le plus beau
De la lutte & de la carriére.

Quelquefois, dans ces rudes exercices, la douleur accompagne le travail. On s'y entre-choque, on s'y frappe, on s'y terrasse, on y fait des chutes: & par le travail même il se forme une espèce de calus, qui fait qu'on ne sent point la douleur.

16 Parlerai-je(3)de nos armées? Quel travail pour un soldat, lorsqu'il marche, de porter des vivres pour plus

(3) Il y a ici dans le Texte une parenthése, où il est dit *que les armées des Lacédémoniens marchoient au son de la flûte, & que pour les animer au combat, on employoit toujours la cadence des anapestes.* Mais je n'ai pas eu l'art d'enchasser ce petit trait d'érudition, de maniére qu'il n'interrompît pas un peu la suite du discours.

Je supprime aussi l'étymologie du mot *exercitus*, qui n'a pas lieu en françois.

plus de quinze jours; & de porter outre cela son bagage & un pieu? A l'égard du casque, du bouclier, & de l'épée, il ne les compte non plus pour un fardeau, que ses épaules, ses bras, ses mains. Un langage usité parmi des soldats, c'est que leurs armes sont leurs membres: & en effet, si l'occasion se présente, ils mettent bas le reste de leur fardeau, & se servent aussi lestement de leurs armes, que si elles faisoient partie de leurs corps.

Quel travail que celui de nos légions, dans leurs divers (4) exercices! Mais c'est précisément de là que leur vient cette intrépidité, qui brave les coups. Amenez-moi un soldat, qui ait dans l'ame le même degré de valeur, mais qui n'ait point

(4) Il y en a trois de spécifiez dans le Texte, *clamor*, *cursus*, *concursus*. Mais pour en donner une idée suffisante, il faudroit transcrire ici plusieurs pages de Végéce. Je me contente de renvoyer au Traité de Juste Lipse *de Militia Romana*, où l'on peut consulter principalement le Dialogue XI du livre IV, & le Dial. XIII du livre V.

point paſſé par les mêmes exercices; on le prendra pour une femme. Auſſi l'avons-nous (5) bien éprouvé, qu'entre nouvelles & vieilles troupes, il y a une différence infinie. Ordinairement le nouveau ſoldat eſt d'un âge plus vigoureux : mais d'être fait à la fatigue, & d'aller aux coups tête baiſſée, c'eſt ce qui ne s'apprend que par l'habitude. Vous verrez, lorſqu'après une bataille on emporte les bleſſez, vous verrez le nouveau ſoldat pleurer honteuſement pour une légére bleſſure : pendant que l'ancien, dont le courage eſt relevé par l'expérience, demande ſeulement un Médecin, qui lui bande ſa plaie. Témoin Eurypyle, qui parle ainſi :

Patrocle, à mon ſecours : ſans vous ma mort eſt ſûre.
Arrêtez, s'il ſe peut, le ſang de ma bleſſure.

Les

(5) Dans les derniéres Guerres civiles. Céſar avoit nombre de Vétérans dans ſon parti : & Pompée, beaucoup de nouvelle milice.

Les enfans d'Esculape ailleurs sont dispersez,
Et ne peuvent suffire au nombre des blessez.

Voilà bien le caractére d'un vieux Guerrier, à qui la douleur ne coupe point la parole. Remarquez comme Eurypyle, loin de le prendre sur un ton pleureux, ajoute lui-même pour quelle raison il doit patiemment souffrir sa disgrace. 17

Quiconque au sein d'un autre a cru porter la mort,
A dû craindre pour lui l'effet d'un même sort,

dit-il : & moi là-dessus, je m'imagine que Patrocle va l'emmener, le mettre au lit, bander sa plaie. Oui, si Patrocle étoit un homme ordinaire. Mais il lui demande des nouvelles de l'action.

Après ce grand combat, Seigneur, apprenez-moi
Quel aujourd'hui des Grecs est l'espoir, ou l'effroi.

Au

Au lieu donc (6) de ſonger à ſa bleſſure, le malade reprend :

Hector, à qui les Dieux prêtoient leur aſſiſtance,
Voyant de nos guerriers mollir la réſiſtance,

& le reſte : car il en vient au détail, malgré ſa douleur ; emporté par cette intempérance de gloire, dont un Brave ne peut ſe défendre.

Un homme éclairé, un Philoſophe ne pourra-t-il donc pas auſſi bien

(6) Je ne rends point ici ces paroles, *non poſſet Æſopus*, par leſquelles il paroît que Cicéron paſſe du Perſonnage à l'Acteur. Je n'ai cherché qu'à lier mon diſcours. Avouons que ces paſſages découſus pouvoient avoir des graces pour les contemporains de Cicéron, comme d'heureuſes citations de Moliére & de Corneille ne manqueroient pas de nous plaire aujourd'hui ; mais avouons en même temps, ſous le bon plaiſir des Commentateurs, que ces mêmes paſſages, ainſi eſtropiez, ont aujourd'hui quelque obſcurité pour nous ; comme des citations de Moliére & de Corneille en auront, ſans doute, pour ceux qui viendront dans deux mille ans.

bien qu'un vieux Guerrier, montrer de la patience dans ses douleurs? Oui sans doute il le pourra, & incomparablement mieux. Mais nous n'en sommes pas encore aux secours, qui se tirent de la raison : il s'agit présentement de ceux qui naissent de l'habitude.

Une petite femme décrépite jeûnera sans peine deux & trois jours. Retranchez la nourriture à un athléte pendant vingt-quatre heures, il se croira mort, & appellera Jupiter à son aide, ce Jupiter l'Olympien, à qui ses travaux sont consacrez. Telle est la force de l'habitude. Passer les nuits au milieu des neiges, & se brûler toute la journée au soleil, c'est l'ordinaire des chasseurs. On n'entend pas même gémir ces athlétes, qui se meurtrissent à coups de cestes. Que dis-je ? Une victoire remportée aux Jeux Olympiques est à leurs yeux ce qu'a été autrefois le Consulat dans Rome.

Mais les Gladiateurs, des scélérats, des barbares, jusqu'où ne poussent-ils point la constance? Pour

Pour peu qu'ils ſachent bien leur métier, n'aiment-ils pas mieux recevoir un coup, que de l'eſquiver contre les régles? On voit que ce qui les occupe davantage, c'eſt le ſoin de plaire, & à leur maître, & aux ſpectateurs. Tout couverts de bleſſures, ils envoient demander à leur maître s'il eſt content: que s'il ne l'eſt pas, ils ſont prêts à tendre la gorge. Jamais le moindre d'entre eux a-t-il, ou gémi, ou changé de viſage? Quel art dans leur chute même, pour en dérober la honte aux yeux du Public? Renverſez enfin aux pieds de leur adverſaire, s'il leur préſente le glaive, tournent-ils la tête?

Voilà ce que l'exercice, la réflexion, & l'habitude ont de pouvoir. Quoi donc,

Un Samnite, un coquin, le dernier des mortels

pourra s'élever à ce degré de courage? & il y aura dans le cœur d'un homme né pour la gloire, un endroit ſi foible, que ni raiſon ni réflexion

flexion ne puissent le fortifier? Quelques personnes traitent d'inhumanité le spectacle des Gladiateurs : & je ne sais, si tel qu'il est aujourd'hui, on ne doit pas effectivement le regarder ainsi. Mais lorsque des criminels étoient seuls employez à ces sortes de combats, il ne pouvoit y avoir, du moins pour les yeux, une école on l'on apprît mieux à mépriser la douleur & la mort.

J'ai parlé de l'exercice, de la coutume, & du point-d'honneur. Voyons ce qu'y ajoute le raisonnement : à moins que vous n'ayez quelque objection à me faire. 18

L'AUDITEUR.

Que je vous interrompe, moi? J'en serois bien fâché : tant votre discours me semble persuasif.

CICERON.

Rechercher si la douleur est un mal, ou non, c'est l'affaire des Stoïciens, qui veulent nous prouver la négative par de petits argumens entortillez, où il n'y a rien de sen-

 sible.

ſible. Pour moi, ſans entrer dans cette queſtion, je ne penſe pas que la douleur ſoit tout ce qu'on la croit : il me paroît que l'on a là-deſſus des idées fauſſes, outrées : & je ſoutiens qu'il eſt poſſible à qui le voudra, de ſupporter quelque douleur que ce ſoit.

Par où commencer à le prouver? Vous rappellerai-je d'abord en peu de mots, pour amener la ſuite de mon diſcours, le principe que j'ai déjà établi? Qu'il eſt d'un homme courageux, magnanime, patient, ſupérieur à tout événement humain, de ſupporter conſtamment la douleur; que telle eſt l'opinion, je ne dis pas ſeulement des ſavans, mais des ignorans; & que perſonne au monde n'a jamais douté qu'un homme qui ſouffroit de la ſorte, ne méritât d'être loué.

Puiſqu'on attache donc tant de gloire à la patience, qu'elle fait eſſentiellement le caractére d'une ame forte; n'eſt-il pas honteux, ou que l'on craigne de ſe trouver dans l'occaſion de la pratiquer, ou que

l'on en manque, l'occasion étant venue?

Remarquez même, qu'entre toutes les perfections de l'ame il n'y a proprement que le Courage, à qui le nom de *vertu* appartienne, si l'on s'en rapporte à (7) l'étymologie. Or c'est par le mépris de la mort, & de la douleur, que le courage doit principalement se montrer. Voulons-nous être vertueux, ou, pour mieux dire, voulons-nous être hommes? Qu'à l'égard de ces deux objets, notre courage opére donc.

19 Mais, me direz-vous, comment? Vous avez raison de m'en demander le secret, puisque la Philosophie fait profession de l'enseigner.

Voici d'abord ce que vous en apprendrez d'Epicure, le meilleur homme du monde, & qui vous dira tout ce qu'il sait de mieux. *Regardez*,

(7) *Virtus*, de *Vir*. Je ne fais que glisser sur ce passage, afin de ne rien dire qui ne soit entendu par ceux qui n'entendent que le françois.

Regardez, dit-il, *la douleur comme rien.* Hé qui parle ainſi? Un homme perſuadé que la douleur eſt le plus grand des maux. J'y trouve quelque contradiction. Mais écoutons. *Une douleur extrême*, continue-t-il, *eſt néceſſairement courte.* Répétez un peu, car je n'entens pas bien ici ce que c'eſt, ni qu'extrême, ni que court. *J'appelle* extrême, *ce qu'il y a de plus violent*; & court, *ce qui dure très-peu. Or je mépriſe une douleur violente, dont un court eſpace de temps me délivrera, preſque avant qu'elle ſoit venue.*

Mais ſi c'eſt une douleur comparable à celle (8) de Philoctéte? *Elle me paroît bien vive, mais non pas extrême, car il ne ſouffre que d'un pied. Les yeux, la tête, les côtez, les poumons, tout le reſte ſe porte bien. Ainſi ſa douleur n'eſt pas extrême, à beaucoup près. Et dans une douleur de longue durée*, conclut Epicure, *il y a moins de peine que de plaiſir.*

Je n'oſe dire qu'un ſi grand homme

(8) Voyez ci-deſſus, pag. 237.

me n'a ſu ce qu'il diſoit : mais ce que j'en penſe, c'eſt qu'il ſe moquoit de nous. Une douleur peut très-bien, ce me ſemble, être des plus violentes, & n'être pas courte. Je l'appellerai *extrême*, quand même il y en auroit une autre, dont la violence iroit à dix atomes de plus. Quantité d'honnêtes gens, que je pourrois nommer, ſont depuis pluſieurs années horriblement tourmentez de la goute. Mais telle a été l'adreſſe d'Epicure, qu'il n'a fixé, ni grandeur, ni durée : en ſorte qu'on ne ſait, ni ce que c'eſt qu'*extrême* à l'égard de la douleur, ni ce que c'eſt que *court* à l'égard du temps. Ainſi laiſſons ce diſeur de rien : & quoique lui-même tourmenté de la colique & de la (9) ſtrangurie tout à la fois, il ait donné quelques ſignes de courage ; avouons qu'un homme perſuadé que la douleur eſt de tous les maux le plus grand, n'eſt pas propre à nous enſeigner l'art de la ſupporter.

Adreſ-

(9) Difficulté d'uriner.

Adreſſons-nous donc ailleurs, & donnons la préférence, il eſt juſte, à ceux qui comptent l'Honnête pour le ſouverain bien, & le Honteux pour le ſouverain mal. Vous n'oſerez en leur préſence vous plaindre, vous agiter : car la Vertu elle-même
20 vous parlant par leur bouche, Quoi, diroit-elle, vous aurez vû les enfans à Sparte, les jeunes gens à Olympie, les barbares dans l'aréne, recevoir en ſilence les coups les plus douloureux; & vous, à la moindre piqure, vous crierez comme une femme? Vous n'aurez ni fermeté, ni patience?

Je ne puis, direz-vous : la nature s'y oppoſe. Mais, vous répondrat-on, des enfans même le peuvent, une infinité de gens le font, les uns par honneur, les autres par honte, pluſieurs par crainte : & ce qui ſe pratique ſi communément, vous le croirez oppoſé à la nature? Il l'eſt ſi peu, que non ſeulement la nature vous le permet, mais elle vous le demande; car il n'y a rien à quoi elle ſe porte avec plus d'ardeur, qu'à

qu'à ce qui eſt (1) honnête & louable. Rien, dis-je, de plus avantageux à l'homme, que ce qui eſt un écoulement de la vertu, ou la vertu même : & ſi je ne l'appelois pas le ſouverain bien, ce feroit pour l'appeler le bien unique. Rien, au contraire, qui ſoit plus odieux, plus mépriſable, plus indigne de l'homme, que ce qui eſt honteux.

Vous qui penſez ainſi, puiſque dès l'entrée de ce diſcours vous avez reconnu que l'infamie l'emportoit ſur la douleur, vous n'avez donc plus qu'à vous commander à vous-même. J'avoue que c'eſt une maniére de parler ſinguliére, & qui ſuppoſe qu'on ſoit deux, l'un pour commander, l'autre pour obéir. Mais elle n'eſt pas ſans fondement : car notre âme ſe diviſe en deux parties, l'une raiſonnable, l'autre privée de raiſon. Ainſi, lorſqu'on nous ordonne de nous commander à

21

(1) Il y a ici dans le Texte une abondance de ſynonymes, qu'il ſeroit difficile & inutile de rendre en françois.

à nous-mêmes, c'est nous dire que nous fassions prendre le dessus à la partie raisonnable, sur celle qui ne l'est pas.

Toutes les ames, ou presque toutes, renferment je ne sais quoi de mou, de lâche, de bas, d'énervé, de languissant: & s'il n'y avoit que cela dans l'homme, rien ne seroit plus difforme. Mais en même temps il s'y trouve bien à propos cette maîtresse, cette reine absolue, la Raison, qui, par les efforts qu'elle a d'elle-même le pouvoir de faire, se perfectionne & devient la suprême vertu. Or il faut, pour être vraiment homme, lui donner pleine autorité sur cette autre partie de l'ame, dont le devoir est d'obéir.

Mais, direz-vous, de quelle maniére commandera-t-elle? Ou comme un maître à son esclave, ou comme un capitaine à son soldat, ou comme un pére à son fils.

Quand cette portion de l'ame, qui a la foiblesse en partage, se livre avec une molesse efféminée aux pleurs, & aux gémissemens: c'est

aux

aux amis & aux parens du malade à veiller ſur lui, tellement qu'ils le tiennent, pour ainſi dire, enchaîné. On voit bien des gens, ſur qui la raiſon ne gagne rien, & que la honte maîtriſe. A ceux-là il faut un traitement d'eſclaves, les garotter en quelque ſorte, & les garder comme en priſon.

Pour d'autres, qui ſont plus fermes, mais qui ne le ſont pas encore autant qu'il faudroit, on s'y prend avec eux, comme on feroit avec de braves ſoldats; on leur fait ſentir par une ſimple remontrance, à quoi l'honneur les engage.

Ulyſſe bleſſé, par exemple, n'avoit donné qu'une légére marque d'impatience, lorſqu'il avoit dit à ceux qui le portoient:

Amis, ne me ſecouez pas.
Vous irritez mon mal. Lentement: pas à pas.

Pacuve (2) a rectifié ici Sophocle

(2) Pacuve, neveu d'Ennius, avoit traduit en latin une Tragédie de Sophocle, intitu-

cle, qui nous repréſente le plus ſage des Grecs ſe lamentant pitoyablement. Mais, quoiqu'Ulyſſe n'eût laiſſé voir qu'une ſenſibilité bien pardonnable, cependant, ſurpris de la voir dans un ſi grand perſonnage, ceux qui le portoient oſent lui parler ainſi :

Un ſi fameux Guerrier, Ulyſſe eſt abbattu!
Une bleſſure peut étonner ſa vertu?

Pacuve ſachant que l'habitude eſt une excellente maîtreſſe dans l'art de ſouffrir, lui remet devant les yeux ſa profeſſion de Guerrier. Rien d'outré non plus dans les vers ſuivans, vû l'état où il eſt.

Tenez-moi, ſerrez-moi, ne m'abandonnez pas.

Qu'on

intitulée *les Niptres*, comme qui diroit *les Bains*. Mais ces Poëtes Latins, en traduiſant les Grecs, ne s'aſſerviſſoient point à les ſuivre pas à pas : ils ſe contentoient d'en prendre l'idée : ils la tournoient, ils la rectifioient à leur gré, comme on le voit ici, & comme nous l'apprenons d'Aulu-Gelle, II, 23, & IX, 9.

Quon lève l'appareil. Ah quel tourment! hélas!

Il se laisse ensuite (3) tomber, & ne dit plus que ces paroles:

Laissez-moi. De vos mains le poids insupportable
Ne sert qu'à redoubler la douleur qui m'accable.

Remarquez, je vous prie, comme sa douleur s'est condamnée au silence: non celle du corps, puisqu'elle agit toujours; mais celle de l'ame, qui s'est corrigée. Jusque-là même, qu'à la fin de la Tragédie, il fait aux autres cette leçon:

Pour

(3) Je crois que Cicéron nous représente ici ce qui se passoit sur le Théatre, lorsqu'on jouoit cette Tragédie. Ulysse, jusqu'à cet endroit, avoit été soutenu par dessous les bras; mais à la vuë de sa plaie, *incipit labi*, il se laisse tomber sur un petit lit, ou sur un fauteuil mis là exprès, où il ne fait plus dans cette même scéne, que prononcer les deux vers qui suivent. C'est un jeu de théatre, qu'il est aisé de se mettre devant les yeux.

Pour ressource une femme a les cris &
les pleurs :
Mais l'homme, sans gémir, sait plaindre ses malheurs.

Ainsi dans Ulysse la partie foible de l'ame s'est soumise à la Raison : de même qu'un soldat qui a de l'honneur, obéit aux ordres d'un sévére capitaine.

22 Venons au Sage. On n'en a point vû encore : mais les Philosophes nous donnent l'idée de ce qu'il doit être, supposé qu'il soit jamais. Un Sage donc, ou plustôt sa Raison, parvenue au plus haut degré de perfection, saura commander à la partie inférieure, comme un bon pére à de bons enfans. Tout ce qu'il voudra, il l'obtiendra d'un coup d'œil, sans peine, sans chagrin. Pour faire tête à la douleur, comme à un ennemi, il réveillera son courage, rassemblera ses forces, prendra ses armes. Quelles armes? Un sérieux examen de son devoir, une forte résolution, & un entretien avec soi-même, où l'on se dit : Prens bien garde,

garde, ne fais rien de honteux, rien de lâche, rien d'efféminé.

On se proposera de grands exemples. Zénon d'Elée, qui ayant trempé dans une Conspiration, aima mieux souffrir toute sorte de tortures, que de nommer ses complices au Tyran. Anaxarque, disciple de Démocrite, qui se voyant dans l'île de Cypre au pouvoir du Roi Nicocréon, ne lui montra, ni effroi, ni répugnance pour aucun genre de supplices. Un homme sans lettres, un barbare né au pied du mont Caucase, l'Indien Calanus, qui de son propre mouvement se fit brûler vif.

Mais nous, que nous souffrions à un pied, à une dent, quelque part que ce soit, nous ne savons où nous en sommes. On pense dans la douleur comme dans le plaisir, d'une maniére qui n'a rien de mâle, ni de solide : & c'est-là ce qui nous énerve, ce qui nous rend si délicats, qu'une piqure d'abeilles nous arrache des cris.

Quand Marius, homme rustique, mais vraîment homme, souffrit l'opéra-

pération, dont j'ai parlé, il ne voulut point qu'on le liât : & il est, dit-on, le premier qui l'ait hazardée sans cette précaution. Pourquoi d'autres depuis n'en ont-ils pas fait difficulté? Parce que l'exemple les avoit enhardis. Ainsi l'opinion, comme vous voyez, a plus de part dans nos souffrances, que la réalité. Une preuve cependant que la douleur de Marius fut aiguë, c'est qu'il n'y exposa point son autre jambe. Pour une premiére opération, le courage l'avoit emporté : mais pour une seconde peu nécessaire, la sensibilité naturelle reprit ses droits.

Tout consiste donc à savoir vous commander : & je vous ai expliqué ce que c'étoit que cette espèce de commandement.

Penser à quoi la patience, à quoi la force, à quoi la grandeur d'ame nous oblige ; non seulement c'est nous rendre l'esprit plus tranquille, mais c'est affoiblir en quelque sorte la douleur. Car, comme dans une 23 bataille il arrive qu'un poltron, qui, à la vûe de l'ennemi, aura jeté son bouclier

bouclier, & fui de toutes ses forces, trouve dans sa fuite même, l'occasion de sa mort; & qu'au contraire le soldat intrépide n'essuie rien de fâcheux dans son poste : de même ceux qu'intimide l'image de la douleur, tombent dans un anéantissement, qui lui donne tout pouvoir sur eux; au lieu que ceux qui ont entrepris de lui résister, ne manquent guére d'en triompher.

Il en est de l'ame comme du corps, à certains égards. Que le corps s'évertue, il portera facilement une charge, sous laquelle, s'il vient à mollir, il succombe. Que l'ame se roidisse pareillement, elle rendra son fardeau léger : mais, si elle se relâche, elle demeure accablée dessous. Et pour dire la vérité, nous ne sommes gens de bien qu'autant que notre ame fait usage de ses forces : sans quoi nul devoir ne sera rempli.

Un homme qui souffre doit ne point marquer de peur, & ne rien faire qui sente la bassesse d'un esclave, ou la délicatesse d'une femme.

Qu'il

Qu'il prenne garde ſur-tout à ne point imiter les doléances de Philoctéte. Quelquefois, mais rarement, il ſera permis à un homme de gémir. Pas même à une femme de hurler : eſpèce de lamentation, dont les douze Tables ont défendu (4) l'uſage dans les funérailles. Que ſi l'on permet quelquefois à un homme courageux de gémir, c'eſt dans les cas ſeulement où ce lui ſeroit un moyen d'acquérir de nouvelles forces : à l'exemple des athlétes, qui pouſſent de grands cris (5) en ſe battant à coups de ceſtes : non que la douleur ou la crainte leur arrachent ces ſortes de gémiſſemens ; mais c'eſt qu'en pouſſant un cri, tous les nerfs ſe tendent, & le coup 24 eſt porté avec plus de vigueur. Pour crier, on ne ſe contente pas de faire jouer les organes deſtinez à la parole, tels que les côtez, le gozier, la

(4) Voyez Cicéron, *de Legibus*, II, 23.

(5) Cicéron dit la même choſe des athlétes qui s'exerçoient à la courſe, &c. Mais un exemple m'a paru ſuffire.

la langue : mais tout le corps agit. J'ai vû (6) Antoine frapper la terre de ſon genou, par la véhémence avec laquelle il plaidoit dans une certaine occaſion. Plus (7) l'arc eſt bandé, plus la flèche eſt impétueuſement dardée. Ainſi, lorſqu'un cri peut ſervir à réveiller, à redoubler les forces de l'ame, on ne le défend pas à un malade. Mais pouſſer de cris accompagnez de pleurs, c'eſt ne pas mériter le nom d'homme. Quand il nous en reviendroit quelque ſoulagement, encore faudroit-il voir ſi l'honneur ne s'y opposeroit pas. Mais pourquoi nous avilir en pure perte? Qu'y a-t-il, en

(6) Marc Antoine, non pas le Triumvir, mais ſon ayeul, célébre Orateur, dont Cicéron fait un grand éloge dans ſon *Brutus*, chap. XXXVII.

(7) Au lieu d'arc & de flèches, Cicéron parle de *Baliſtes*, machines dont les Anciens ſe ſervoient pour jeter des pierres. J'ai cru encore ici, que cet exemple ſuffiſoit; d'autant plus que les divers genres d'athlétes étant peu connus aujourd'hui, on eſt moins frappé des comparaiſons tirées de leur art.

en effet, de plus honteux pour un homme, que de pleurer comme une femme?

Je viens de vous donner, touchant la douleur, une leçon importante, qui est d'appeler les forces de l'ame au secours. On en a besoin dans toute sorte d'occasions. Que la colére s'allume en nous, que la volupté nous attaque, il faut recourir aux mêmes armes, se réfugier dans le même fort. Mais pour ne point nous écarter, ne parlons que de la douleur.

Pour souffrir donc paisiblement, il est bon d'avoir toujours ce principe devant les yeux, que c'est là ce que l'honneur éxige de nous. J'ai déjà dit, mais on ne peut trop le répéter, que l'honneur a naturellement pour nous de puissans attraits : & si puissans, qu'à la premiére lueur, au travers de laquelle il se fera entrevoir, on trouve doux & léger tout ce qui peut y conduire. Poussez, entraînez par ces desirs violens, dont la gloire embrase nos cœurs, nous allons la

chercher

chercher dans les combats. Un homme courageux, lorſqu'il eſt bleſſé dans la mêlée, ne le ſent point : ou s'il le ſent, pluſtôt mourir que de faire une brèche à ſon honneur. Quand les Décies ſe jetérent à corps perdu dans l'armée ennemie, ils voyoient luire des epées prêtes à les percer : mais l'idée d'une noble, d'une glorieuſe mort leur faiſoit mépriſer les coups. Penſez-vous qu'Epaminondas, au moment qu'il vit ſa vie s'écouler avec ſon ſang, ait gémi ? Il avoit trouvé ſa patrie accablée ſous le joug des Lacédémoniens : en mourant il la laiſſoit leur maîtreſſe, & c'étoit ſon ouvrage. Point de ſouffrance qui ne ſoit adoucie par de tels lénitifs.

25 Mais hors des batailles, me direz-vous, & chez ſoi, dans un lit, quels motifs de conſolation ?

Vous me ramenez aux Philoſophes, gens qui ne vont guére aux coups. Un d'eux, homme frivole, qui avoit appris la conſtance ſous Zénon, fut endoctriné tout autrement par la douleur. Je parle de Denys

Denys d'Héraclée. Tourmenté d'un mal de reins, il hurloit, & il crioit de toutes ses forces que ce qu'il avoit crû de la douleur, étoit bien faux. Arriva Cléanthe son condisciple, qui lui demanda par quelle raison il changeoit de sentiment. *Parce*, dit-il, *qu'un bon argument pour prouver que la douleur est un mal, c'est de ne pouvoir la supporter, après qu'on a si long-temps étudié la Philosophie. Je l'ai étudiée plusieurs années, & je ne puis supporter la douleur : c'est donc un mal* A ces mots Cléanthe frappa du pied contre terre, & cita, dit-on, cet endroit (8) des Epigones ;

Quoi, d'Amphiaraüs aux enfers descendu,
Cet insolent propos sera-t-il entendu ?

Par-là Cléanthe désignoit Zénon, dont il étoit fâché de voir le disciple dégénérer.

On n'en dira pas autant de Posidonius. Je l'ai fort connu, & voici ce

(8) Tragédie d'Eschyle, qui n'est aujourd'hui connue que par son titre.

ce que Pompée nous en a ſouvent raconté. Qu'à ſon retour de Syrie, paſſant par Rhodes, il eut deſſein d'aller entendre un Philoſophe de cette réputation : que comme il apprit que la goute le retenoit chez lui, il voulut au moins lui rendre viſite : & qu'après lui avoir (9) fait toute ſorte de civilitez, il lui témoigna quelle peine il reſſentoit de ne pouvoir l'entendre. Vous le pouvez, reprit Poſidonius, & il ne ſera pas dit qu'une douleur corporelle ſoit cauſe qu'un ſi grand homme ait inutilement pris la peine de ſe rendre chez moi. Pompée nous diſoit qu'enſuite ce Philoſophe diſcourut gravement, éloquemment, ſur ce principe même, *Qu'il n'y a de bon que ce qui eſt honnête* : & qu'à diverſes

(9) Pline, liv. VII, ch. 30, en parle auſſi, mais en des termes dont une Traduction ne pourroit qu'affoiblir le ſens. *Pompeius*, dit-il, *intraturus Poſidonii ſapientiæ profeſſione clari domum, fores percuti de more à lictore vetuit ; & faſces literarum januæ ſubmiſit is, cui ſe Oriens Occidenſque ſubmiſerat.*

diverses reprises, dans les momens où la douleur s'élançoit avec plus de force, *Douleur*, s'écrioit-il, *tu as beau faire; quelque importune que tu sois, jamais je n'avouerai que tu sois un mal.*

26 On supporte aisément tous les travaux, qui font honneur. Voit-on que la douleur effraye les athlétes, dans les pays où les Jeux (1) Gymniques sont estimez? Ailleurs, où c'est un mérite de chasser, & de monter à cheval, fait-elle peur à ceux qui veulent se distinguer par-là? Que dirai-je de nos brigues? A quoi nos ambitieux ne s'exposent-ils point? Par quels braziers (2) ne traversoient-ils pas autrefois, pour chercher à s'assûrer tous les suffrages?

Aussi (3) Xénophon, disciple de Socrate,

(1) Jeux où les athlétes étoient nuds, ou presque nuds; comme la Lutte, la Course, le Pugilat, &c.

(2) Cela est dit métaphoriquement.

(3) Il s'agit de la *Cyropédie*, ouvrage qu'on doit regarder, non comme une Histoire véritable, mais plustôt comme une espèce de Roman philosophique, dans lequel

„ Socrate, dit-il très-bien, que les
„ mêmes travaux ne ſont pas égale-
„ ment pénibles pour le capitaine
„ & pour le ſoldat, parce qu'à l'é-
„ gard du Capitaine, la peine eſt
„ adoucie par la gloire:“ & cette
maxime étoit plus ſouvent citée
que toute autre par Scipion l'Africain, qui avoit toujours Xénophon
entre les mains.

Tout incapable qu'eſt le Vulgaire, de voir en quoi conſiſte l'Honnête, il ne laiſſe pas d'y être ſenſible ; & comme il régle ſes idées
ſur ce qu'il entend dire le plus communément, il croit que l'Honnête
eſt ce qui eſt loué par le plus grand
nombre. Pour vous, quand même
vous ſeriez expoſé à la vûe du Public, je ne voudrois pas que ſa maniére de penſer vous fît la loi. Tenez-vous en a vos lumiéres. Quand
elles ſeront juſtes, & que vous chercherez à vous plaire, non ſeulement
vous

quel Xénophon a eu deſſein de tracer le modéle d'un bon & ſage Gouvernement, Voyez Cicéron *ad Quintum*, I, 8.

vous ſerez victorieux de vous-même, comme je vous l'ordonnois tout à l'heure ; mais il n'y aura ni homme, ni quoi que ce puiſſe être dans le monde, qui vous maîtriſe.

Regardez donc une ame qui s'eſt agrandie, qui s'eſt élevée juſqu'au plus haut point, & dont la ſupériorité brille ſur-tout dans le mépris de la douleur, regardez-la comme l'objet le plus digne d'admiration. Je l'en croirai bien plus digne encore, ſi, loin des ſpectateurs, & ne mandiant point d'applaudiſſemens, elle ne veut que ſe plaire à elle-même. Rien de ſi louable que ce qui ſe fait ſans oſtentation, & ſans témoins : non que les yeux du Public ſoient à éviter, car les belles actions demandent à être connues : mais enfin, le plus grand théatre qu'il y ait pour la vertu, c'eſt la conſcience.

27 Reſſouvenons-nous ſur-tout, que notre patience, ſoutenue, comme je l'ai dit tant de fois, par de continuels efforts de l'ame, doit être la même dans toutes les occaſions, qu'elle

quelle peut avoir de s'exercer. Car ſouvent il arrive qu'on a montré de la fermeté, ou en attaquant l'ennemi, ou pour ſe faire un nom, ou ſimplement pour ſe défendre : mais que dans une maladie, ces gens-là ſuccombent. Ils avoient dû leur fermeté, non à la raiſon & à la ſageſſe; mais à l'ardeur, & à la gloire qui les guidoient. Ainſi les Barbares ſavent, le fer à la main, ſe battre à outrance : & malades, ils ne ſavent pas être hommes. Au contraire les Grecs, nation peu brave, mais auſſi ſenſée qu'il y en ait, n'oſent regarder l'ennemi en face : & malades, ils ont de la patience & du courage. Une bataille tranſporte de joie les (4) Cimbres, & les Celtibériens : une maladie les conſterne. Pour avoir une conduite unifor-

(4) *Les Cimbres*, peuple qui habitoit cette partie du Danemarck, aujourd'hui nommée la Preſqu'île de Jutland.

Les Celtibériens, Celtes, ou Gaulois, qui s'étoient établis le long de l'*Iber*, aujourd'hui l'Ebre, un des principaux fleuves d'Eſpagne.

uniforme, il faudroit partir d'un principe. Mais du moins, puisqu'on voit des hommes, à qui la passion ou le préjugé font braver la douleur, concluez de là, ou qu'elle n'est pas un mal; ou que si l'on veut l'appeller un mal, parce qu'elle n'accommode pas la nature, c'est un mal si petit, qn'il disparoît à l'aspect de la vertu.

Jour & nuit, je vous en prie, occupez-vous de ces réflexions. Il y a bien d'autres conséquences à en tirer. Car, si nous faisons de l'honneur notre unique loi, dès-lors nous mépriserons, non seulement les traits de la douleur, mais les foudres même de la fortune : surtout puisque notre conférence d'hier nous montre un refuge, qui ne peut nous manquer. Un passager, poursuivi par des pirates, seroit bientôt rassuré, si un Dieu lui disoit : „ Jette-toi dans la mer ; un Dau„ phin, comme celui (5) d'Arion, „ est

(5) Arion, Joueur de luth, & Poëte célébre, né Méthymne, dans l'île de Lesbos. Lucien,

„ eſt à l'erte pour te recevoir; ou
„ les chevaux de Neptune, qui fi-
„ ent, dit-on, rouler ſur l'onde le
„ char (6) de Pélops, accourront
„ pour te porter où tu voudras.
Vous avez une reſſource non moins
certaine, ſi vos douleurs en vien-
nent à un tel excès que vous ne
puiſſiez les ſupporter.

Voilà, à peu près, ce que j'ai cru
devoir vous dire, quant à préſent.
Mais peut-être perſiſtez-vous dans
votre opinion?

L'AUDITEUR.

Point du tout: me voilà en deux
jours délivré, ou du moins je m'en
flatte, de mes deux plus grandes
frayeurs.

CICERON.

A demain donc. Rhétorique d'a-
bord, puiſque nous en ſommes con-
venus;

Lucien, dans ſon *Dialogue de Neptune & des Dauphins*, conte l'avanture d'Arion.

(6) Allusion à la premiére des Odes Olympiques de Pindare, vers 140.

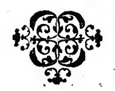
venus; & Philosophie ensuite, car vous ne m'en quittez pas.

L'Auditeur.

Je vous demande l'un, avant midi; & l'autre, à cette même heure.

Ciceron.

Volontiers. Je me prêterai à de si louables desirs.



M. Tu-

M. TULLII CICERONIS

TUSCULANARUM DISPUTATIONUM

Liber I. *De contemnenda morte.*

I. CUM defensionum laboribus, senatoriisque muneribus, aut omnino, aut magna ex parte, essem aliquando liberatus; retuli me, Brute, te hortante maximè, ad ea studia, quæ rententa animo, remissa temporibus, longo intervallo intermissa revocavi. Et cùm omnium artium, quæ ad rectam vivendi viam pertinerent, ratio & disciplina, studio sapientiæ, quæ Philosophia dicitur, contineretur; hoc mihi Latinis literis illustrandum putavi. Non quia Philosophia Græcis & literis & doctoribus percipi non posset: sed meum semper judicium fuit, omnia nostros aut invenisse per se sapientius, quàm Græcos; aut accepta ab illis fecisse meliora, quæ quidem digna statuissent, in quibus elaborarent. Nam mores & instituta vitæ, resque domesticas ac familiares nos profecto & melius tuemur & lautius; rem verò publicam nostri majores certè melioribus temperaverunt & institutis & legibus. Quid loquar de re militari? in qua cùm virtute nostri multum valuerunt; tum plus etiam

disciplinâ. Jam illa, quæ naturâ, non literis assecuti sunt, neque cum Græcia, neque ulla cum gente sunt conferenda. Quæ enim tanta gravitas, quæ tanta constantia, magnitudo animi, probitas, fides, quæ tam excellens in omni genere virtus in ullis fuit, ut sit cum majoribus nostris comparanda? Doctrinâ Græcia nos & omni literarum genere superabat; in quo erat facile vincere non repugnantes. Nam cùm apud Græcos antiquissimum sit è doctis genus poëtarum; siquidem Homerus fuit & Hesiodus ante Romam conditam, Archilochus regnante Romulo; serius poëticam nos accepimus: annis enim fere cccccx post Romam conditam Livius fabulam dedit, C. Claudio Cæci filio, M. Tuditano consulibus, anno ante natum Ennium, qui fuit major natu, quàm Plautus, & Nævius.

II. Serò igitur à nostris poëtæ vel cogniti, vel recepti. Quamquam est in Originibus, solitos esse in epulis canere convivas ad tibicinem de clarorum hominum virtutibus. Honorem tamen huic generi non fuisse declarat oratio Catonis, in qua objecit ut probrum Marco Nobiliori, quod is in provinciam poëtas duxisset. Duxerat autem consul ille in Ætoliam, ut scimus, Ennium. Quo minus igitur honoris erat poëtis, eo minora studia fuerunt. Nec tamen, si qui magnis ingeniis in eo genere extiterunt, non satis Græcorum gloriæ responderunt. An censemus, si Fabio, nobilissimo homini, laudi datum esset quòd pingeret, non multos etiam apud nos

futuros

futuros Polycletos & Parrhasios fuisse? Honos alit artes, omnesque incenduntur ad studia gloriâ: jacentque ea semper, quæ apud quosque improbantur. Summam eruditionem Græci sitam censebant in nervorum, vocumque cantibus. Igitur & Epaminondas princeps, meo judicio, Græciæ, fidibus præclarè cecinisse dicitur: Themistoclesque aliquot ante annos, cùm in epulis recusasset lyram, habitus est indoctior. Ergo in Græcia Musici floruerunt: discebantque id omnes; nec, qui nesciebat, satis excultus doctrina putabatur. In summo apud illos honore Geometria fuit: itaque nihil Mathematicis illustrius. At nos, metiendi ratiocinandique utilitate, hujus artis terminavimus modum.

III. At contra, Oratorem celeriter complexi sumus; nec eum primò eruditum, aptum tamen ad dicendum; post autem eruditum. Nam Galbam, Africanum, Lælium, doctos fuisse traditum est; studiosum autem eum, qui iis ætate anteibat, Catonem: post verò, Lepidum, Carbonem, Gracchos: deinde ita magnos nostram ad ætatem, ut non multùm aut nihil omnino Græcis cederetur. Philosophia jacuit usque ad hanc ætatem, nec ullum habuit lumen literarum Latinarum: quæ illustranda & excitanda nobis est; ut, si occupati profuimus aliquid civibus nostris, prosimus etiam, si possumus, otiosi. In quo eo magis est nobis elaborandum, quòd multi jam esse libri Latini dicuntur scripti inconsideratè ab optimis illis quidem viris, sed non satis eruditis. Fieri au-

tem potest, ut rectè quis sentiat, & id quod sentit politè, eloqui non possit: sed mandare quemquam literis cogitationes suas, qui eas nec disponere, nec illustrare possit, nec delectatione aliquâ allicere lectorem; hominis est intemperanter abutentis otio & literis. Itaque suos libros ipsi legunt cum suis, nec quisquam attingit, præter eos qui eamdem licentiam scribendi sibi permitti volunt. Quare si aliquid oratoriæ laudis nostrâ attulimus industriâ, multo studiosius Philosophiæ fontes aperiemus, è quibus etiam illa manabant.

IV. Sed, ut Aristoteles, vir summo ingenio, scientiæ copiâ, cùm motus esset Isocratis rhetoris gloria, dicere etiam cœpit adolescentes docere, & prudentiam cum eloquentia jungere: sic nobis placet, nec pristinum dicendi studium deponere, & in hac majore & uberiore arte versari. Hanc enim perfectam philosophiam semper judicavi, quæ de maximis quæstionibus copiosè posset, ornatèque dicere. In quam exercitationem ita nos studiosè operam dedimus, ut jam etiam scholas Græcorum more habere auderemus: ut nuper tuum post discessum in Tusculano, cùm essent complures mecum familiares, tentavi, quid in eo genere possem. Ut enim antea declamitabam causas, quod nemo me diutius fecit: sic hæc nunc mihi senilis est declamatio. Ponere jubebam, de quo quis audire vellet: ad id aut sedens, aut ambulans disputabam. Itaque dierum quinque Scolas, ut Græci appellant, in

totidem

totidem libros contuli. Fiebat autem ita, ut, cùm is qui audire vellet, dixiſſet quid ſibi videretur, tum ego contra dicerem. Hæc eſt enim, ut ſcis, vetus & Socratica ratio contra alteritus opinionem diſſerendi: nam ita facillimè, quid veriſimillimum eſſet, inveniri poſſe Socrates arbitrabatur. Sed quo commodius diſputationes noſtræ explicentur, ſic eas exponam, quaſi agatur res, non quaſi narretur. Ergo ita naſcetur exordium.

V. *A.* Malum mihi videtur eſſe mors. *M.* Hiſne qui mortui ſunt, an his quibus moriendum eſt? *A.* Utriſque. *M.* Eſt miſerum igitur, quoniam malum. *A.* Certè. *M.* Ergo & ii quibus evenit jam ut morerentur, & ii quibus eventurum eſt, miſeri. *A.* Mihi ita videtur. *M.* Nemo ergo non miſer. *A.* Prorſus nemo. *M.* Et quidem, ſi tibi conſtare vis, omnes quicumque nati ſunt eruntve, non ſolùm miſeri, ſed etiam ſemper miſeri. Nam ſi ſolos eos diceres miſeros quibus moriendum eſſet; neminem tu quidem eorum, qui viverent, exciperes: moriendum eſt enim omnibus; eſſet tamen miſeriæ finis in morte. Quoniam autem etiam mortui miſeri ſunt; in miſeriam naſcimur ſempiternam: neceſſe eſt enim miſeros eſſe eos, qui centum millibus annorum ante occiderunt, vel potius omnes quicumque nati ſunt. *A.* Ita prorſus exiſtimo. *M.* Dic, quæſo, num te illa terrent? triceps apud inferos Cerberus? Cocyti fremitus? tranſvectio Acherontis? mento ſummam aquam attingens ſiti enectus Tantalus? num

—— illud quod Sisyphus versat
Saxum sudans, nitendo, neque proficit hilum?
Fortasse etiam inexorabiles judices Minos & Rhadamanthus; apud quos nec te L. Crassus defendet, nec M. Antonius: nec, quoniam apud Græcos judices res agetur, poteris adhibere Demosthenem: tibi ipsi pro te erit maximâ coronâ causa dicenda. Hæc fortasse metuis, & idcirco mortem censes esse sempiternum malum.

VI. *A.* Adeone me delirare censes, ut ista esse credam? *M.* An tu hæc non credis? *A.* Minimè verò. *M.* Malè hercule narras. *A.* Cur, quæso? *M.* Quia disertus esse possem, si contra ista dicerem. *A.* Quis enim non in ejusmodi causa? aut quid negotii est, hæc poëtarum & pictorum portenta convincere? *M.* Atqui pleni sunt libri contra ista ipsa disserentium philosophorum. *A.* Ineptè sanè: quis enim est tam excors, quem ista moveant? *M.* Si ergo apud inferos miseri non sunt, ne sunt quidem apud inferos ulli. *A.* Ita prorsus existimo. *M.* Ubi sunt ergo hi, quos miseros dicis? aut quem locum incolunt? Si enim sunt, nusquam esse non possunt. *A.* Ego verò nusquam esse illos puto. *M.* Igitur ne esse quidem. *A.* Prorsus isto modo; & tamen miseros, ob idipsum quidem quia nulli sunt. *M.* Jam mallem Cerberum metueres, quàm ista tam inconsideratè diceres. *A.* Quid tandem? *M.* Quem esse negas, eundem esse dicis. Ubi est acumen tuum? Cùm enim miserum esse dicis, tum eum, qui non sit, dicis esse. *A.* Non sum ita hebes, ut istud dicam.

M.

M. Quid dicis igitur? *A.* Miserum esse, verbi causa, M. Crassum, qui illas fortunas morte dimiserit: miserum Cn. Pompeium, qui tanta gloria, dignitate tanta sit orbatus: omnes denique miseros, qui hac luce careant. *M.* Revolveris eodem; sint enim oportet, si miseri sunt: tu autem modo negabas eos esse, qui mortui essent: si igitur non sunt, nihil possunt esse: ita ne miseri quidem sunt. *A.* Non dico fortasse etiam, quod sentio: nam istuc ipsum, non esse cùm fueris, miserrimum puto. *M.* Quid miserius, quàm omnino nunquam fuisse? Ita qui nondum nati sunt, miseri jam sunt quia non sunt: & nos ipsi, si post mortem miseri futuri sumus, miseri fuimus, antequam nati. Ego autem non commemini, antequam sum natus, me miserum. Tu si meliore memoria es, velim scire, ecquid de te recordere.

VII. *A.* Ita jocaris, quasi ego dicam eos esse miseros, qui nati non sunt: & non eos miseros, qui mortui sunt. *M.* Esse ergo dicis. *A.* Immo, quia non sunt, cùm fuerint, eos miseros esse. *M.* Pugnantia te loqui non vides? quid enim tam pugnat, quàm non modo miserum, sed omnino quicquam esse qui non sit? An tu egressus portâ Capenâ, cùm Calatini, Scipionum, Serviliorum, Metellorum sepulcra vides, miseros putas illos? *A.* Quoniam me verbo premis, posthac non dicam, miseros esse, sed tantùm, miseros, ob idipsum quia non sunt. *M.* Non dicis igitur, miser est M. Crassus, sed tantùm, miser M. Crassus. *A.* Ita planè. *M.*

Quasi non necesse sit, quicquid isto modo pronuncies, id aut esse, aut non esse. An tu dialecticis ne imbutus quidem es? in primis enim hoc traditur: Omne pronunciatum (sic enim mihi in præsentia occurrit, ut appellarem ἀξίωμα, utar post alio, sed si invenero melius) id ergo est pronunciatum, quod est aut verum aut falsum. Cùm igitur dicis, Miser M. Crassus, aut hoc dicis, Miser est M. Crassus, ut possit judicari verum id falsumne sit: aut nihil dicis omnino. *A.* Age, jam concedo non esse miseros, qui mortui sunt: quoniam extorsisti ut faterer, qui omnino non essent, eos ne miseros quidem esse posse. Quid? qui vivimus, cùm moriendum sit, nonne miseri sumus? quæ enim potest in vita esse jucunditas, cùm dies & noctes cogitandum sit, jam jamque esse moriendum?

VIII. *M.* Ecquì ergo intelligis, quantum mali de humana conditione dejeceris? *A.* Quonam modo? *M.* Quia, si mori etiam mortuis miserum esset, infinitum quoddam & sempiternum malum haberemus in vita. Nunc video calcem; ad quam cùm sit decursum, nihil sit præterea extimescendum. Sed tu mihi videris Epicharmi, acuti nec insulsi hominis, ut Siculi, sententiam sequi. *A.* Quam? non enim novi. *M.* Dicam, si potero, latinè: scis enim me græcè loqui in latino sermone non plus solere, quam in græco latinè. *A.* Et rectè quidem: sed quæ tandem est Epicharmi ista sententia? *M.*

Emori nolo: sed me esse mortuum nihil æstimo.

A.

A. Jam agnosco græcum: & quoniam coëgisti, ut concederem, qui mortui essent, eos miseros non esse; perfice, si potes, ut ne moriendum quidem esse miserum putem. *M.* Jam istuc quidem nihil negotii est: sed etiam majora molior. *A.* Quomodo nihil negotii est? aut quæ sunt tandem ista majora? *M.* Quia, quoniam post mortem nihil est mali, ne mors quidem est malum; cui proximum tempus est post mortem, in quo mali nihil esse concedis: ita ne moriendum quidem esse, malum est: id est enim, perveniendum esse ad id, quod non esse malum confitemur. *A.* Uberius ista, quæso: hæc enim spinosiora, prius, ut confitear, me cogunt, quàm ut assentiar. Sed quæ sunt ea, qua dicis te majora moliri? *M.* Ut doceam, si possim, non modò malùm non esse, sed bonum etiam esse mortem. *A.* Non postulò id quidem; aveo tamen audire: ut enim non efficias quod vis; tamen, mors ut malum non sit, efficies. Sed nihil te interpellabo: continentem orationem audire malo. *M.* Quid, si te rogavero aliquid, nonne respondebis? *A.* Superbum id quidem est: sed, nisi quid necesse erit, malo non roges.

IX. *M.* Geram tibi morem, & ea quæ vis, ut potero, explicabo: nec tamen quasi Pythius Apollo, certa ut sint & fixa quæ dixero: sed ut homunculus unus è multis, probabilia conjecturâ sequens. Ultra enim quo progrediar, quàm ut veri videam similia, non habeo. Certa dicent hi qui & percipi ea posse dicunt, & se sapientes esse profitentur.

fitentur. *A.* Tu, ut videtur: nos ad audiendum parati sumus. *M.* Mors igitur ipsa, quæ videtur notissima res esse, quid sit, primum qui est videndum. Sunt enim qui discessum animi à corpore putent esse mortem. Sunt qui nullum censeant fieri discessum, sed una animum & corpus occidere, animumque in corpore extingui. Qui discedere animum censent; alii statim dissipari, alii diu permanere, alii semper. Quid sit porro ipse animus, aut ubi, aut unde, magna dissensio est. Aliis cor ipsum animus videtur: ex quo excordes, vecordes, concordesque dicuntur; & Nasica ille prudens, bis consul, Corculum; &

Egregiè cordatus homo catus Æliu' Sextus.

Empedocles animum esse censet cordi suffusum sanguinem. Aliis pars quædam cerebri visa est animi principatum tenere. Aliis nec cor ipsum placet, nec cerebri quandam partem esse animum: sed alii in corde, alii in cerebro dixerunt animi esse sedem & locum. Animum autem alii animam, ut fere nostri: declarat nomen; nam & agere animam, & efflare dicimus, & animosos, & bene animatos, & ex animi sententia: ipse enim animus ab anima dictus est. Zenoni Stoïco animus, ignis videtur. Sed hæc quidem, quæ dixi, cor, sanguinem, cerebrum, animam, ignem, vulgo: reliqua fere singuli, ut multi antè veteres.

X. Proximè autem Aristoxenus, musicus idemque philosophus, ipsius corporis intentionem quandam, velut in cantu & fidibus, quæ harmonia dicitur: sic ex corporis totius

natura

natura & figura varios motus cieri, tanquam in cantu sonos. Hic ab artificio suo non recessit: & tamen dixit aliquid, quod ipsum quale esset, erat multo ante & dictum & explanatum à Platone. Xenocrates animi figuram & quasi corpus negavit esse, verùm numerum dixit esse, cujus vis, ut jam antea Pythagoræ visum erat, in natura maxima esset. Ejus doctor Plato triplicem finxit animam: cujus principatum, id est, rationem, in capite, sicut in arce, posuit: & duas partes separare voluit, iram & cupiditatem, quas locis disclusit, iram in pectore, cupiditatem subter præcordia locavit. Dicæarchus autem in eo sermone, quem Corinthi habitum tribus libris exponit, doctorum hominum disputantium, primo libro multos loquentes facit: duobus Pherecratem quendam Phthiotam senem, quem ait à Deucalione ortum, disserentem inducit, nihil esse omnino animum, & hoc esse nomen totum inane, frustraque animalia & animantes appellari; neque in homine inesse animum vel animam, nec in bestia; vimque omnem eam, quâ vel agamus quid, vel sentiamus, in omnibus corporibus vivis æquabiliter esse fusam, nec separabilem à corpore esse; quippe quæ nulla sit: nec sit quidquam nisi corpus unum & simplex, ita figuratum, ut temperatione naturæ vigeat, & sentiat. Aristoteles longè omnibus (Platonem semper excipio) præstans & ingenio & diligentia, cùm quatuor nota illa genera principiorum esset complexus, è quibus omnia orirentur, quintam

quan-

quandam naturam censet esse, è qua sit mens: cogitare enim, & providere, & discere, & docere, & invenire aliquid, & tam multa alia, meminisse, amare, odisse, cupere, timere, angi, lætari; hæc, & similia eorum, in horum quatuor generum nullo inesse putat. Quintum genus adhibet vacans nomine; & sic ipsum animum ἐνδελέχειαν appellat novo nomine; quasi quandam continuatam motionem & perennem.

XI. Nisi quæ me forte fugiunt, hæ sunt fere omnium de animo sententiæ. Democritum enim magnum quidem illum virum, sed levibus & rotundis corpusculis efficientem animum concursu quodam fortuito, omittamus; nihil est enim apud istos, quod non atomorum turba conficiat. Harum sententiarum quæ vera sit, Deus aliquis viderit; quæ veri simillima, magna quæstio est. Utrum igitur inter has sententias dijudicare malumus, an ad propositum redire? *A.* Cuperem equidem utrumque, si posset: sed est difficile confundere. Quare si, ut ista non differantur, liberari mortis metu possumus, id agamus: sin id non potest nisi hac quæstione animorum explicata, nunc, si videtur, hoc; illud aliàs. *M.* Quod malle te intelligo, id puto esse commodius; efficiet enim ratio, ut, quæcumque vera sit earum sententiarum, quas exposui, mors aut malum non sit, aut sit bonum potius. Nam si cor, aut sanguis, aut cerebrum est animus, certè; quoniam est corpus, interibit cum reliquo corpore: si anima est fortasse, dissipabitur:

si

ſi ignis, extinguetur: ſi eſt Ariſtoxeni harmonia, diſſolvetur. Quid de Dicæarcho dicam, qui nihil omnino animum dicat eſſe? His ſententiis omnibus nihil poſt mortem pertinere ad quemquam poteſt: pariter enim cum vita ſenſus amittitur. Non ſentientis autem, nihil eſt, ullam in partem quod interſit. Reliquorum ſententiæ ſpem afferunt, ſi te hoc forte delectat, poſſe animos, cùm è corporibus exceſſerint, in cælum quaſi in domicilium ſuum pervenire. *A.* Me verò delectat: idque primum ita eſſe velim; deinde, etiamſi non ſit, mihi tamen perſuaderi velim. *M.* Quid tibi ergo opera noſtra opus eſt? num eloquentiâ Platonem ſuperare poſſumus? Evolve diligenter ejus eum librum qui eſt de animo: amplius quod deſideres, nihil erit. *A.* Feci mehercule, & quidem ſæpius; ſed neſcio quo modo, dum lego, aſſentior: cùm poſui librum, & mecum ipſe de immortalitate animorum cœpi cogitare, aſſentio illa omnis elabitur. *M.* Quid hoc? daſne aut manere animos poſt mortem, aut morte ipſa interire? *A.* Do vero. *M.* Quid, ſi maneant? *A.* Beatos eſſe concedo. *M.* Si intereant? *A.* Non eſſe miſeros, quoniam ne ſint quidem. Jam illuc coacti a te paulo ante conceſſimus. *M.* Quomodo igitur, aut cur mortem malum tibi videri dicis, quæ aut beatos nos efficiet, animis manentibus, aut non miſeros, ſenſu carentes?

XII. *A.* Expone igitur, niſi moleſtum eſt, primùm animos, ſi potes, remanere: tum, ſi minus id obtinebis, (eſt enim arduum) docebis

docebis carere omni malo mortem: ego enim istuc ipsum vereor ne malum sit, non dico carere sensu, sed carendum esse. *M.* Auctoribus quidem ad istam sententiam, quam vis obtineri, uti optimis possumus: quod in omnibus causis & debet & solet valere plurimum: & primùm quidem omni antiquitate; quæ quo propius aberat ab ortu & divina progenie, hoc melius ea fortasse, quæ erant vera, cernebat. Itaque unum illud erat insitum priscis illis, quos Cascos appellat Ennius, esse in morte sensum, neque excessu vitæ sic deleri hominem, ut funditus interiret. Idque cùm multis aliis rebus, tum è pontificio jure & cæremoniis sepulcrorum intelligi licet: quas maximis ingeniis præditi, nec tantâ curâ coluissent, nec violatas tam inexpiabili religione sanxissent, nisi hæsisset in eorum mentibus, mortem non interitum esse omnia tollentem atque delentem; sed quandam quasi migrationem commutationemque vitæ: quæ in claris viris & feminis dux in cælum soleret esse; in ceteris humi & retineretur, & permaneret tamen. Ex hoc & nostrorum opinione *Romulus in cælo cum Diis agit ævum*, ut famæ assentiens dixit Ennius: & apud Græcos, indeque perlapsus ad nos, & usque ad Oceanum, Hercules tantus & tam præsens habetur deus. Hinc Liber deus, Semele natus, eademque famæ celebritate Tyndaridæ fratres, qui non modo adjutores in præliis victoriæ populi Romani, sed etiam nuntii fuisse perhibentur. Quid? Ino Cadmi filia, nonne *Λευκοθέα* nominata.

nominata à Græcis. Matuta habetur à nostris? quid? totum prope cælum, ne plures persequar, nonne humano genere completum est?

XIII. Si verò scrutari vetera, & ex his ea quæ scriptores Græciæ prodiderunt, eruere coner; ipsi illi, majorum gentium Dii qui habentur, hinc à nobis profecti in cælum reperientur. Quære, quorum demonstrantur sepulcra in Græcia: reminiscere, quoniam es initiatus, quæ tradantur mysteriis: tum denique, quàm hoc latè pateat, intelliges. Sed qui nondum ea quæ multis post annis tractari cœpissent, Physica didicissent, tantum sibi persuaserant, quantum natura admonente cognoverant: rationes & causas rerum non tenebant; visis quibusdam sæpe movebantur, hisque maximè nocturnis, ut viderentur ii, qui vita excesserant, vivere. Ut porro firmissimum hoc afferri videtur cur Deos esse credamus, quòd nulla gens tam fera, nemo omnium tam sit immanis, cujus mentem non imbuerit Deorum opinio: multi de Diis prava sentiunt: id enim vitioso more effici solet: omnes tamen esse vim & naturam divinam arbitrantur. Nec verò id collocutio hominum, aut consensus efficit: non institutis opinio est confirmata, non legibus. Omni autem in re consensio omnium gentium, lex naturæ putanda est. Quis est igitur, qui suorum mortem primùm non eo lugeat, quòd eos orbatos vitæ commodis arbitretur? Tolle hanc opinionem: luctum sustuleris. Nemo enim mœret suo incommodo. Dolent fortasse, & anguntur: sed illa lugubris

lamen-

lamentatio fletusque mœrens ex eo est, quòd eum, quem dileximus, vitæ commodis privatum arbitramur, idque sentire. Atque hæc ita sentimus naturâ duce, nullâ ratione nullâque doctrinâ.

XIV. Maximum verò argumentum est naturam ipsam de immortalitate animorum tacitam judicare, quòd omnibus curæ sunt, & maximæ quidem, quæ post mortem futura sint. *Serit arbores, quæ alteri sæculo prosint*, ut ait Statius in Synephebis: quid spectans, nisi etiam postera sæcula ad se pertinere? Ergo arbores seret diligens agricola, quarum aspiciet baccam ipse numquam? vir magnus leges, instituta, rempublicam non seret? Quid procreatio liberorum, quid propagatio nominis, quid adoptationes filiorum, quid testamentorum diligentia, quid ipsa sepulcrorum monumenta, quid elogia significant, nisi nos futura etiam cogitare? Quid illud? num dubitas, quin specimen naturæ capi deceat ex optima quaque natura? Quæ est igitur melior in hominum genere natura, quàm eorum qui se natos ad homines juvandos, tutandos, conservandos arbitrantur? Abiit ad Deos Hercules: nunquam abiisset, nisi, cùm inter homines esset, eam sibi viam munivisset. Vetera jam ista, & religione omnium consecrata.

XV. Quid in hac republica tot tantosque viros ob rempublicam interfectos cogitasse arbitramur? iisdemne ut finibus nomen suum, quibus vita terminaretur? Nemo umquam sine magna spe immortalitatis se pro patria offerret:

offerret ad mortem. Licuit esse otioso Themistocli; licuit Epaminondæ; licuit, ne & vetera & externa quæram, mihi: sed nescio quomodo inhæret in mentibus quasi sæculorum quoddam augurium futurorum; idque in maximis ingeniis, altissimisque animis existit maximè, & apparet facillimè. Quo quidem dempto, quis tam esset amens, qui semper in laboribus & periculis viveret? Loquor de principibus. Quid poëtæ? nonne post mortem nobilitari volunt? unde ergo illud?

Aspicite, ô cives, senis Ennii imagine, formam,
Hic vestrûm panxit maxima facta patrum.

Mercedem gloriæ flagitabat ab his, quorum patres affecerat gloriâ. Idemque,

Nemo me lacrymis decoret, nec funera fletu
Faxit. Cur? volito vivu' per ora virûm.

Sed quid poëtas? Opifices etiam post mortem nobilitari volunt. Quid enim Phidias sui similem speciem inclusit in clypeo Minervæ, cùm inscribere non liceret? Quid nostri Philosophi? nonne in his libris ipsis, quos scribunt de contemnenda gloria, sua nomina inscribunt? Quod si omnium consensus naturæ vox est; omnesque, qui ubique sunt, consentiunt esse aliquid quod ad eos pertineat, qui vita cesserint; nobis quoque idem existimandum est. Et si, quorum aut ingenio aut virtute animus excellit, eos arbitramur, quia naturâ optimâ sunt, cernere naturæ vim maxime: verisimile est, cùm optimus quisque maximè posteritati serviat, esse aliquid cujus is post mortem sensum sit habiturus.

Sed

XVI. Sed ut Deos esse natura opinamur, qualesque sint ratione cognoscimus; sic permanere animos arbitramur consensu nationum omnium: qua in sede maneant, qualesque sint, ratione discendum est: cujus ignoratio finxit inferos, easque formidines, quas tu contemnere non sine causa videbare. In terram enim cadentibus corporibus, hisque humo tectis, è quo dictum humari, sub terra censebant reliquam vitam agi mortuorum. Quam eorum opinionem magni errores consecuti sunt; quos auxerunt poëtæ: frequens enim consessus theatri, in quo sunt mulierculæ & pueri, movetur audiens tam grande carmen:

Adsum, atque advenio Acheronte vix via alta atque ardua,
Per speluncas saxis structas asperis, pendentibus,
Maximis, ubi rigida constat crassa caligo inferûm.

Tantumque valuit error, qui mihi quidem jam sublatus videtur, ut, corpora cremata cùm scirent, tamen ea fieri apud inferos fingerent, quæ sine corporibus, nec fieri possent, nec intelligi. Animos enim per se ipsos viventes non poterant mente complecti; formam aliquam, figuramque quærebant. Inde Homeri tota νεκυία: inde ea quam meus amicus Appius νεκυομαντεῖα faciebat: inde in vicinia nostra Averni lacus, *Unde animæ excitantur, obscura umbra, aperto ostio alti Acherontis, falso sanguine, mortuorum imagines.* Has tamen imagines loqui volunt; quod fieri nec

nec ſine lingua, nec ſine palato, nec ſine faucium, laterumve, & pulmonum vi, & figura poteſt. Nihil enim animo videre poterant: ad oculos omnia referebant. Magni autem eſt ingenii revocare mentem à ſenſibus, & cogitationem ab conſuetudine abducere. Itaque credo equidem etiam alios tot ſæculis: ſed, qnod literis exſtet, Pherecydes Syrius primùm dixit animos hominum eſſe ſempiternos: antiquus ſanè: fuit enim meo regnante gentili. Hanc opinionem diſcipulus ejus Pythagoras maximè confirmavit: qui, cùm Superbo regnante in Italiam veniſſet, tenuit magnam illam Græciam cùm honore & diſciplina, tùm etiam auctoritate; multaque ſæcula poſtea ſic viguit Pythagoreorum nomen, nt nulli alii docti viderentur.

XVII. Sed redeo ad antiquos: rationem illi ſententiæ ſuæ non fere reddebant, niſi quid erat numeris aut deſcriptionibus explicandum. Platonem ferunt, ut Pythagoreos cognoſceret, in Italiam veniſſe, & in ea cùm alios multos, tum Archytam, Timæumque cognoviſſe, & didiciſſe Pythagorea omnia: primumque de animorum æternitate non ſolùm ſenſiſſe idem, quod Pythagoras, ſed rationem etiam attuliſſe: quam, niſi quid dicis, prætermittamus, & hanc totam ſpem immortalitatis relinquamus. *A.* An tu, cùm me in ſummam expectationem adduxeris, deſeris? Errare me hercule malo cum Platone, quem tu quanti facias ſcio, & quem ex tuo ore admiror, quàm cum iſtis vera ſentire. *M.* Macte virtute: ego enim ipſe cum eodem

dem ipso non invitus erraverim. Num igitur dubitamus, an, sicut pleraque, sic & hoc? quamquam hoc quidem minimè; persuadent enim Mathematici, terram in medio mundo sitam ad universi cæli complexum quasi puncti instar obtinere, quod κέντρον illi vocant: eam porro naturam esse quatuor omnia gignentium corporum, ut quasi partita habeant inter se & divisa momenta: terrena & humida suopte nutu & suo pondere ad pares angulos in terram & in mare ferantur: reliquæ duæ partes, una ignea, altera animalis; ut illæ superiores in medium locum mundi gravitate ferantur & pondere, sic hæc rursum rectis lineis in cælestem locum subvolent, sive ipsâ naturâ superiora appetente, sive quòd a gravioribus leviora naturâ repellantur. Quæ cùm constent; perspicuum debet esse animos, cùm è corpore excesserint, sive illi sint animales, id est, spirabiles, sive ignei, sublime ferri: si verò aut numerus quidam sit animus (quod subtiliter magis quàm dilucidè dicitur) aut quinta illa non nominata magis quàm non intellecta natura; multo etiam integriora ac puriora sunt, ut à terra longissimè se efferant. Horum igitur aliquid animus est, ne tam vegeta mens aut in corde, cerebrove, aut in Empedocleo sanguine demersa jaceat.

XVIII. Dicæarchum verò cum Aristoxeno æquali & condiscipulo suo, doctos sanè homines, ommitamus: quorum alter ne condoluisse quidem unquam videtur, qui animum se habere non sentiat; alter ita delectatur suis

ſuis cantibus, ut eos etiam ad hæc transferre conetur. Harmoniam autem ex intervallis ſonorum noſſe poſſumus; quorum varia compoſitio etiam harmonias efficit plures; membrorum verò ſitus & figura corporis vacans animo quam poſſit harmoniam efficere non video. Sed hic quidem, quamvis eruditus ſit, ſicut eſt, hæc magiſtro concedat Ariſtoteli; canere ipſe doceat: bene enim illo proverbio Græcorum præcipitur,

Quam quiſque norit artem, in hac ſe exerceat.

Illam verò funditus ejiciamus individuorum corporum levium & rotundorum concurſionem fortuitam: quam tamen Democritus concalefactam & ſpirabilem, id eſt, animalem eſſe voluit. Is autem animus, qui, ſi eſt horum quatuor generum, ex quibus omnia conſtare dicuntur, ex inflammata anima conſtat, ut potiſſimùm videri video Panætio, ſuperiora capeſſat neceſſe eſt; nihil enim habent hæc duo genera proni, & ſupera ſemper petunt. Ita, ſive diſſipantur, procul à terris id evenit: ſive permanent & conſervant habitum ſuum, hoc etiam magis neceſſe eſt ferantur ad cælum, & ab his perrumpatur & dividatur craſſus hic & concretus aër, qui eſt terræ proximus: calidior eſt enim vel potiùs ardentior animus, quàm eſt hic aër, quem modò dixi craſſum atque concretum: quod ex eo ſciri poteſt, quia corpora noſtra terreno principiorum genere confecta, ardore animi concaleſcunt.

XIX. Accedit, ut eo facilius animus eva-

dat ex hoc aëre, quem ſæpe jam appello, eumque perrumpat, quòd nihil eſt animo velocius; nulla eſt celeritas, quæ poſſit cum animi celeritate contendere. Qui ſi permanet incorruptus, ſuique ſimilis; neceſſe eſt ita feratur, ut penetret & dividat omne cælum hoc, in quo nubes, imbres, ventique coguntur; quod & humidum & caliginoſum eſt propter exhalationes terræ. Quam regionem cùm ſuperavit animus, naturamque ſui ſimilem contigit & agnovit; junctus ex anima tenui, & ex ardore ſolis temperato, ignibus inſiſtit, & finem altius ſe efferendi facit. Cùm enim ſui ſimilem & levitatem & calorem adeptus eſt, tanquam paribus examinatus ponderibus, nullam in partem movetur; eaque ei demum naturalis eſt ſedes, cùm ad ſui ſimile penetravit, in quo nullâ re egens aletur & ſuſtentabitur iiſdem rebus, quibus aſtra ſuſtentantur & aluntur. Cùmque corporis facibus inflammari ſoleamus ad omnes fere cupiditates; eòque magis incendi, quòd his æmulemur qui ea habeant quæ nos habere cupiamus: profectò beati erimus, cùm corporibus relictis, & cupiditatum, & æmulationum erimus expertes: quodque nunc facimus, cùm laxati curis ſumus, ut ſpectare aliquid velimus & viſere; id multò tum faciemus liberius, totoſque nos in contemplandis rebus perſpiciendiſque ponemus: propterea quòd & naturâ ineſt in mentibus noſtris inſatiabilis quædam cupiditas veri videndi; & oræ ipſæ locorum illorum, quò pervenerimus, quo faciliorem nobis cognitionem

tionem rerum cælestium, eo majorem cognoscendi cupiditatem dabunt. Hæc enim pulcritudo etiam in terris patritam illam & avitam, ut ait Theophrastus, philosophiam, cognitionis cupiditate incensam excitavit. Præcipuè verò fruentur eâ, qui tum etiam, cùm has terras incolentes circum fusi erant caligine, tamen acie mentis dispicere cupiebant.

XX. Etenim si nunc aliquid assequi se putant, qui ostium Ponti viderunt, & eas angustias, per quas penetravit ea quæ est nominata Argo, quia

Argivi in ea delecti viri
Vecti petebant pellem inauratam arietis;

aut hi, qui Oceani freta illa viderunt,

Europam Libyamque rapax ubi dividit unda;

quod tandem spectaculum fore putamus, cùm totam terram contueri licebit; ejusque cùm situm, formam, circumscriptionem, tum & habitabiles regiones, & rursum omni cultu propter vim frigoris aut caloris vacantes? Nos enim ne nunc quidem oculis cernimus ea quæ videmus: neque enim est ullus sensus in corpore: sed (ut non solùm physici docent, verùm etiam medici, qui ista aperta & patefacta viderunt) viæ quasi quædam sunt ad oculos, ad aures, ad nares à sede animi perforatæ. Itaque sæpe aut cogitatione, aut aliqua vi morbi impediti, apertis atque integris & oculis & auribus, nec videmus, nec audimus: ut facilè intelligi possit, animum & videre & audire, non eas partes quæ quasi fenestræ sunt animi: quibus tamen sentire nihil

hil queat mens, nisi id agat & adsit. Quid, quod eâdem mente res dissimillimas comprendimus, ut colorem, saporem, calorem, odorem, sonum? quæ numquam quinque nuntiis animus cognosceret, nisi ad eum omnia referrentur, & iis omnium judex solus esset. Atque ea profectò tum multò puriora & dilucidiora cernentur, cùm, quò natura fert, liber animus pervenerit. Nam nunc quidem, quamquam foramina illa, quæ patent ad animum à corpore, callidissimo artificio natura fabricata est; tamen terrenis concretisque corporibus sunt intersepta quodammodo: cùm autem nihil erit præter animum, nulla res objecta impediet, quominus perspiciat, quale quidque sit.

XXI. Quamvis copiosè hæc diceremus, si res postularet, quàm multa, quàm varia, quanta spectacula animus in locis cælestibus esset habiturus. Quæ quidem cogitans, soleo sæpe mirari nonnullorum insolentiam philosophorum, qui naturæ cognitionem admirantur, ejusque inventori & principi gratias exultantes agunt, eumque venerantur ut Deum. Liberatos enim se per eum dicunt gravissimis dominis, terrore sempiterno, & diurno ac nocturno metu. Quo terrore? quo metu? Quæ est anus tam delira, quæ timeat ista, quæ vos videlicet, si physica non didicissetis, timeretis;

Acherontia templa, alta Orci, pallida
Leti, obnubila, obsita tenebris loca?

Non pudet philosophum in eo gloriari, quòd hæc non timeat, & quòd falsa esse cognoverit?

rit? Ex quo intelligi poteſt, quàm acuti naturâ ſint, qui hæc ſine doctrina credituri fuerint. Præclarum autem neſcio quid adepti ſunt, quòd didicerunt, ſe, cùm tempus mortis veniſſet, totos eſſe perituros. Quod ut ſit, (nihil enim pugno) quid habet iſta res aut lætabile, aut glorioſum? Nec tamen mihi ſanè quidquam occurrit, cur non Pythagoræ ſit & Platonis vera ſententia. Ut enim rationem Plato nullam afferret, (vide, quid homini tribuam) ipſâ auctoritate me frangeret: tot autem rationes attulit, ut velle ceteris, ſibi certè perſuaſiſſe videatur.

XXII. Sed plurimi contra nituntur, animoſque quaſi capite damnatos morte multant: neque aliud eſt quidquam, cur incredibilis his animorum videatur æternitas, niſi quòd nequeunt, qualis animus ſit vacans corpore, intelligere & cogitatione comprehendere. Quaſi verò intelligant, qualis ſit in ipſo corpore; quæ conformatio; quæ magnitudo; qui locus: ut, ſi jam poſſent in homine vivo cerni omnia quæ nunc tecta ſunt, caſurusne in conſpectum videatur animus, an tanta ſit ejus tenuitas ut fugiat aciem. Hæc reputent iſti, qui negant animum ſine corpore ſe intelligere poſſe: videbunt, quem in ipſo corpore intelligant. Mihi quidem naturam animi intuenti, multò difficilior occurrit cogitatio, multòque obſcurior, qualis animus in copore ſit, tanquam alienæ domui, quàm qualis, cùm exierit, & in liberum cælum, quaſi domum ſuam, venerit. Niſi enim quod nunquam vidimus, id quale

sit, intelligere non possumus; certè, & Deum ipsum, & divinum animum, corpore liberatum, cogitatione complecti non possumus. Dicæarchus quidem & Aristoxenus, quia difficilis erat animi quid aut qualis esset intelligentia, nullum omnino animum esse dixerunt. Est illud quidem vel maximum, animo ipso animum videre: & nimirum hanc habet vim præceptum Apollinis, quo monet, *Ut se quisque noscat*. Non enim, credo, id præcipit, ut membra nostra aut staturam figuramve noscamus. Neque nos corpora sumus; nec ego tibi hæc dicens, corpori tuo dico. Cùm igitur, *Nosce te*, dicit, hoc dicit, Nosce animum tuum: nam corpus quidem quasi vas est, aut aliquod animi receptaculum; ab animo tuo quidquid agitur, id agitur à te. Hunc igitur nosse, nisi divinum esset, non esset hoc acrioris cujusdam animi præceptum, tributum ut Deo sit. Sed si, qualis sit animus, ipse animus nesciat; dic, quæso, ne esse quidem se sciet? ne moveri quidem se? ex quo illa ratio nata est Platonis, quæ à Socrate est in Phædro explicata, à me autem posita est in sexto libro de Republica.

XXIII. *Quod semper movetur, æternum est: quod autem motum affert alicui, quodque ipsum agitatur aliunde, quando finem habet motus, vivendi finem habeat necesse est. Solum igitur quod se ipsum movet, quia nunquam deseritur à se, nunquam ne moveri quidem desinit. Quin etiam ceteris, quæ moventur, hic fons, hoc principium est movendi. Principii autem nulla est origo: nam è princi-*

pio

pio oriuntur omnia: ipsum autem nulla ex re alia nasci potest: nec enim esset id principium, quod gigneretur aliunde. Quod si nunquam oritur, ne occidit quidem unquam: nam principium exstinctum nec ipsum ab alio renascetur, nec ex se aliud creabit; siquidem necesse est à principio oriri omnia. Ita fit, ut motus principium ex eo sit, quod ipsum à se movetur. Id autem nec nasci potest, nec mori: vel concidat omne cælum, omnisque natura consistat necesse est, nec vim ullam nanciscatur, qua primò impulsa moveatur. Cùm pateat igitur, æternum id esse, quod se ipsum moveat: quis est, qui hanc naturam animis esse tributam neget? Inanimum est enim omne, quod pulsu agitatur externo. Quod autem est animal, id motu cietur interiore, & suo. Nam hæc est propria natura animi, atque vis: quæ si est una ex omnibus, quæ se ipsa semper moveat; neque nata certè est, & æterna est. Licet concurrant omnes plebeii Philosophi (sic enim hi, qui à Platone & Socrate & ab ea familia dissident, appellandi videntur) non modo nihil unquam tam eleganter explicabunt, sed ne hoc quidem ipsum, quàm subtiliter conclusum sit, intelligent. Sentit igitur animus se moveri: quod cùm sentit, illud unà sentit se vi suâ, non alienâ, moveri, nec accidere posse, ut ipse unquam à se deseratur. Ex quo efficitur æternitas; nisi quid habes ad hæc. *A.* Ego verò facilè sum passus, ne in mentem quidem mihi aliquid contra venire: ita isti faveo sententiæ.

XXIV. Quid? illa tandem num leviora

censes? quæ declarant inesse in animis hominum divina quædam: quæ si cernerem quemadmodum nasci possent, etiam quemadmodum interirent viderem. Nam sanguinem, bilem, pituitam, ossa, nervos, venas, omnem denique membrorum & totius corporis figuram videor posse dicere, unde concreta, & quo modo facta sint: animum ipsum, si nihil esset in eo, nisi id ut per eum viveremus, tam naturâ putarem hominis vitam sustentari, quàm vitis, quàm arboris: hæc enim etiam dicimus vivere. Item, si nihil haberet animus hominis, nisi ut appeteret aut fugeret, id quoque esset ei commune cum bestiis. Habet primùm memoriam, & eam infinitam rerum innumerabilium, quam quidem Plato recordationem esse vult superiotis vitæ; nam in illo libro, qui inscribitur Memnon, pusionem quendam Socrates interrogat quædam geometrica de dimensione quadrati: ad ea sic ille respondet, ut puer: & tamen ita faciles interrogationes sunt, ut gradatim respondens eodem perveniat, quasi geometrica didicisset. Ex quo effici vult Socrates, ut discere nihil aliud sit, quàm recordari. Quem locum multò etiam accuratiùs explicat in eo sermone, quem habuit eo ipso die, quo excessit è vita: docet enim quemvis, qui omnium rerum rudis esse videatur, bene interroganti respondentem, declarare se non tum illa discere, sed reminiscendo recognoscere; nec verò fieri ullo modo posse, ut à pueris tot rerum atque tantarum insitas, & quasi consignatas in animis notiones,

tiones, quas ἐννοίας vocant, haberemus; nisi animus, antequam in corpus intravisset, in rerum cognitione viguisset. Cùmque nihil esset, ut omnibus locis à Platone disseritur, (nihil enim ille putat esse, quod oriatur & intereat, idque solum esse, quod semper tale sit, qualem ideam appellat ille, nos speciem) non potuit animus hæc in corpore inclusus agnoscere, cognita attulit: ex quo tam multarum rerum cognitionis admiratio tollitur. Neque ea planè videt animus, cùm repente in tam insolitum tamque perturbatum domicilium immigravit: sed cùm se collegit atque recreavit, tum agnoscit illa reminiscendo. Ita nihil est aliud discere, nisi recordari. Ego autem majore etiam quodam modo memoriam admiror. Quid enim est illud, quo meminimus? aut quam habet vim? aut unde naturam? Non quæro quantâ memoriâ Simonides fuisse dicatur; quantâ Theodectes: quantâ is, qui à Pyrrho legatus ad senatum est missus, Cineas; quantâ nuper Charmadas; quantâ, qui modo fuit, Scepsius Metrodorus; quantâ noster Hortensius: de communi memoria loquor, & eorum maximè, qui in aliquo majore studio & arte versantur; quorum quanta mens sit, difficile est existimare; ita multa meminerunt.

XXV. Quorsus igitur hæc spectat oratio? quæ sit illa vis, & unde, intelligendum puto. Non est certè nec cordis, nec sanguinis, nec cerebri, nec atomorum. Anima sit, ignisve, nescio: nec me pudet, ut istos, fateri nescire quod nesciam. Illud si ulla alia de re obscura

affirmare possem, sive anima, sive ignis sit animus, eum jurarem esse divinum. Quid enim? obsecro te: terrâne tibi, aut hoc nebuloso & caliginoso cælo, aut sata, aut concreta videtur tanta vis memoriæ? Si quid sit hoc, non vides: at, quale sit, vides: si ne id, quidem: at, quantum sit, profectò vides. Quid igitur? utrum capacitatem aliquam in animo putamus esse, quo tanquam in aliquod vas ea quæ meminimus, infundantur? Absurdum id quidem; qui enim fundus, aut quæ talis animi figura intelligi potest? aut quæ tanta omnino capacitas? An imprimi quasi ceram animum putamus, & memoriam esse signatarum rerum in mente vestigia? Quæ possunt verborum, quæ rerum ipsarum esse vestigia? quæ porro tam immensa magnitudo, quæ illa tam multa possit effingere? Quid? illa vis quæ tandem est, quæ investigat occulta, quæ inventio & excogitatio dicitur? Ex hacne tibi terrenâ mortalique naturâ & caducâ concretus esse videtur, aut qui primus, quod summæ sapientiæ Pythagoræ visum est, omnibus rebus imposuit nomina? aut qui dissipatos homines congregavit, & ad societatem vitæ convocavit? aut qui sonos vocis, qui infiniti videbantur, paucis literarum notis terminavit? aut qui errantium stellarum cursus, progressiones, institutiones notavit? Omnes magni: etiam superiores, qui fruges, qui vestitum, qui tecta, qui cultum vitæ, qui præsidia contra feras invenerunt; à quibus mansuefacti & exculti, à necessariis artificiis ad elegantiora defluximus: nam

nam & auribus oblectatio magna parta est, inventâ & temperatâ varietate & naturâ sonorum; & astra suspeximus, tum ea quæ sunt infixa certis locis, tum illa, non re, sed vocabulo, errantia. Quorum conversiones omnesque motus qui animus vidit, is docuit similem animum suum ejus esse, qui ea fabricatus esset in cælo. Nam cùm Archimedes lunæ, solis, quinque errantium motus in sphæram illigavit; effecit idem, quod ille qui in Timæo mundum ædificavit Platonis deus, ut tarditate & celeritate dissimillimos motus una regeret conversio. Quod si in hoc mundo fieri sine deo non potest, ne in sphæra quidem eosdem motus Archimedes sine divino ingenio potuisset imitari.

XXVI. Mihi verò ne hæc quidem notiora & illustriora carere vi divina videntur; ut ego haud poëtam grave plerumque carmen sine cælesti aliquo mentis instinctu putem fundere, aut eloquentiam sine quadam vi majore fluere, abundantem sonantibus verbis, uberibusque sententiis. Philosophia verò omnium mater artium quid est aliud, nisi, ut Plato ait, *donum*, ut ego, *inventum deorum*? Hæc nos primùm ad illorum cultum; deinde ad jus hominum, quod situm est in generis humani societate; tum ad modestiam magnitudinemque animi erudivit: eademque ab animo tamquam ab oculis caliginem dispulit, ut omnia supera, infera, prima, ultima, media videremus. Prorsus hæc divina mihi videtur vis, quæ tot res efficiat & tantas. Quid est enim memoria rerum & verborum? quid porro in-

O 5 ventio?

ventio? Profectò id, quo nec in deo quidquam majus intelligi potest. Non enim ambrosia deos aut nectare, aut Juventute pocula ministrante, lætari arbitror: nec Homerum audio, qui Ganymedem à diis raptum ait propter formam, ut Jovi bibere ministraret: non justa causa, cur Laomedonti tanta fieret injuria. Fingebat hæc Homerus, & humana ad deos transferebat: divina mallem ad nos. Quæ autem divina? vigere, sapere, invenire, meminisse. Ergo animus, qui, ut ego dico, divinus est, ut Euripides dicere audet, Deus. Et quidem, si deus aut anima aut ignis est, idem est animus hominis. Nam ut illa natura cælestis & terra vacat & humore: sic utriusque harum rerum humanus animus est expers. Sin autem est quinta quædam natura ab Aristotele inducta primùm: hæc & deorum est, & animorum.

XXVII. Hanc nos sententiam secuti, his ipsis verbis in Consolatione hæc expressimus. *Animorum nulla in terris origo inveniri potest: nihil enim est in animis mixtum atque concretum, aut quod ex terra natum atque fictum esse videatur; nihil ne aut humidum quidem, aut flabile, aut igneum. His enim in naturis nihil inest, quod vim memoriæ, mentis, cogitationis habeat; quod & præterita teneat, & futura provideat, & complecti possit præsentia: quæ sola divina sunt; nec invenietur unquam, unde ad hominem venire possint, nisi à deo. Singularis est igitur quædam natura atque vis animi, sejuncta ab his usitatis notisque naturis. Itaque quidquid est illud, quod sentit,*

tit, quod sapit, quod vult, quod viget, cæleste & divinum est, ob eamque rem æternum sit necesse est. Nec verò deus ipse, qui intelligitur à nobis, alio modo intelligi potest, nisi mens soluta quædam & libera, segregata ab omni concretione mortali, omnia sentiens & movens, ipsaque prædita motu sempiterno.

XXVIII. Hoc è genere atque eadem è natura est humana mens. Ubi igitur, aut qualis est ista mens? Ubi tua, aut qualis? potesne discere? an, si omnia ad intelligendum non habeo quæ habere vellem; ne his quidem quæ habeo, mihi per te uti licebit? Non valet tantùm animus, ut se ipsum ipse videat: at, ut oculus, sic animus se non videns alia cernit. Non videt autem, quod minimum est, formam suam. Fortasse: quamquam id quoque: sed relinquamus: vim certè, sagacitatem, memoriam, motum, celeritatem videt. Hæc magna, hæc divina, hæc sempiterna sunt: qua facie quidem sit, aut ubi habitet, ne quærendum quidem est. Ut cùm videmus speciem primùm candoremque cæli; dein conversionis celeritatem tantam, quantam cogitare non possumus; tum vicissitudines dierum atque noctium, commutationesque temporum quadripertitas; ad maturitatem frugum, & ad temperationem corporum aptas; eorumque omnium moderatorem & ducem solem; lunamque accretione & diminutione luminis quasi fastorum notantem & signantem dies; tum in eodem orbe in duodecim partes distributo quinque stellas ferri, eosdem cursus con-

constantissime servantes, disparibus inter se motibus; nocturnamque cæli formam undique sideribus ornatam; tum globum terræ eminentem è mari, fixum in medio mundi universi loco, duabus oris distantibus habitabilem & cultum; quarum altera, quam nos incolimus,

Sub axe posita ad stellas septem unde horrifer

Aquilonis stridor gelidas molitur nives,

altera Australis, ignota nobis, quam vocant Græci Ἀντίχθονα; ceteras partes incultas, quod aut frigore rigeant, aut urantur calore; hic autem, ubi habitamus, non intermittit suo tempore

Cælum nitescere, arbores frondescere,
Vites lætificæ pampinis pubescere,
Rami baccarum ubertate incurviscere,
Segetes largiri fruges, florere omnia,
Fontes scatere, herbis prata convestirier;

tum multitudinem pecudum partim ad vescendum, partim ac cultus agrorum, partim ad vehendum, partim ad corpora vestienda; hominemque ipsum quasi contemplatorem cæli ac deorum, ipsorumque cultorem; atque hominis utilitati agros omnes & maria patentia.

XXIX. Hæc igitur & alia innumerabilia cùm cernimus, possumusne dubitare, quin his præsit aliquis vel effector, si hæc nata sunt, ut Platoni videtur: vel, si semper fuerint, ut Aristoteli placet, moderator tanti operis & muneris? Sic mentem hominis, quamvis eam non videas, ut Deum non videas;

des; tamen, ut Deum agnoſcis ex operibus ejus, ſic ex memoria rerum, & inventione & celeritate motûs, omnique pulcritudine virtutis vim divinam mentis agnoſcito. In quo igitur loco eſt? Credo equidem in capite; & cur credam afferre poſſum: ſed aliàs. Nunc ubi ubi ſit animus, certè quidem in te eſt. Quæ eſt ei natura? Propria, puto, & ſua. Sed fac igneam, fac ſpirabilem: nihil ad id, de quo agimus. Illud modo videto; ut Deum noris, etſi ignores & locum, & faciem; ſic animum tibi tuum notum eſſe oportere, etiamſi ignores & locum & formam. In animi autem cognitione, dubitare non poſſumus, niſi planè in phyſicis plumbei ſumus, quin nihil ſit animis admixtum, nihil concretum, nihil copulatum, nihil coagmentatum, nihil duplex. Quod cùm ita ſit, certè nec ſecerni, nec dividi, nec diſcerpi, nec diſtrahi poteſt; nec interire igitur. Eſt enim interitus quaſi diſceſſus, & ſecretio, ac direptus earum partium, quæ ante interitum junctione aliquâ tenebantur. His & talibus rationibus adductus Socrates, nec patronum quæſivit ad judicium capitis, nec judicibus ſupplex fuit; adhibuitque liberam contumaciam, à magnitudine animi ductam, non à ſuperbia; & ſupremo vitæ die de hoc ipſo multa diſſeruit; & paucis ante diebus, cùm facilè poſſet educi è cuſtodia, noluit; & cùm pæne in manu jam mortiferum illud teneret poculum, locutus ita eſt, ut non ad mortem trudi, verùm in cælos videretur aſcendere.

XXX. Ita

XXX. Ita enim censebat, itaque disseruit; duas esse vias, duplicesque cursus animorum è corpore excedentium. Nam qui se humanis vitiis contaminavissent, & se totos libidinibus dedissent, quibus cæcati, velut domesticis vitiis atque flagitiis se inquinavissent, vel Republicâ violandâ fraudes inexpiabiles concepissent, his devium quoddam iter esse, seclusum à concilio deorum: qui autem se integros castosque servavissent, quibusque fuisset minima cum corporibus contagio, seseque ab his semper sevocassent, essentque in corporibus humanis vitam imitati deorum, his ad illos, à quibus essent profecti, reditum facilem patere. Itaque commemorat, ut cygni, qui non sine causa Apollini dicati sunt, sed quòd ab eo divinationem habere videantur, qua providentes quid in morte boni sit, cum cantu & voluptate moriantur; sic omnibus bonis & doctis esse faciendum. Nec verò de hoc quisquam dubitare posset, nisi idem nobis accideret diligenter de animo cogitantibus, quod iis sæpe usu venit, qui cùm acriter oculis deficientem solem intuerentur, ut aspectum omnino amitterent: sic mentis acies se ipsa intuens, nonnunquam hebescit; ob eamque causam contemplandi diligentiam amittimus. Itaque dubitans, circumspectans, hæsitans, multa adversa revertens, tamquam in rate, in mari immenso, nostra vehitur oratio. Sed hæc & vetera, & à Græcis. Cato autem sic abiit è vita, ut causam moriendi nactum se esse gauderet. Vetat enim dominans ille

in

in nobis Deus injussu hinc nos suo demigrare: cùm verò causam justam Deus ipse dederit, ut tunc Socrati, nunc Catoni, sæpe multis; næ ille medius fidius vir sapiens lætus ex his tenebris in lucem illam excesserit: nec tamen illa vincla carceris ruperit: leges enim vetant: sed tanquam à magistratu, aut ab aliqua potestate legitima, sic à Deo evocatus atque emissus exierit. *Tota* enim *Philosophorum vita*, ut ait idem, *commentatio mortis est.*

XXXI. Nam quid aliud agimus, cùm à voluptate, id est, à corpore, cùm à re familiari, quæ est ministra & famula corporis, cùm à Republica, cùm à negotio omni sevocamus animum? quid, inquam, tum agimus, nisi animum ad seipsum advocamus, secum esse cogimus, maximéque à corpore abducimus? Secernere autem à corpore animum, nec quidquam aliud est quàm emori discere. Quare hoc commentemur, mihi crede, disjungamusque nos à corporibus, id est, consuescamus mori. Hoc &, dum erimus in terris, erit illi cælesti vitæ simile; & cùm illuc ex his vinculis emissi feremur, minus tardabitur cursus animorum. Nam qui in compedibus corporis semper fuerunt, etiam cùm soluti sunt, tardius ingrediuntur; ut ii, qui ferro vincti multos annos fuerunt. Quo cùm venerimus, tum denique vivemus: nam hæc quidem vita mors est; quam lamentari possem, si liberet. *A.* Satis quidem tu in Consolatione es lamentatus; quam cùm lego, nihil malo

quàm

quàm has res relinquere; his verò modo auditis, multò magis. *M.* Veniet tempus, & quidem celeriter, & sive retractabis, sive properabis: volat enim ætas. Tantùm autem abest ab eo, ut malum mors sit, quod tibi dudum videbatur; ut verear, ne homini nihil sit non malum aliud certè, sed nihil bonum aliud potius: si quidem vel Dii ipsi, vel cum Diis futuri sumus. *A.* Quid refert? Adsunt enim qui hæc non probent. *M.* Ego autem nunquam ita te in hoc sermone dimittam, ulla uti ratione mors tibi videri malum possit. *A.* Qui potest, cùm ista cognoverim? *M.* Qui possit, rogas? Catervæ veniunt contradicentium, nec solùm Epicureorum, quos equidem non respicio, sed nescio quo modo doctissimus quisque: acerrimè autem deliciæ meæ Dicæarchus contra hanc immortalitatem disseruit. Is enim tres libros scripsit, (qui Lesbiaci vocantur, quòd Mytilenis sermo habetur) in quibus vult efficere animos esse mortales. Stoïci autem usuram nobis largiuntur tanquam cornicibus: diu mansuros aiunt animos; semper, negant.

XXXII. Num vis igitur audire, cur, etiamsi ita sit, mors tamen non sit in malis? *A.* Ut videtur: sed me nemo de immortalitate depellet. *M.* Laudo id quidem; etsi nihil animis oportet confidere: movemur enim sæpe aliquo acutè concluso: labamus, mutamusque sententiam, clarioribus etiam in rebus: in his est enim aliqua obscuritas. Id igitur si acciderit, simus armati. *A.* Sanè

nè quidem : sed ne accidat providebo. *M.* Numquid igitur est causæ, quin amicos nostros Stoïcos dimittamus? eos dico, qui aiunt animos manere, cùm è corpore excesserint, sed non semper. *A.* Istos vero, qui, quod tota in hac causa difficillimum est, suscipiant, posse animum manere corpore vacantem : illud autem, quod non modo facile ad credendum est, sed eo concesso quod volunt, consequens, id certè non dant, ut, cùm diu permanserit, ne intereat. *M.* Bene reprehendis, & se isto modo res habet. Credamus igitur Panætio, à Platone suo dissentienti? quem enim omnibus locis *divinum*, quem *sapientissimum*, quem *sanctissimum*, quem *Homerum philosophorum* appellat, hujus hanc unam sententiam de immortalitate animorum non probat. Vult enim, quod nemo negat, quidquid natum sit, interire; nasci autem animos, quod declarat eorum similitudo, qui procreantur; quæ etiam in ingeniis, non solum in corporibus appareat. Alteram autem affert rationem : nihil esse, quod doleat, quin id ægrum esse quoque possit; quod autem in morbum cadat, id etiam interiturum : dolere autem animos, ergo etiam interire.

XXXIII. Hæc refelli possunt : sunt enim ignorantis, cùm de æternitate animorum dicatur, de mente dici, quæ omni turbido motu semper vacet, non de partibus iis, in quibus ægritudines, iræ, libidinesque versentur : quas is, contra quem hæc dicantur, semotas à mente & disclusas putat. Jam similitudo

litudo magis apparet in bestiis, quarum animi sunt rationis expertes. Hominum autem similitudo in figura magis extat: & ipsi animi, magni refert quali in corpore locati sint. Multa enim è corpore existunt, quæ acuant mentem; multa, quæ obtundant. Aristoteles quidem ait, *omnes ingeniosos melancholicos esse*: ut ego me tardiorem esse non molestè feram. Enumerat multos; idque quasi constet, rationem, cur ita fiat, affert. Quòd si tanta vis est ad habitum mentis in iis, quæ gignuntur in corpore: (ea sunt, quæcumque sunt, quæ similitudinem faciant) nihil necessitatis affert, cur nascatur animi similitudo. Omitto similitudines. Vellem adesse posset Panætius: vixit cum Africano: quærerem ex eo, cujus suorum similis fuisset Africani fratris nepos? facie vel patris: vitâ, omnium perditorum ita similis, ut esset facile deterrimus. Cujus etiam similis P. Crassi & sapientis, & eloquentis, & primi hominis nepos, multorumque aliorum clarorum virorum, quos nihil attinet nominare, nepotes & filii? Sed quid agimus? Oblitine sumus, hoc nunc nobis esse propositum, cùm satis de æternitate dixissemus, ne, si interirent quidem animi, quidquam mali esse in morte? *A.* Ego verò memineram; sed te de æternitate dicentem aberrare à proposito facilè patiebar.

XXXIV. *M.* Video te altè spectare, & velle in cælum migrare. Spero fore ut contingat id nobis: sed fac, ut isti volunt, animos non remanere post mortem. *A.* Video nos,

nos, si ita sit, privari spe beatioris vitæ. *M.* Mali verò quid affert ista sententia? fac enim sic animum interire ut corpus: num igitur aliquis dolor, aut omnino post mortem sensus in corpore est? Nemo id quidem dicit: etsi Democritum insimulat Epicurus, Democritici negant. Ne in animo quidem igitur sensus remanet: ipse enim nusquam est. Ubi igitur malum est? quoniam nihil tertium est. An, quoniam ipse animi discessus à corpore non fit sine dolore? Ut credam ita esse, quàm est id exiguum! & falsum esse arbitror: & fit plerumque sine sensu, nonnunquam etiam cum voluptate; totumque hoc leve est, qualecumque est: fit enim ad punctum temporis. Illud angit, vel potius excruciat, discessus ab omnibus iis quæ sunt bona in vita. Vide, ne à malis dici veriùs possit. Quid ego nunc lugeam vitam hominum? verè & jure possum. Sed quid necesse est, cùm id agam ne post mortem miseros nos putemus, fore, etiam vitam efficere deplorando miseriorem? Fecimus hoc in eo libro, in quo nosmetipsos, quantùm potuimus, consolati sumus. A malis igitur mors abducit, non à bonis; verum si quærimus. Hoc quidem à Cyrenaïco Hegesia sic copiose disputatur, ut is à rege Ptolemæo prohibitus esse dicatur illa in scholis dicere: quòd multi his auditis mortem sibi ipsi consciscerent. Callimachi quidem epigramma in Ambraciotam Cleombrotum est: quem ait, cùm ei nihil accidisset adversi, è muro se in mare abjecisse lecto Platonis libro. Ejus

autem,

autem, quem dixi, Hegesiæ liber est Ἀποκαρτερῶν, quod à vita quidam per inediam discedens revocatur ab amicis: quibus respondens, vitæ humanæ enumerat incommoda. Possem id facere; etsi minus quàm ille, qui omnino vivere expedire nemini putat. Mitto alios: etiamne nobis expedit, qui & domesticis & forensibus solatiis ornamentisque privati, certè si ante occidissemus, mors nos à malis, non à bonis abstraxisset?

XXXV. Sit igitur aliquis, qui nihil mali habeat, nullum a fortuna vulnus acceperit. Metellus ille honoratus quatuor filiis. At quinquaginta Priamus, quibus septem & decem justa uxore natis. In utroque eamdem habuit fortuna potestatem; sed usa in altero est. Metellum enim multi filii, filiæ, nepotes, neptes, in rogum imposuerunt: Priamum tanta progenie orbatum, cùm in aram confugisset, hostilis manus interemit. Hic si vivis filiis, incolumi regno occidisset,

Astante ope barbarica,
Tectis cælatis, laqueatis,

utrùm tandem à bonis, an à malis discessisset? Tùm profectò videretur à bonis: at certè ei melius evenisset; nec tam flebiliter illa canerentur,

Hæc omnia vidi inflammari,
Priamo vi vitam evitari,
Jovis aram sanguine turpari,

Quasi verò istâ vi quidquam tum potuerit ei melius accidere. Quod si ante accidisset, tamen eventum omnino amisisset: hoc autem tempore sensum malorum amisit. Pompeio

peio nostro familiari, cùm graviter ægrota-ret Neapoli, melius est factum: coronati Neapolitani fuerunt: nimirum etiam Puteolani: vulgo ex oppidis publice gratulabantur: ineptum sane negotium, & Græculum; sed tamen fortunatum. Utrum igitur, si tum esset extinctus, à bonis rebus, an à malis discessisset? certè à miseris. Non enim cum socero bellum gessisset; non imparatus arma sumpsisset; non domum reliquisset; non ex Italia fugisset; non exercitu amisso nudus in servorum ferrum & manus incidisset; non liberi deleti; non fortunæ omnes à victoribus possessæ. Qui, si mortem tum obisset, in amplissimis fortunis occidisset; is propugnatione vitæ quot, quantas, quàm incredibiles hausit calamitates?

XXXVI. Hæc morte effugiuntur; etiam si non evenerint, tamen quia possunt evenire: sed homines ea sibi accidere posse non cogitant. Metelli sperat sibi quisque fortunam, proinde quasi aut plures fortunati sint, quàm infelices; aut certi quidquam sit in rebus humanis; aut sperare sit prudentius quàm timere. Sed hoc ipsum concedatur, bonis rebus homnines morte privari: ergo etiam carere mortuos vitæ commodis, idque esse miserum? Certè ita dicant necesse est. An potest is, qui non est, re ullâ carere? Triste enim est nomen ipsum carendi: quia subjicitur hæc vis: Habuit, non habet, desiderat, requirit, indiget: opinor, hæc incommoda sunt carentis. Caret oculis? odiosa cæcitas: liberis? orbitas. Valet hoc in vivis;

vis : mortuorum autem , non modo vitæ commodis , ſed ne vitâ quidem ipſâ quiſquam caret. De mortuis loquor , qui nulli ſunt. Nos qui ſumus, num aut ſi cornibus caremus , aut pinnis , ſit qui id dixerit? certè nemo. Quid ita? quia cùm id non habeas quod tibi nec uſu , nec naturâ ſit aptum; non careas, etiam ſi ſentias te non habere. Hoc premendum etiam atque etiam eſt argumentum , confirmato illo , de quo , ſi mortales animi ſunt, dubitare non poſſumus, quin tantus interitus in morte ſit, ut ne minima quidem ſuſpicio ſenſus relinquatur. Hoc igitur probè ſtabilito & fixo, illud excutiendum eſt, ut ſciatur quid ſit *carere*; ne relinquantur aliquid erroris in verbo. *Carere* igitur hoc ſignificat, egere eo quod habere velis : ineſt enim velle in carendo ; niſi cùm ſic tanquam in febri dicitur, aliâ quadam notione verbi. Dicitur enim alio modo etiam carere, cùm aliquid non habeas, & non habere te ſentias , etiamſi id facilè patiare. Carere enim in morte non dicitur; nec enim eſſet dolendum. Dicitur illud, bono carere, quod eſt malum. Sed ne vivus quidem bono caret , ſi eo non indiget : ſed in vivo intelligi tamen poteſt , regno carere. Dici autem hoc in te ſatis ſubtiliter non poteſt : poſſet in Tarquinio , cùm regno eſſet expulſus : at in mortuo ne intelligi quidem. Carere enim ſentientis eſt: nec ſenſus in mortuo : nec carere quidem igitur in mortuo eſt.

XXXVII. Quamquam quid opus eſt in hoc

hoc philosophari, cùm rem non magnopere philosophiâ egere videamus? Quoties non modò ductores nostri, sed universi etiam exercitus ad non dubiam mortem concurrerunt? quæ quidem si timeretur, non L. Brutus, arcens eum reditu tyrannum quem ipse expulerat, in prælio concidisset: non cum Latinis decertans pater Decius, cum Etruscis filius, cum Pyrrho nepos, se hostium telis objecissent: non uno bello pro patria cadentes, Scipiones Hispania vidisset, Paulum & Geminum Cannæ, Venusia Marcellum, Latini Albinum, Lucani Gracchum. Num quis horum miser hodie? ne tum quidem post spiritum extremum: nec enim potest esse miser quisquam, sensu perempto. Ad id ipsum quidem odiosum est, sine sensu esse. Odiosum, si id esset carere. Cùm vero perspicuum sit nihil posse in eo esse, qui ipse non sit: quid potest esse in eo odiosum, qui nec careat, nec sentiat? Quamquam hoc quidem nimis sæpe: sed eò, quòd in hoc inest omnis animi contractio, ex metu mortis. Qui enim satis viderit, id quod est luce clarius, animo & corpore consumpto, totoque animante deleto, & facto interitu universo, illud animal, quod fuerit, factum esse nihil: is planè perspiciet, inter Hippocentaurum qui nunquam fuerit, & regem Agamemnonem nihil interesse: nec pluris nunc facere M. Camillum, hoc civile bellum, quàm ego illo vivo, fecerim Romam captam. Cur igitur & Camillus doleret, si hæc post trecentos & quinquaginta ferè annos eventura putaret? & ego cur

cur doleam, si ad decem millia annorum gentem aliquam urbem nostram potituram putem? Quia tanta caritas patriæ est, ut eam non sensu nostro, sed salute ipsius metiamur.

XXXVIII. Itaque non deterret sapientem mors, quæ propter incertos casus quotidie imminet, propter brevitatem vitæ nunquam longe potest abesse, quo minus in omne tempus Reipublicæ suisque consulat; & posteritatem ipsam, cujus sensum habiturus non sit, ad se putet pertinere. Quare licet, etiam mortalem esse animum judicantem æterna moliri, non gloriæ cupiditate, quam sensurus non sis; sed virtutis, quam necessariò gloria, etiamsi tu id non agas, consequatur. Natura verò se sic habet; ut, quo modo initium nobis rerum omnium ortus noster afferat, sic exitum mors. Ut nihil pertinuit ad nos ante ortum, sic nihil post mortem pertinebit. In quo quid potest esse mali? cùm mors nec ad vivos pertineat, nec ad mortuos; alteri nulli sunt, alteros non attingit. Quam qui leviorem faciunt, somni simillimam volunt esse. Quasi verò quisquam ita nonaginta annos velit vivere, ut cùm sexaginta confecerit, reliquos dormiat. Ne sues quidem id velint, non modo ipse. Endymion verò, si fabulas audire volumus, nescio quando in Latmo obdormivit, qui est mons Cariæ: nondum, opinor, est experrectus. Num igitur eum curare censes, cùm Luna laboret, à qua consopitus putatur, ut eum dormientem oscularetur? Quid curet autem, qui ne sentit quidem? Habes somnum

num imaginem mortis, eamque quotidie induis: & dubitas, quin ſenſus in morte nullus ſit, cùm in ejus ſimulacro videas eſſe nullum?

XXXIX. Pellantur ergo iſtæ ineptiæ pæne aniles, ante tempus mori miſerum eſſe. Quod tandem tempus? Naturæne? at ea quidem dedit uſuram vitæ, tamquam pecuniæ, nullâ præſtitutâ die. Quid eſt igitur quod querare, ſi repetit cùm vult? ea enim conditione acceperas. Iidem, ſi puer parvus occidit, æquo animo ferendum putant: ſi verò in cunis, ne querendum quidem. Atqui ab hoc acerbiùs exegit natura, quod dederat. Nondum guſtaverat, inquiunt, vitæ ſuavitatem: hic autem jam ſperabat magna, quibus frui cœperat. At id quidem ipſum in ceteris rebus melius putatur, aliquam partem, quàm nullam attingere: cur in vita ſecus? Quamquam non male ait Callimachus, *multo ſæpius lacrymaſſe Priamum, quàm Troilum.* Eorum autem, qui exactâ ætate moriuntur, fortuna laudatur. Cur? Nam, reor, nullis, ſi vita longior daretur, poſſet eſſe jucundior: nihil eſt enim profectò homini prudentiâ dulcius: quam, ut cetera auferat, affert certè ſenectus. Quæ verò ætas longa eſt, aut quid omninò homini longum? Nonne

Modo pueros, mòdo adoleſcentes, in curſu, à tergo inſequens,
Nec opinantes adſecuta eſt

ſenectus? Sed quia ultra nihil habemus, hoc longum ducimus. Omnia iſta, perinde ut cuique data ſunt, pro rata parte aut longa, aut

aut brevia dicuntur. Apud Hypanim fluvium, qui ab Europæ parte in Pontum influit, Aristoteles ait bestiolas quasdam nasci, quæ unum diem vivant. Ex his igitur horâ octavâ quæ mortua est, provectâ ætate mortua est: quæ verò occidente sole, decrepita: eo magis, si etiam solstitiali die. Confer nostram longissimam ætatem cum æternitate; in eadem propemodum brevitate, quâ illæ bestiolæ reperiemur.

XL. Contemnamus igitur omnes ineptias, (quod enim levius huic levitati nomen imponam?) totamque vim bene videndi in animi robore ac magnitudine, & in omnium rerum humanarum contemptione ac despicientia, & in omni virtute ponamus. Nam nunc quidem cogitationibus mollissimis effeminamur; ut, si ante mors adventet, quàm Chaldæorum promissa consecuti sumus, spoliati magnis quibusdam bonis, illusi, destitutique videamur. Quòd si expectando & desiderando pendemus animis, cruciamur, angimur: proh Dii immortales, quàm iter illud jucundum esse debet, quo confecto, nulla reliqua cura, nulla sollicitudo futura sit! Quàm me delectat Theramenes! quàm elato animo est! Etsi enim flemus, cùm legimus; tamen non miserabiliter vir clarus emoritur: qui, cùm conjectus in carcerem triginta jussu tyrannorum, venenum ut sitiens obduxisset, reliquum sic è poculo ejecit, ut id resonaret: quo sonitu reddito, arridens, *Propino*, inquit, *hoc pulchro Critiæ*, qui in eum fuerat teterrimus. Græci enim

enim in conviviis solent nominare, cui poculum tradituri sint. Lusit vir egregius extremo spiritu; cùm jam præcordiis conceptam mortem contineret, veréque ei, qui venenum præbiberat, mortem est eam auguratus, quæ brevi consecuta est. Quis hanc animi maximi æquitatem in ipsa morte laudaret, si mortem malum judicaret? Vadit in eumdem carcerem, atque in eumdem paucis post annis scyphum Socrates; eodem scelere judicum, quo tyrannorum Theramnes. Quæ est igitur ejus oratio, quâ facit eum Plato usum apud judices, jam morte multatum?

XLI. *Magna me*, inquit, *spes tenet, judices, bene mihi evenire, quod mittar ad mortem. Necesse est enim sit alterum de duobus; ut aut sensus omnino mors omnes auferat, aut in alium quendam locum ex his locis morte migretur. Quamobrem sive sensus extinguitur; morsque ei somno similis est, qui nonnunquam etiam sine visis somniorum placatissimam quietem affert; dii boni! quid lucri est emori? aut quàm multi dies reperiri possunt, qui tali nocti anteponantur, cui similis futura est perpetuitas omnis consequentis temporis? Quis me beatior? Sin vera sunt quæ dicuntur, migrationem esse mortem, in eas oras, quas, qui è vita excesserunt, incolunt; id multò jam beatius est, te, cùm ab iis, qui se judicum numero haberi volunt, evaseris, ad eos venire qui verè judices appellentur, Minoem, Rhadamanthum, Æacum, Triptolemum: convenireque eos, qui justè & cum fide vixerint.*

rint. Hæc peregrinatio mediocris vobis videri potest? Ut verò colloqui cum Orpheo, Musæo, Homero, Hesiodo liceat, quanti tandem æstimatis? Equidem sæpe emori, si fieri posset, vellem; ut ea quæ dico, mihi liceret invenire. Quantâ delectatione autem afficerer, cùm Palamedem, cùm Ajacem, cùm alios, judicio iniquorum circumventos, convenirem? Tentarem etiam summi regis, qui maximas copias duxit ad Trojam, & Ulyxis, Sisyphique prudentiam. Nec ob eam rem, cùm hæc exquirerem, sicut hîc faciebam, capite damnarer. Ne vos quidem, judices, ii qui me absolvistis, mortem timueritis; nec enim cuiquam bono mali quidquam evenire potest nec vivo, nec mortuo. Nec unquam ejus res à Diis immortalibus negligentur: nec mihi ipsi hoc accidit fortuitò. Nec verò ego iis, à quibus accusatus, aut à quibus condemnatus sum, habeo quod succenseam, nisi quòd mihi nocere se crediderunt. Et hæc quidem hoc modo; nihil autem melius extremo. *Sed tempus est*, inquit, *jam hinc abire me, ut moriar; vos, ut vitam agatis. Utrum autem sit melius, Dii immortales sciunt: hominem quidem scire arbitror neminem.*

XLII. Næ ego haud paulo hunc animum malim, quàm eorum omnium fortunas, qui de hoc judicaverunt. Etsi, quod præter Deos negat scire quemquam, id scit ipse, utrum sit melius: nam dixit ante: sed suum illud, nihil ut affirmet, tenet ad extremum. Nos autem teneamus, ut nihil censeamus esse malum, quod sit à natura datum omnibus: intelli-

telligamusque, si mors malum sit, esse sempiternum malum: nam vitæ miseræ mors finis esse videtur; mors si est misera, finis esse nullus potest. Sed quid ego Socratem, aut Theramenem, præstantes viros virtutis & sapientiæ gloriâ, commemoro? cùm Lacedæmonius quidam, cujus ne nomen quidem proditum est, mortem tantopere contempserit, ut, cùm ad eam duceretur damnatus ab Ephoris, & esset vultu hilari atque læto, dixissetque ei quidam inimicus, *Contemnisne leges Lycurgi?* responderit, *Ego vero illi maximam gratiam habeo, qui me eâ pœnâ multaverit, quam sine mutuatione & sine versura possem dissolvere.* O virum Spartâ dignum! ut mihi quidem, qui tam magno animo fuerit, innocens damnatus esse videatur. Tales innumerabiles nostra civitas tulit. Sed quid duces & principes nominem; cùm legiones scribat Cato sæpe alacres in eum locum profectas, unde redituras se non arbitrarentur? Pari animo Lacedæmonii in Thermopylis occiderunt: in quos Simonides,

Dic hospes Spartæ, nos te hic vidisse jacentes:

Dum sanctis patriæ legibus obsequimur.

Quid ille dux Leonidas dicit? *Pergite animo forti, Lacedæmonii; hodie apud inferos fortasse cœnabimus.* Fuit hæc gens fortis, dum Lycurgi leges vigebant: è quibus unus, cùm Perses hostis in colloquio dixisset glorians, *Solem præ jaculorum multitudine, & sagittarum non videbitis: In umbra igitur*, inquit, *pugnabimus.* Viros commemoro? Qualis

 tan-

tandem Lacæna? quæ cùm filium in prælium misisset, & interfectum audisset; *Idcircò*, inquit, *genueram, ut esset qui pro patria mortem non dubitaret occumbere.*

XLIII. Esto: fortes, & duri Spartiatæ: magnam habet vim reipublicæ disciplina. Quid? Cyrenæum Theodorum, philosophum non ignobilem, nonne miramur? cui cùm Lysimachus rex trucem minaretur, *Istis, quæso*, inquit, *ista horribilia minitare purpuratis tuis: Theodori quidem nihil interest, humine, an sublime putrescat.* Cujus hoc dicto admoneor, ut aliquid etiam de humatione & sepulturâ dicendum existimem: rem non difficilem; iis præsertim cognitis, quæ de nihil sentiendo paulò ante dicta sunt. De qua Socrates quidem quid senserit, apparet in eo libro, in quo moritur: de quo jam tam multa diximus. Cùm enim de immortalitate animorum disputavisset, & jam moriendi tempus urgeret; rogatus à Critone, quemadmodum sepeliri vellet: *Multam verò*, inquit, *operam, amici, frustra consumpsi; Critoni enim nostro non persuasi, me hinc avolaturum, neque quidquam mei relicturum. Verumtamen, Crito, si me assequi potueris, aut sicubi nactus eris, ut tibi videbitur, sepelito. Sed mihi crede, nemo me vestrûm, cùm hinc excessero, consequetur.* Præclarè id quidem; qui & amico permiserit, & se ostenderit de hoc toto genere nihil laborare. Durior Diogenes, & id quidem sentiens, sed, ut Cynicus, asperiùs, projici se jussit inhumatum; tum amici, *Volucribusne, & feris?*

Mini-

Minimè verò, inquit, *sed bacillum propter me, quò abigam, ponitote. Qui poteris?* illi: *non enim senties. Quid igitur mihi ferarum laniatus oberit nihil sentienti?* Præclarè Anaxagoras: qui cùm Lampsaci moreretur, quærentibus amicis, *Velletne Clazomenas in patriam, si quid accidisset, auferri: nihil necesse est*, inquit; *undique enim ad inferos tantumdem via est.* Totáque de ratione humationis unum tenendum est, ad corpus illam pertinere, sive occiderit animus, sive vigeat. In corpore autem perspicuum est, vel extincto animo, vel elapso, nullum residere sensum.

XLIV. Sed plena errorum sunt omnia. Trahit Hectorem ad currum religatum Achilles: lacerari eum, & sentire, credo, putat. Ergo hic ulciscitur, ut quidem sibi videtur. At illa sicut acerbissimam rem mœret:

Vidi, videre quod me passa ægerrime,
Hectorem quadrijugo curru raptarier.

Quem Hectorem? aut quamdiu erit Hector? Meliùs Accius, & aliquando sapiens Achilles:

Immo enimvero corpus Priamo reddidi, Hectorem abstuli.

Non igitur Hectora traxisti; sed corpus quod fuerat Hectoris. Ecce alius exoritur è terra, qui matrem dormire non sinat.

Mater, te appello, tu quæ curam somno suspenso levas,
Neque te mei miseret: surge, & sepeli natum.

Hæc cùm pressis & flebilibus modis, qui to-

tis theatris mœstitiam inferant, concinuntur; difficile est non eos, qui inhumati sunt, miseros judicare:

Prinsquam feræ, volucresque:

metuit, ne laceratis membris minus bene utatur; ne combustis, non extimescit.

Heu relliquias semiassi regis, denudatis ossibus,
Per terram sanie delibutas fœdè divexarier.

Non intelligo quid metuat, cùm tam bonos septenarios fundat ad tibiam. Tenendum est igitur, nihil curandum esse post mortem, cùm multi inimicos etiam mortuos pœniantur. Exsecratur luculentis sanè versibus apud Ennium Thyestes, primùm ut naufragio pereat Atreus. Durum hoc sanè: talis enim interius non est sine gravi sensu. Illa inania:

Ipse summis saxis fixus asperis, evisceratus,
Latere pendens, saxa spargens tabo, sanie & sanguine atro.

Non ipsa saxa magis sensu omni vacabunt, quàm ille latere pendens, cui se hic cruciatum censet optare. Quam essent dura, si sentiret! nulla sine sensu. Illud verò perquam inane:

Neque sepulcrum, quo recipiatur, habeat, portum corporis,
Ubi, remissâ humanâ vitâ, corpus requiescat à malis.

Vides quanto hæc in errore versentur: portum esse corporis, & requiscere in sepulcro putat mortuum. Magna culpa Pelopis; qui non

non erudierit filium, nec docuerit, quatenus esset quidquid curandum.

XLV. Sed quid singulorum opiniones animadvertam, nationum varios errores perspicere cùm liceat? Condiunt Ægyptii mortuos, & eos servant domi. Persæ etiam cerâ circumlitos condunt, ut quàm maxime permaneant diuturna corpora. Magorum mos est, non humare corpora suorum, nisi à feris sint ante laniata. In Hyrcania plebs publicos alit canes; optimates, domesticos: nobile autem genus canum illud scimus esse: sed pro sua quisque facultate parat à quibus lanietur; eamque optimam illi esse censent sepulturam. Permulta alia collegit Chrysippus, ut est in omni historia curiosus: sed ita tetra sunt quædam, ut ea fugiat & reformidet oratio. Totus igitur hic locus est contemnendus in nobis, non negligendus in nostris: ita tamen, ut mortuorum corpora nihil sentire sentiamus. Quantum autem consuetudini famæque dandum sit, id curent vivi; sed ita ut intelligant, nihil id ad mortuos pertinere. Sed profectò mors tum æquissimo animo oppetitur, cùm suis se laudibus vita occidens consolari potest. Nemo parum diu vixit, qui virtutis perfectæ perfecto functus est munere. Multa mihi ipsi ad mortem tempestiva fuerunt, quam utinam potuissem obire. Nihil enim jam acquirebatur: cumulata erant officia vitæ: cum fortunâ bella restabant. Quare, si ipsa ratio minus perficiet, ut mortem negligere possimus; at vita acta perficiat, ut satis superque vixisse

videamur. Quamquam enim sensus abierit, tamen summis & propriis bonis & laudis & gloriæ, quamvis non sentiant, mortui non carent. Etsi enim nihil in se habeat gloria, cur expetatur, tamen virtutem tanquam umbra sequitur. Verùm multitudinis judicium de bonis, si quando est, magis laudandum est, quàm illi ob eam rem beati.

XLVI. Non possum autem dicere, quoquo modo hoc accipiatur, Lycurgum, Solonem, legum & publicæ disciplinæ carere gloriâ; Themistoclem, Epaminondam bellicæ virtutis. Ante enim Salaminam ipsam Neptunus obruet, quàm Salaminii tropæi memoriam; priusque Bœotia Leuctra tollentur, quàm pugnæ Leuctricæ gloria. Multò autem tardius fama deseret Curium, Fabricium, Calatinum, duo Scipiones, duo Africanos, Maximum, Marcellum, Paullum, Catonem, Lælium, innumerabiles alios: quorum similitudinem aliquam qui arripuerit, non eam fama populari, sed vera bonorum laude metiens, fidenti animo (si ita res feret) gradietur ad mortem: in qua aut summum bonum, aut nullum malum esse cognovimus. Secundis verò suis rebus volet etiam mori: non enim tam cumulus bonorum jucundus esse potest, quàm molesta decessio. Hanc sententiam significare videtur Laconis illa vox; qui, cùm Rhodius Diagoras Olympionices nobilis uno die duo suos filios victores Olympiæ vidisset, accessit ad senem, & gratulatus, *Morere, Diagora*, inquit, *non enim in cælum ascensurus es.* Magna hæc, & nimiùm

nimium fortasse, Græci putant; vel tum potiùs putabant: isque, qui hoc Diagoræ dixit, permagnum existimans tres Olympionicas una è domo prodire, cunctari illum diutiùs in vita, fortunæ objectum, inutile putabat ipsi. Ego autem, tibi quidem quod satis esset, paucis verbis, ut mihi videbar, responderam: concesseras enim nullo in malo mortuos esse. Sed ob eam causam contendi, ut plura dicerem; quòd in desiderio & luctu hæc est consolatio maxima. Nostrum enim, & nostra causa susceptum dolorem modicè ferre debemus, ne & nosmetipsos amare videamur. Illa suspicio intolerabili dolore cruciat, si opinamur eos quibus orbati sumus, esse cum aliquo sensu in iis malis, quibus vulgò opinantur. Hanc excutere opinionem mihimet volui radicitus, eoque fui fortassè longior.

XLVII. *A.* Tu longior? non mihi quidem. Prior enim pars orationis tuæ faciebat, ut mori cuperem: posterior, ut modò non nollem, modò non laborarem: omni autem oratione illud certè perfectum est, ut mortem non ducerem in malis. *M.* Num igitur etiam rhetorum epilogum desideramus; an jam hanc artem planè relinquimus? *A.* Tu verò istam ne reliqueris, quam semper ornasti: & quidem jure: illa enim te, verum si loqui volumus, ornaverat. Sed quinam est iste epilogus? aveo enim audire, quidquid est. *M.* Deorum immortalium judicia solent in scolis proferre de morte: nec verò ea fingere ipsi: sed Herodoto auctore, aliis-

que pluribus. Primùm Argiæ sacerdotis Cleobis & Biton filii prædicantur. Nota fabula est. Cùm enim illam ad solenne & statum sacrificium curru vehi jus esset, satis longè ab oppido ad fanum, morarenturque jumenta: tùm juvenes hi, quos modò nominavi, veste positâ, corpore oleo perunxerunt, ad jugum accesserunt. Ita sacerdos advecta in fanum, cùm currus esset ductus à filiis, precata à Dea dicitur, ut illis præmium daret pro pietate, quod maximum homini dari possit à Deo: pòst epulatos cum matre adolescentes somno se dedisse; manè inventos esse mortuos. Simili precatione Trophonius & Agamedes usi dicuntur, qui, cùm Apollini Delphis templum exædificavissent, venerantes Deum petiverunt mercedem non parvam quidem operis & laboris sui, nihil certi, sed quod esset optimum homini. Quibus Apollo se id daturum ostendit, post ejus diei diem tertium: qui ut illuxit, mortui sunt reperti. Judicavisse Deum dicunt: & eum quidem Deum, cui reliqui Dii concessissent ut præter cæteros divinaret.

XLVIII. Affertur etiam de Sileno fabella quædam; qui cùm à Mida captus esset, hoc ei muneris pro sua missione dedisse scribitur: docuisse regem, *non nasci homini longè optimum esse; proximum autem, quamprimùm mori.* Quâ est sententiâ in Cresphonte usus Euripides.

Nam nos decebat, cœtus celebrantes domu,
Lugere, ubi esset aliquis in lucem editus,

Humana

Humana vita varia reputantes mala:
At, qui labores morte finisset graves,
Hunc omnes amicos laude & lætitia exequi.
Simile quiddam est in consolatione Crantoris: ait enim Terinæum quemdam Elysium, cùm graviter filii mortem mœreret, venisse in Psychomantium, quærentem, quæ fuisset tantæ calamitatis causa: huic in tabellis tres hujusmodi versiculos datos:
Ignaris homines in vita mentibus errant.
Euthinous potitur, fatorum munere, letho.
Sic fuit utilius finiri ipsique, tibique.
His & talibus auctoribus usi, confirmant, causam rebus à Diis immortalibus judicatam. Alcidamas quidam, rhetor antiquus in primis nobilis, scripsit etiam Laudationem mortis, quæ constat ex enumeratione humanorum malorum: cui rationes eæ, quæ exquisitiùs à philosophis colliguntur, defuerunt; ubertas orationis non defuit. Claræ verò mortes pro patria oppetitæ, non solùm gloriosæ rhetoribus, sed etiam beatæ videri solent. Repetunt ab Erechtheo, cujus etiam filiæ cupidè mortem expetiverunt pro vita civium: Codrum, qui se in medios immisit hostes, veste famulari, ne posset agnosci, si esset ornatu regio; quòd oraculum erat datum, si Rex interfectus esset, victrices Athenas fore. Menœceus non prætermittitur, qui, oraculo edito, largitus est patriæ suum sanguinem. Iphigenia Aulide duci se immolandam jubet, ut hostium sanguis eliciatur suo.

XLIX. Veniunt inde ad propriora. Harmodius in ore, & Aristogiton, Lacedæmonius Leoni-

Leonidas, Thebanus Epaminondas vigent. Nostros non norunt; quos enumerare longum est, ita sunt multi: quibus videmus optabiles mortes fuisse cum gloria. Quæ cùm ita sint: magnâ tamen eloquentiâ est utendum, atque ita velut superiore è loco concionandum; ut homines mortem vel optare incipiant, vel certè timere desistant. Nam si supremus ille dies non extinctionem, sed commutationem affert loci; quid optabilius? sin autem perimit, ac delet omninò; quid melius, quàm in mediis vitæ laboribus obdormiscere, & ita conniventem somno consopiri sempiterno? Quòd si fiat, melior Ennii, quàm Solonis oratio: hic enim noster,

> *Nemo me lacrymis decoret* (inquit) *nec funera fletu*
> *Faxit.*

at verò sapiens ille,

> *Mors mea ne careat lacrymis: linquamus amicis*
> *Mœrorem, ut celebrent funera cum gemitu.*

Nos verò, si quid tale acciderit, ut à Deo denunciatum videatur, ut exeamus è vita, læti, & agentes gratias pareamus; emittique nos è custodia, & levari vinculis arbitremur: ut aut in æternam, & planè in nostram domum remigremus, aut omni sensu & molestiâ careamus. Sin autem nihil denunciabitur; eo tamen simus animo, aut horribilem illum diem aliis, nobis faustum putemus: nihilque in malis ducamus, quod sit vel à diis immortalibus; vel à natura parente omnium constitutum;

tutum. Non enim temerè nec fortuitò sati & creati sumus: sed profectò fuit quædam vis, quæ generi consuleret humano; nec id gigneret, aut aleret, quod, cùm exanclavisset omnes labores, tum incideret in mortis malum sempiternum. Portum potius paratum nobis & perfugium putemus: quò utinam velis passis pervehi liceat! Sin reflantibus ventis rejiciemur, tamen eodem paulò tardius referamur necesse est. Quod autem omnibus necesse est, idne miserum esse uni potest? Habes epilogum; ne quid prætermissum, aut relictum putes. *A.* Ego verò: & quidem fecit etiam iste me epilogus firmiorem. *M.* Optimè, inquam. Sed nunc quidem valetudini tribuamus aliquid: cras autem, & quot dies erimus in Tusculano, agamus hæc, & ea potissimum, quæ levationem habeant ægritudinum, formidinum, cupiditatum: qui omni è philosophia est fructus uberrimus.



SOMNIUM

SOMNIUM SCIPIONIS.

I. CUM in Africam venissem, M. Manilio consuli ad quartam legionem tribunus, ut scitis, militum; nihil mihi potius fuit, quàm ut Massinissam convenirem, regem familiæ nostræ justis de causis amicissimum. Ad quem ut veni, complexus me senex collacrimavit, aliquantoque post suspexit in cœlum: &, Grates, inquit, tibi ago, summe Sol, vobisque reliqui Cœlites, quòd antequam ex hac vita migro, conspicio in meo regno, & his tectis P. Cornelium Scipionem, cujus ego nomine ipso recreor: ita nunquam ex animo meo discedit illius optimi atque invictissimi viri memoria. Deinde ego illum de suo regno, ille me de nostra republica percontatus est: multisque verbis ultrò citròque habitis, ille nobis consumptus est dies. Post autem regio apparatu accepti, sermonem in multam noctem produximus: cùm senex nihil nisi de Africano loqueretur, omniaque ejus non facta solum, sed etiam dicta meminisset. Deinde, ut cubitum discessimus, me & de via, & qui ad multam noctem vigilassem, arctior, quàm solebat, somnus complexus est. Hic mihi (credo equidem ex hoc, quòd eramus locuti: fit enim ferè, ut cogitationes sermonesque nostri parian

pariant aliquid in somno tale, quale de Homero scribit Ennius, de quo videlicet sæpissimè vigilans solebat cogitare, & loqui) Africanus se ostendit ea forma, quæ mihi ex imagine ejus, quàm ex ipso, erat notior. Quem ut agnovi, equidem cohorrui; sed ille, Ades, inquit, animo, & omitte timorem, Scipio, & quæ dicam, trade memoriæ.

II. Videsne illam urbem, quæ parere populo Romano coacta per me, renovat pristina bella, nec potest quiescere? (ostendebat autem Karthaginem de excelso, & pleno stellarum, illustri, & claro quodam loco) ad quam tu oppugnandam nunc venis pænè miles? Hanc hoc biennio consul evertes, eritque cognomen id tibi per te partum, quod habes adhuc à nobis hæreditarium. Cùm autem Karthaginem deleveris, triumphum egeris, censor fueris, & obieris legatus Ægyptum, Syriam, Asiam, Græciam, deligêre iterum consul absens, bellumque maximum conficies, Numantiam exscindes. Sed cùm eris curru Capitolium invectus, offendes rempublicam perturbatam consiliis nepotis mei. Hîc tu, Africane, ostendas oportebit patriæ lumen animi, ingenii, consiliique tui. Sed ejus temporis ancipitem video quasi fatorum viam. Nam cùm ætas tua septenos octies solis anfractus reditusque converterit, duoque hi numeri, quorum uterque plenus, alter altera de causa, habetur, circuitu naturali summam tibi fatalem confecerint; in te unum, atque in tuum nomen se tota convertet civitas; te

senatus,

ſenatus, te omnes boni, te ſocii, te Latini intuebuntur: tu eris unus, in quo nitatur civitatis ſalus: ac ne multa, dictator rempublicam conſtituas oportet, ſi impias propinquorum manus effugeris. Hic cùm exclamaſſet Lælius, ingemuiſſentque ceteri vehementiùs, leniter arridens Scipio, Quæſo, inquit, ne me è ſomno excitetis, & parum rebus: audite cetera.

III. Sed quo ſis, Africane, alacrior ad tutandam rempublicam, ſic habeto: Omnibus qui patriam conſervarint, adjuvarint, auxerint, certùm eſſe in cælo definitum locum, ubi beati ævo ſempiterno fruantur. Nihil eſt enim illi principi Deo, qui omnem hunc mundum regit, quod quidem in terris fiat, acceptius, quàm concilia cœtuſque hominum jure ſociati, quæ civitates appellantur. Harum rectores & conſervatores hinc profecti, huc revertuntur. Hic ego, etſi eram perterritus, non tam metu mortis, quàm inſidiarum à meis, quæſivi tamen viveretne ipſe & Paulus pater, & alii, quos nos extinctos arbitraremur. Immo verò, inquit, ii vivunt, qui ex corporum vinculis, tanquàm è carcere, evolaverunt. Veſtra verò quæ dicitur vita, mors eſt. Quin tu aſpicias ad te venientem Paullum patrem. Quem ubi vidi, equidem vim lacrymarum profudi. Ille autem me complexus atque oſculans flere prohibebat. Atque ego ut primùm, fletu repreſſo, loqui poſſe cœpi: Quæſo, inquam, pater ſanctiſſime atque optime, quoniam hæc eſt vita, ut Africanum audio dicere, quid moror-

moror in terris? quin huc ad vos venire propero? Non eſt ita, inquit ille. Niſi Deus is, cujus hoc templum eſt omne quod conſpicis, iſtis te corporis cuſtodiis liberaverit, huc tibi aditus patere non poteſt. Homines enim ſunt hac lege generati, qui tuerentur illum globum, quem in hoc templo medium vides, quæ terra dicitur: hiſque animus datus eſt ex illis ſempiternis ignibus, quæ ſidera, & ſtellas vocatis: quæ globoſæ, & rotundæ, divinis animatæ mentibus, circulos ſuos orbeſque conficiunt celeritate mirabili. Quare & tibi, Publi, & piis omnibus retinendus eſt animus in cuſtodia corporis: nec injuſſu ejus, à quo ille eſt vobis datus, ex hominum vita migrandum eſt, ne munus humanum aſſignatum à Deo defugiſſe videamini. Sed ſic, Scipio, ut avus hic tuus, ut ego qui te genui, juſtitiam cole, & pietatem, quæ cùm ſit magna in parentibus & propinquis, tum in patria maxima eſt. Ea vita via eſt in cœlum, & in hunc cœtum eorum qui jam vixerunt, & corpore laxati, illum incolunt locum, quem vides. Erat autem is ſplendidiſſimo candore inter flammas circus elucens, quem vos, ut à Graiis accepiſtis, orbem lacteum nuncupatis. Ex quo omnia mihi contemplanti, præclara cetera & mirabilia videbantur. Erant autem eæ ſtellæ, quas nunquam ex hoc loco vidimus: & eæ magnitudines omnium, quas eſſe nunquam ſuſpicati ſumus: ex quibus erat illa minima, quæ ultima cœlo, citima terris, luce lucebat alienâ. Stellarum autem globi terræ magnitudinem facilè vincebant.

Jam

Jam ipſa terra ita mihi parva viſa eſt, ut me imperii noſtri, quo quaſi punctum ejus attingimus, pœniteret.

IV. Quam cùm magis intuerer: Quæſo, inquit Africanus, quouſque humi defixa tua mens erit? nonne adſpicis, quæ in templa veneris? Novem tibi orbibus, vel potiùs globis connexa ſunt omnia: quorum unus eſt cœleſtis, extimus, qui reliquos omnes complectitur, ſummus ipſe Deus, arcens & continens ceteros: in quo infixi ſunt illi, qui volvuntur, ſtellarum curſus ſempiterni: cui ſubjecti ſunt ſeptem, qui verſantur retrò contrario motu, atque cœlum: ex quibus unum globum poſſidet illa, quam in terris Saturniam nominant. Deinde eſt hominum generi proſperus & ſalutaris ille fulgor, qui dicitur Jovis. Tùm rutilus horribiliſque terris, quem Martium dicitis. Deinde ſubter mediam ferè regionem Sol obtinet, dux & princeps & moderator luminum reliquorum, mens mundi, & temperatio, tanta magnitudine, ut cuncta ſuâ luce illuſtret, & compleat. Hunc ut comites conſequuntur, alter Veneris, alter Mercurii curſus. In infimoque orbe Luna, radiis ſolis accenſa, convertitur: infra autem jam nihil eſt niſi mortale & caducum, præter animos generi hominum, munere deorum, datos. Suprà Lunam ſunt omnia æterna. Nam ea, quæ eſt media, & nona tellus, neque movetur, & infima eſt, & in eam feruntur omnia ſuo nutu pondera.

V. Quæ cùm intuerer ſtupens, ut me recepi: Quid? hic, inquam, quis eſt qui complet

plet aures meas tantus, & tam dulcis sonus? Hic est, inquit ille, qui intervallis conjunctus imparibus, sed tamen pro rata portione distinctis, impulsu & motu ipsorum orbium, conficitur: qui acuta cum gravibus temperans, varios æquabiliter concentus efficit. Nec enim silentio tanti motus incitari possunt, & natura fert, ut extrema ex altera parte graviter, ex altera autem acutè sonent. Quam ob causam summus ille cœli stellifer cursus, cujus conversio est concitatior, acuto & excitato movetur sono: gravissimo autem hic lunaris atque infimus. Nam terra, nona, immobilis manens, imâ sede semper hæret, complexa medium mundi locum. Illi autem octo cursus, in quibus eadem vis est duorum, (Mercurii & Veneris) septem efficiunt distinctos intervallis sonos: qui numerus rerum ferè omnium nodus est. Quod docti homines nervis imitati, atque cantibus, aperuere sibi reditum in hunc locum: sicut alii, qui præstantibus ingeniis in vitâ humanâ divina studia coluerunt. Hoc sonitu oppletæ aures hominum obsurduerunt: nec est ullus hebetior sensus in vobis: sicut ubi Nilus ad illa, quæ Catadupa nominantur, præcipitat ex altissimis montibus, ea gens quæ illum locum accolit, propter magnitudinem sonitus, sensu audiendi caret. Hic verò tantus est totius mundi incitatissima conversione sonitus, ut eum aures hominum capere non possint: sicut intueri solem adversum nequitis, ejusque radiis acies vestra sensusque vincitur. Hæc ego admirans, referebam

bam tamen oculos ad terram identidem.
VI Tùm Africanus, Sentio, inquit, te sedem etiam nunc hominum ac domum contemplari: quæ si tibi parva, ut est, ita videtur, hæc cœlestia semper spectato, illa humana contemnito. Tu enim quam celebritatem sermonis hominum, aut quam expetendam gloriam consequi potes? Vides habitari in terra raris & angustis in locis; & in ipsis quasi maculis, ubi habitatur, vastas solitudines interjectas; hosque qui incolunt terram, non modo interruptos ita esse, ut nihil inter ipsos ab aliis & ad alios manare possit, sed partim obliquos, partim aversos, partim etiam adversos stare vobis, à quibus expectare gloriam certè nullam potestis. Cernis autem eandem terram, quasi quibusdam redimitam & circumdatam cingulis: è quibus duos maximè inter se diversos, & cœli verticibus ipsis ex utraque parte subnixos, obriguisse pruinâ vides: medium autem illum, & maximum, solis ardore torreri. Duo sunt habitabiles, quorum australis ille, in quo qui insistunt, adversa vobis urgent vestigia, nihil ad vestrum genus: hic autem alter subjectus Aquiloni quem incolitis, cerne quàm tenui vos parte contingat. Omnis enim terra quæ colitur à vobis, angusta verticibus, lateribus latior, parva quædam insula est, circumfusa illo mari, quod Atlanticum, quod magnum, quod Oceanum appellatis in terris: qui tamen tanto nomine, quàm sit parvus, vides. Ex his ipsis cultis notisque terris, num aut tuum aut cujusquam nostrûm nomen,

men, vel Caucaſum hunc quem cernis, tranſcendere potuit, vel illum Gangem tranſnatare? Quis in reliquis orientis, aut obeuntis ſolis ultimis, aut aquilonis auſtrive partibus tuum nomen audiet? quibus amputatis, cernis profectò quantis in anguſtiis veſtra gloria ſe dilatari velit. Ipſi autem qui de vobis loquuntur, quamdiù loquentur?

VII. Quin etiam, ſi cupiat proles illa futurorum hominum deinceps laudes uniuſcujuſque noſtrûm à patribus acceptas poſteris prodere, tamen propter eluviones exuſtioneſque terrarum, quas accidere tempore certo neceſſe eſt, non modo æternam, ſed ne diuturnam quidem gloriam aſſequi poſſumus. Quid autem intereſt, ab iis, qui poſtea naſcentur, ſermonem fore de te, cùm ab iis nullus fuerit, qui ante nati ſint? qui nec pauciores, & certè meliores fuerunt viri: cùm præſertim apud eos ipſos, à quibus audiri nomen noſtrum poteſt, nemo unius anni memoriam conſequi poſſit. Homines enim populariter annum tantummodo ſolis, id eſt, unius aſtri reditu metiuntur: cùm autem ad idem, unde ſemel profecta ſunt, cuncta aſtra redierint, eandemque totius cœli deſcriptionem longis intervallis retulerint, tùm ille verè vertens annus appellari poteſt: in quo vix dicere audeo, quàm multa ſæcula hominum teneantur. Namque ut olim deficere ſol hominibus, extinguique viſus eſt, cùm Romuli animus hæc ipſa in templa penetravit: ita quandoque eadem parte ſol, eodemque tempore iterum defecerit, tùm ſignis omni-

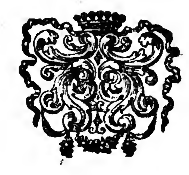
bus ad idem principium stellisque revocatis, expletum annum habeto. Hujus quidem anni nondum vicesimam partem scito esse conversam. Quocirca, si reditum in hunc locum desperaveris, in quo omnia sunt magnis & præstantibus viris: quanti tandem est ista hominum gloria, quæ pertinere vix ad unius anni partem exiguam potest? Igitur altè spectare si voles, atque hanc sedem & æternam domum contueri: neque te sermonibus vulgi dederis: nec in præmiis humanis spem posueris rerum tuarum: suis te oportet illecebris ipsa virtus trahat ad verum decus. Quid de te alii loquantur, ipsi videant: sed loquentur tamen. Sermo autem omnis ille, & angustiis cingitur iis regionum, quas vides; nec unquam de ullo perennis fuit; & obruitur hominum interitu; & oblivione posteritatis extinguitur.

VIII. Quæ cùm dixisset: Ego verò, inquam, ô Africane, si quidem bene meritis de patria quasi limes ad cœli aditum patet, quamquam à pueritia vestigiis ingressus patriis, & tuis, decori vestro non defui: nunc tamen, tanto præmio proposito, enitar multò vigilantiùs. Et ille, Tu verò enitere, & sic habeto, non esse te mortalem, sed corpus hoc. Nec enim tu es, quem forma ista declarat: sed mens cujusque, is est quisque; non ea figura quæ digito demonstrari potest. Deum te igitur scito esse: si quidem Deus est qui viget, qui sentit, qui meminit, qui providet, qui tam regit, & moderatur, & movet id corpus, cui præpositus est, quàm hunc mundum

dum ille princeps Deus : & ut mundum ex quadam parte mortalem ipse Deus æternus, sic fragile corpus animus sempiternus movet. Nam quod semper movetur, æternum est: quod autem motum affert alicui, quodque agitatur aliunde; quando finem habet motûs, vivendi finem habeat necesse est. Solum igitur quod sese movet, quia nunquam deseritur à se, nunquam ne moveri quidem desinit: quin etiam ceteris quæ moventur, hic fons, hoc principium est movendi. Principio autem nulla est origo: nam ex principio oriuntur omnia; ipsum autem nulla ex re: nec enim esset principium, quod gigneretur aliundè. Quod si nunquam oritur, ne occidit quidem unquam. Nam principium extinctum, nec ipsum ab alio renascetur, nec ex se aliud creabit: si quidem necesse est à principio oriri omnia. Ita fit ut motus principium ex eo fit, quod ipsum à se movetur: id autem nec nasci potest, nec mori: vel concidat omne cælum, omnisque natura, & consistat necesse est, nec vim ullam nanciscatur, quæ à primo impulsu moveatur.

IX. Cùm pateat igitur æternum id esse, quod à se ipso moveatur: quis est, qui hanc naturam animis esse tributam neget? Inanimum est enim omne, quod pulsu agitatur externo: quod autem animal est, id motu cietur interiore, & suo: nam hæc est natura propria animi, atque vis. Quæ si est una ex omnibus, quæ sese moveat, neque nata est certè, & æterna est. Hanc tu exerce in optimis rebus: sunt autem optimæ, curæ de

ſalute patriæ: quibus agitatus & exercitatus animus velocius in hanc ſedem & domum ſuam pervolabit: idque ocius faciet, ſi jam tum, cùm erit incluſus in corpore, eminebit foras, & ea quæ extrà erunt contemplans, quàm maximè ſe à corpore abſtrahet. Nam eorum animi, qui ſe corporis voluptatibus dediderunt, earumque ſe quaſi miniſtros præbuerunt, impulſuque libidinum voluptatibus obedientium, deorum & hominum jura violaverunt: corporibus elapſi circum terram ipſam volutantur, nec hunc in locum, niſi multis exagitatis ſeculis revertuntur. Ille diſceſſit: ego ſomno ſolutus ſum.



M. TULLII CICERONIS

TUSCULANARUM DISPUTATIONUM

Liber II. *De tolerando dolore.*

I. NEOPTOLEMUS quidem apud Ennium philosophari sibi ait necesse esse, sed paucis: nam omninò haud placere. Ego autem, Brute, necesse mihi quidem esse arbitror philosophari: nam quid possum, præsertim nihil agens, agere melius? sed non paucis, ut ille. Difficile est enim, in philosophia pauca esse ei nota, cui non sint aut pleraque, aut omnia. Nam nec pauca, nisi è multis, eligi possunt; nec, qui pauca perceperit, non idem reliqua eodem studio persequetur. Sed in vita tamen occupata, atque, ut Neoptolemi tum erat, militari, pauca ipsa multùm sæpe prosunt, & ferunt fructus, si non tantos, quanti ex universa philosophia percipi possunt: tamen eos, quibus aliquà ex parte interdum aut cupiditate, aut ægritudine, aut metu liberemur. Velut ex ea disputatione, quæ mihi nuper habita est in Tusculano, magna videbatur mortis effecta contemptio: quæ non minimùm valet ad animum metu liberandum. Nam qui id, quod vitari non potest, metuit, is vivere animo quieto

nullo modo potest. Sed qui, non modò quia necesse est mori, verùm etiàm quia nihil habet mors, quod sit horrendum, mortem non timet, magnum is sibi præsidium ad beatam vitam comparat. Quamquàm non sumus ignari, multos studiosè contra esse dicturos; quod vitare nullo modo potuimus: nisi nihil omninò scriberemus. Etenim si orationes quas nos multitudinis judicio probari volebamus (popularis est enim illa facultas, & effectus eloquentiæ est audientium approbatio) sed si reperiebantur nonnulli, qui nihil laudarent, nisi quod se imitari posse confiderent, quemque sperandi, sibi, eundem & bene dicendi finem proponerent, & cùm obruerentur copiâ sententiarum, atque verborum, jejunitatem, & famen se malle, quàm ubertatem, & copiam dicerent. Unde erat exortum genus Atticorum, iis ipsis, qui id sequi profitebantur, ignotum; qui jam conticuere, pène ab ipso foro irrisi. Quid futurum putamus, cùm, adjutore populo, quo utebamur anteà, nunc minimè nos uti posse videamus? Est enim philosophia paucis contenta judicibus, multitudinem consultò ipsa fugiens, eique ipsi & suspecta, & invisa: ut vel, si quis universam velit vituperare, secundo id populo facere possit: vel si eam, quam nos maximè sequimur, conetur invadere, magna habere possit auxilia reliquorum philosophorum disciplinis. Nos autem universæ philosophiæ vituperatoribus respondimus in Hortensio.

II. Pro Academia autem quæ dicenda essent

essent, satis accuratè in Academicis quatuor libris explicata arbitramur: sed tamen tantum abest, ut scribi contra nos nolimus, ut etiam maximè optemus: in ipsa enim Græcia philosophia tanto in honore nunquam fuisset, nisi doctissimorum contentionibus, dissensionibusque viguisset. Quamobrem hortor omnes, qui facere id possunt, ut hujus quoque generis laudem jam languenti Græciæ eripiant, & perferant in hanc urbem; sicut reliquas omnes, quæ quidem erant expetendæ, studio atque industria sua majores nostri transtulerunt. Atque oratorum quidem laus ita ducta ab humili, venit ad summum, ut jam, quod natura fert in omnibus ferè rebus, senescat, brevique tempore ad nihilum ventura videatur. Philosophia nascatur Latinis quidem literis ex his temporibus, eamque nos adjuvemus: nosque ipsos redargui, refellique patiamur. Quod ii ferunt animo iniquo, qui certis quibusdam, destinatisque sententiis quasi addicti, & consecrati sunt, eaque necessitate constricti, ut, etiam quæ non probare soleant, ea cogantur constantiæ causa defendere. Nos, qui sequimur probabilia, nec ultra id, quod verisimile occurrerit, progredi possumus, & refellere sine pertinacia, & refelli sine iracundia parati sumus. Quòd si hæc studia traducta erunt ad nostros, ne bibliothecis quidem Græcis egebimus, in quibus multitudo infinita librorum propter eorum est multitudinem, qui scripserunt: eadem enim dicuntur à multis: ex quo libris omnia referserunt.

Quod accidet etiam noſtris, ſi ad hæc ſtudia plures confluxerint. Sed eos, ſi poſſumus, excitemus, qui liberaliter eruditi, adhibitâ etiam diſſerendi elegantiâ, ratione & via philoſophantur.

III. Eſt enim quoddam genus eorum, qui ſe philoſophos appellari volunt, quorum dicuntur eſſe Latini ſanè multi libri: quos non contemno equidem, quippe quos nunquam legerim: ſed quia profitentur ipſi illi, qui eos ſcribunt, ſe neque diſtinctè, neque diſtributè, neque eleganter, neque ornatè ſcribere: lectionem ſine ulla delectatione negligo. Quid enim dicant, quid ſentiant ii, qui ſunt ab ea diſciplina, nemo mediocriter quidem doctus ignorat. Quamobrem, quoniam, quemadmodum dicant, ipſi non laborant: cur legendi ſint, niſi ipſi inter ſe, qui idem ſentiunt, non intelligo. Nam ut Platonem, reliquoſque Socraticos, & deinceps eos, qui ab his profecti ſunt, legunt omnes, etiam qui illa aut non approbant, aut non ſtudioſiſſimè conſectantur: Epicurum autem, & Metrodorum non ferè præter ſuos quiſquam in manus ſumit: ſic hos Latinos ii ſoli legunt, qui illa rectè dici putant. Nobis autem videtur, quidquid literis mandetur, id commendari omnium eruditorum lectioni decere: nec, ſi ipſi minùs conſequi poſſumus, idcirco minùs id ita faciendum eſſe ſentimus. Itaque mihi ſemper Peripateticorum, Academiæque conſuetudo, de omnibus rebus in contrarias partes diſſerendi, non ob eam cauſam ſolùm placuit, quòd aliter non poſſet, quid in

in unaquaque re verisimile esset, inveniri: sed etiam quòd esset ea maxima dicendi exercitatio, qua princeps usus est Aristoteles: deinde eum qui secuti sunt: nostrâ autem memoriâ Philo, quem nos frequenter audivimus, instituit alio tempore rhetorum præcepta tradere, alio philosophorum: ad quam nos consuetudinem à familiaribus nostris adducti in Tusculano, quod datum est temporis nobis, in eo consumpsimus. Itaque cùm ante meridiem dictioni operam dedissemus, sicut pridie feceramus: post meridiem in Academiam descendimus. In qua disputationem habitam non quasi narrantes exponimus, sed eisdem ferè verbis, ut actum, disputatumque est.

IV. Est igitur ambulantibus ad hunc modum sermo illi nobis institutus, & à tali quodam inductus exordio. *A.* Dici non potest, quàm sim hesternâ disputatione tuâ delectatus, vel potiùs adjutus. Etsi enim mihi sum conscius, nunquam me nimis cupidum fuisse vitæ, tamen objiciebatur interdum animo metus quidam, & dolor, cogitanti, fore aliquando finem hujus lucis, & amissionem omnium vitæ commodorum. Hoc genere molestiæ sic, mihi crede, sum liberatus, ut nihil minus curandum putem. *M.* Minimè mirum id quidem, nam efficit hoc philosophia: medetur animis: inanes sollicitudines detrahit: cupiditatibus liberat: pellit timores. Sed hæc ejus vis non idem potest apud omnes: tum valet multùm, cùm est idoneam complexa naturam. FORTES enim non

modò fortuna adjuvat, ut eſt in vetere proverbio, ſed multò magis ratio, quæ quibuſdam quaſi præceptis confirmat vim fortitudinis. Te natura excelſum quendam videlicet, & altum, & humana deſpicientem genuit: itaque facilè in animo forti contra mortem habita inſedit oratio. Sed hæc eadem num cenſes apud eos ipſos valere, niſi admodum paucos, à quibus inventa, diſputata, conſcripta ſunt? Quotus enim quiſque philoſophorum invenitur, qui ſit ita moratus, ita animo, ac vitâ conſtitutus, ut ratio poſtulat? qui diſciplinam ſuam, non oſtentationem ſcientiæ, ſed legem vitæ putet? qui obtemperet ipſe ſibi, & decretis ſuis pareat? Videre licet alios tantâ levitate, & jactatione, iis ut fuerit non didiciſſe melius: alios pecuniæ cupidos, gloriæ nonnullos, multos libidinum ſervos: ut cum eorum vitâ mirabiliter pugnet oratio. Quod quidem mihi videtur eſſe turpiſſimum. Ut enim, ſi grammaticum ſe profeſſus quiſpiam, barbarè loquatur, aut ſi abſurdè canat is, qui ſe haberi velit muſicum, hoc turpior ſit, quòd in eo ipſo peccet, cujus profitetur ſcientiam: ſic philoſophus in ratione vitæ peccans, hoc turpior eſt, quòd in officio, cujus magiſter eſſe vult, labitur, artemque vitæ profeſſus, delinquit in vita.

V. *A.* Nonne verendum igitur, ſi eſt ita, ut dicis, ne philoſophiam falſâ gloriâ exornes? Quod eſt enim majus argumentum, nihil eam prodeſſe, quàm quoſdam perfectos philoſophos turpiter vivere? *M.* Nullum verò

rò id quidem argumentum eſt. Nam ut agri non omnes frugiferi ſunt, qui coluntur, falſumque illud, ac improbè,

Etſi in ſegetem ſunt deteriorem datæ
Fruges, tamen ipſæ ſuapte natura enitent:

ſic animi non omnes culti fructum ferunt. Atque, ut in eodem ſimili verſer, ut ager, quamvis fertilis, ſine cultura fructuoſus eſſe non poteſt: ſic ſine doctrina animus. Ita eſt utraque res ſine altera debilis. Cultura autem animi, philoſophia eſt: hæc extrahit vitia radicitùs, & præparat animos ad ſatus accipiendos, eaque mandat his, &, ut ita dicam, ſerit, quæ adulta fructus uberrimos ferant. Agamus igitur, ut cepimus. Dic, ſi vis, de quo diſputari velis. *A.* Dolorem exiſtimo maximum malorùm omnium. *M.* Etiamne majus, quàm dedecus? *A.* Non audeo id dicere quidem, & me pudet tam citò de ſententia eſſe dejectum. *M.* Magis eſſet pudendum, ſi in ſententia permaneres. Quid enim minus eſt dignum, quàm tibi pejus quidquam videri dedecore, flagitio, turpitudine? Quæ ut effugias, quis eſt non modò non recuſandus, ſed non ultrò appetendus, ſubeundus, excipiendus dolor? *A.* Ita prorſus exiſtimo. Quare ne ſit ſanè ſummum malum dolor: malum eſt certè. *M.* Videſne igitur quantum, breviter admonitus, de doloris terrore dejeceris? *A.* Video planè: ſed plus deſidero. *M.* Experiar equidem: ſed magna res eſt, animoque mihi opus eſt non repugnante. *A.* Habebis id quidem: ut enim heri feci, ſic nunc rationem, quò

ea me cumque ducet, ſequar.

VI. *M.* Primùm igitur de imbecillitate multorum, & de variis diſciplinis philoſophorum loquar. Quorum princeps & auctoritate, & antiquitate Socraticus Ariſtippus non dubitavit ſummum malum dolorem dicere. Deinde ad hanc enervatam, muliebremque ſententiam ſatis docilem ſe Epicurus præbuit. Hunc poſt Rhodius Hieronymus, dolore vacare, ſummum bonum dixit; tantum in dolore duxit mali. Ceteri, præter Zenonem, Ariſtonem, Pyrrhonem, idem ferè, quod modo tu, malum illud quidem, ſed alia pejora. Ergo, id quod natura ipſa, & quædam generoſa virtus ſtatim reſpuit, ne dolorem ſummum malum diceres, oppoſitoque dedecore, ſententia depellerere, in eo magiſtra vitæ philoſophia tot ſæcula permanet. Quod huic officium, quæ laus, quod decus erit tanti, quod adipiſci cum dolore corporis velit, qui dolorem ſummum malum ſibi eſſe perſuaſerit? Quam porrò quis ignominiam, quam turpitudinem non pertulerit, ut effugiat dolorem, ſi id ſummum malum eſſe decreverit? Quis autem non miſer non modò tunc, cùm premetur ſummis doloribus, ſi in his eſt ſummum malum, ſed etiam eùm ſciet id ſibi poſſe evenire? Et quis eſt cui non poſſit? Ita fit, ut omnino nemo eſſe poſſit beatus. Metrodorus quidem eum perfectè putat beatum, cui corpus bene conſtitutum ſit, & exploratum ita ſemper fore: quis autem eſt iſte, cui id exploratum poſſit eſſe?

VII.

VII. Epicurus verò ea dicit, ut mihi quidem risus captare videatur. Affirmat enim quodam loco, si uratur sapiens, si crucietur: exspectas fortasse dum dicat, Patietur, perferet, non succumbet. Magna mehercule laus, & eo ipso, per quem juravi, Hercule digna: sed Epicuro homini aspero, & duro non est hoc satis: in Phalaridis tauro si erit, dicet, Quam suave est hoc! quàm hoc non curo! Suave etiam? an parum est, si non amarum? At id quidem illi ipsi, qui dolorem malum esse negant, non solent dicere, cuiquam suave esse cruciari: asperum, difficile, odiosum, contra naturam dicunt, nec tamen malum. Hic, qui solum hoc malum dicit, & malorum omnium extremum, sapientem censet id suave dicturum. Ego à te non postulo, ut dolorem eisdem verbis afficias, quibus Epicurus voluptatem, homo, ut scis, voluptarius. Ille dixerit sanè idem in Phalaridis tauro, quod, si esset in lectulo. Ego tantam vim non tribuo sapientiæ contra dolorem. Sit fortis in perferendo, officio satis est: ut lætetur etiam, non postulo. Tristis enim res est sine dubio, aspera, amara, inimica naturæ, ad patiendum, tolerandumque difficilis. Adspice Philoctetam: cui concedendum est gementi: ipsum enim Herculem viderat in Oeta magnitudine dolorum ejulantem. Nihil igitur hunc virum sagittæ, quas ab Hercule acceperat, tum consolabantur: cùm

E viperino morsu venæ viscerum,
Veneno imbutæ tetros cruciatus cient;

itaque exclamat auxilium expetens, mori cupiens.

Heu quis salsis fluctibus mandet
Me ex sublimi vertice saxi?
Jamjam absumor: conficit animam
Vis vulneris, ulceris æstus.

Difficile dictu videtur, eum non in malo esse, & magno quidem, qui ita clamare cogitur.

VIII. Sed videamus Herculem ipsum, qui tum dolore frangebatur, cùm immortalitatem ipsa morte quærebat. Quas hic voces apud Sophoclem in Trachiniis edit? cui cùm Deianira sanguine centauri tinctam tunicam induisset, inhæsissetque ea visceribus, ait ille,

O multa dictu gravia, perpessu aspera,
Quæ corpore exanclato, atque animo pertuli.
Nec mihi Junonis terror implacabilis,
Nec tantum invexit tristis Eurystheus mali,
Quantum una vecors Oenei partu edita.
Hæc me irretivit veste furiali inscium,
Quæ lateri inhærens morsu lacerat viscera,
Urgensque graviter pulmonum haurit spiritus:
Jam decolorem sanguinem omnem exsorbuit.
Sic corpus clade horribili absumtum extabuit:
Ipse illigatus peste interimor textili.
Hos non hostilis dextra, non terra edita
Moles gigantum, non biformato impetu
Centaurus ictus corpori inflixit meo,
Non Graia vis, non barbara ulla immanitas,
Non sæva terris gens relegata ultimis,
Quas peragrans, undique omnem hinc feritatem expuli:

Sed

Sed fœminea vir, fœminea interimor manu.
O nate, verè hoc nomen usurpa patri.
Nec me occidentem matris superet caritas.
Huc arripe ad me manibus abstractam piis.
Jam cernam, mène, an illam potiorem putes.
Perge, aude, nate, illacryma patris pestibus:
Miserere, gentes nostras flebunt miserias.
Heu virginalem me ore ploratum edere;
Quem vidit nemo ulli ingemiscentem malo?
Sic fœminata virtus afflicta occidit.
IX, *Accede, nate, assiste, miserandum adspice*
Eviscceratum corpus lacerati patris.
Videte cuncti, tuque cælestum sator,
Jace, obsecro, in me vim coruscam fulminis.
Nunc, nunc dolorum anxiferi torquent vertices:
Nunc serpit ardor. O antè victrices manus,
O pectora, ô terga, ô lacertorum tori,
Vestróne pressu quondam Nemeæus leo
Frendens efflavit graviter extremum halitum?
Hæc dextra Lernam tetram, mactata exectra,
Placavit: hæc bicorporem afflixit manum:
Erymanthiam hæc vastificam abjecit belluam:
Hæc à Tartarea tenebrica abstractum plaga
Tricipitem eduxit Hydra generatum canem:
Hæc interemit tortu multiplicabili
Draconem, auriferam obtutu observantem arborem.
Multa alia victrix nostra lustravit manus,
Nec quisquam è nostris spolia cepit laudibus.

Possumúsne nos contemnere dolorem, cùm ipsum Herculem tam intoleranter dolere videamus? X. Ve-

aut quid ejus nomine gloriosi sumus? Pungit dolor. Vel fodiat sanè. Si nudus es, da jugulum. Sin tectus Vulcaniis armis, id est, fortitudine; resiste. Hæc enim te, nisi ita facies, custos dignitatis, relinquet, & deseret. Cretum quidem leges, quas sive Jupiter, sive Minos sanxit, de Jovis quidem sententia, ut poëtæ ferunt: itemque Lycurgi, laboribus erudiunt juventutem, venando, currendo, esuriendo, sitiendo, algendo, æstuando. Spartæ verò pueri ad aram sic verberibus accipiuntur, ut multus è visceribus sanguis exeat; nonnunquam etiam, ut, cùm ibi essem, audiebam, ad necem: quorum non modò nemo exclamavit unquam, sed ne ingemuit quidem. Quid ergo? hoc pueri possunt, viri non poterunt? & mos valet, ratio non valebit?

XV. Interest aliquid inter laborem, & dolorem. Sunt finitima omnino, sed tamen differunt aliquid. Labor, est functio quædam vel animi, vel corporis gravioris operis, & muneris: dolor autem, motus asper in corpore, à sensibus alienus. Hæc duo Græci illi, quorum copiosior est lingua, quàm nostra, uno nomine appellant πόνον; itaque industrios homines, illi studiosos, vel potiùs amantes doloris appellant: nos commodiùs laboriosos. Aliud est enim laborare, aliud dolere. O verborum inops interdum, quibus abundare te semper putas, Græcia! Aliud, inquam, est dolere, aliud laborare. Cùm varices secabantur C. Mario, dolebat: cùm æstu magno ducebat agmen, laborabat. Est

inter

inter hæc tamen quædam similitudo : consuetudo enim laborum, perpessionem dolorum efficit faciliorem. Itaque illi, qui Græciæ formam rerum publicarum dederunt, corpora juvenum firmari labore voluerunt. Quod Spartiatæ etiam in fœminas transtulerunt : quæ ceteris in urbibus mollissimo cultu, parietum umbris occuluntur. Illi autem voluerunt,

Nihil horum simile esse apud Lacænas virgines,
Quibus magi' palæstra, Eurotas, sol, pulvis, labor,
Militia in studio est, quàm fertilitas barbara.

Ergo his laboriosis exercitationibus & dolor intercurrit nonunquam. Impelluntur, feriuntur, abjiciuntur, cadunt: & ipse labor quasi callum quoddam obducit dolori.

XVI. Militiam verò (nostram dico, non Spartiatarum, quorum procedit mora ad tibiam, nec adhibetur ulla sine anapæstis pedibus hortatio) nostri exercitus primùm unde nomen habeant, vides : deinde qui labor, quantus agminis : ferre plus dimidiati mensis cibaria : ferre, si quid ad usum velint : ferre vallum. Nam scutum, gladium, galeam, in onere nostri milites non plus numerant, quàm humeros, lacertos, manus: arma enim membra militis esse dicunt. Quæ quidem ita geruntur aptè, ut, si usus foret, abjectis oneribus, expeditis armis, ut membris pugnare possint. Quid exercitatio legionum? Quid ille cursus, concursus, clamor, quanti laboris

ris eſt? Ex hoc ille animus in præliis paratus ad vulnera. Adduc pari animo inexercitatum militem: mulier videbitur. Cur? tantum intereſt inter novum, & veterem exercitum, quantum experti ſumus. Ætas tironum plerumque melior: ſed ferre laborem, contemnere vulnus, conſuetudo docet. Quin etiam videmus ex acie afferri ſæpe ſaucios, & quidem rudem illum, & inexercitatum, quamvis levi ictu, ploratus turpiſſimos edere. At verò ille exercitatus, & vetus, ob eamque rem fortior, medicum modò requirens à quo obligetur,

O Patrocle, (inquit) *ad vos adveniens auxilium, & veſtras manus peto,*
Priuſquam oppeto malam peſtem, mandatam hoſtili manu:
Neque ſanguis ullo potis eſt pacto profluens conſiſtere,
Si qua ſapientiâ magis veſtrâ devitari mors poteſt.
Namque Æſculapii liberorum ſaucii opplent porticus:
Non poteſt accedi.

XVII. Certè Eurypylus hic quidem eſt: hominem exercitatum ubi tantum luctus continuatur? Vide quàm non flebiliter reſpondeat: rationem etiam afferat, cur æquo animo ſibi ferendum ſit.

qui alteri exitium parat,
Eum ſcire oportet ſibi paratam peſtem, ut participet parem.

Abducet Patrocles, credo, ut collocet in cubili, ut vulnus obliget, ſi quidem homo eſſet.

esset. Sed nihil vidi minùs : quærit enim, quid actum sit.

Eloquere : res Argivûm prælio ut se sustinet.
Non potest effari tantum dictis, quantum factis suppetit laboris.

Quiesce igitur, & vulnus alliga.
Etiam si Eurypylus posset, non posset Æsopus.

Ubi fortuna Hectoris
Nostram acrem aciem inclinatam :
& cetera explicat in dolore. Sic est enim intemperans militaris in forti viro gloria. Ergo hæc veteranus miles facere poterit: doctus vir, sapiensque non poterit? Ille verò meliùs, ac non paulo quidem: sed de consuetudine adhuc exercitationis loquor: nondum de ratione & sapientia. Aniculæ sæpe inediam biduum aut triduum ferunt: subduc cibum unum diem athletæ: Jovem Olympium, eum ipsum, cui se exercebit, implorabit: ferre non posse clamabit. Consuetudinis magna vis est. Pernoctant venatores in nive: in montibus uri se patiuntur. Inde pugiles cestibus contusi, ne ingemiscunt quidem. Sed quid hos, quibus Olympiorum victoria, consulatus ille antiquus videtur? gladiatores, aut perditi homines, aut barbari, quas plagas perferunt? quo modo illi, qui bene instituti sunt, accipere plagam malunt, quàm turpiter vitare? quàm sæpe apparet nihil eos malle, quàm vel domino satisfacere, vel populo? mittunt etiam vulneribus confecti ad dominos, qui quærant, quid velint: si satis his factum sit, se velle decumbere. Quis medio-

mediocris gladiator ingemuit? Quis vultum mutavit unquam? Quis non modò ſtetit, verùm etam decubuit turpiter? Quis cùm decubuiſſet, ferrum recipere juſſus, collum contraxit? Tantum exercitatio, meditatio, conſuetudo valet. Ergo hoc poterit,

Samnis, ſpurcus homo, vita illa dignu', locoque:

vir natus ad gloriam, ullam partem animi tam mollem habebit, quam non meditatione, & ratione corroboret? Crudele gladiatorum ſpectaculum, & inhumanum nonnullis videri ſolet: & haud ſcio an ita ſit, ut nunc ſit. Cùm verò ſontes ferro depugnabant, auribus fortaſſe multæ, oculis quidem nulla poterat eſſe fortior contra dolorem, & mortem diſciplina.

XVIII. De exercitatione, & conſuetudine, & commentatione dixi. Ageſis, nunc de ratione videamus; niſi quid vis ad hæc. *A.* Egone ut te interpellem? ne hoc quidem vellem: ita me ad credendum tua ducit oratio. *M.* Sitne igitur malum dolere, necne, Stoici viderint, qui contortulis quibuſdam ac minutis concluſiunculis, nec ad ſenſus permanantibus, effici volunt, non eſſe malum, dolorem. Ego illud, quidquid ſit, tantum eſſe, quantum videatur, non puto: falſaque ejus viſione, & ſpecie moveri homines dico vehementiùs, doloremque ejus omnem eſſe tolerabilem. Unde igitur ordiar? an eadem breviter attingam, quæ modò dixi, quo faciliùs oratio progredi poſſit longiùs? Inter omnes igitur hoc conſtat, nec doctos homi-

nes solùm, sed etiam indoctos, virorum esse fortium, & magnanimorum, & patientium, & humana vincentium, toleranter dolorem pati. Nec verò quisquam fuit, qui eum, qui ita pateretur, non laudandum putaret. Quod ergo & postulatur à fortibus, & laudatur, cùm sit, id aut extimescere veniens, aut non ferre præsens, nonne turpe est? Atqui vide, ne, cùm omnes rectæ animi affectiones, virtutes appellentur, non sit hoc proprium nomen omnium: sed ab eâ unâ, quæ ceteris excellat, omnes nominatæ sint. Appellata est enim à viro virtus: viri autem propria maxima est fortitudo. Cujus munera duo maxima sunt, mortis dolorisque contemptio. Utendum est igitur his, si virtutis compotes, vel potiùs si viri volumus esse, quoniam à viris virtus nomen est mutuata.

XIX. Quæres fortassè, quo modo: & rectè. Talem enim medicinam Philosophia profitetur. Veniet Epicurus, homo minimè malus, vel potiùs vir optimus: tantùm monet, quantùm intelligit: Neglige, inquit, dolorem. Quis hoc dicit? Idem, qui dolorem summum malum. Vix satis constanter. Audiamus. Si summus dolor est, inquit, necesse est brevem esse. Iterandum eadem ista mihi. Non enim satis intelligo, quid summum dicas esse, quid breve. Summum, quo nihil sit superius: breve, quo nihil brevius. Contemno magnitudinem doloris, à quâ me brevitas temporis vindicabit antè pænè quàm venerit. Sed si est tantus dolor, quantus

tus Philoctetæ, benè planè magnus mihi quidem videtur: sed tamen non summus: nihil enim dolet, nisi pes. Possunt oculi: potest caput, latera, pulmones: possunt omnia. Longè igitur abest à summo dolore. Ergo, inquit, dolor diuturnus habet lætitiæ plus, quàm molestiæ. Nunc ego non possum, tantum hominem nihil sapere dicere; sed nos ab eo derideri puto. Ego summum dolorem (summum autem dico, etiam si decem atomis est major alius) non continuò dico esse brevem: multosque possum bonos viros nominare, qui complures annos doloribus podagræ crucientur maximis. Sed homo cautus nunquam terminat nec magnitudinis, nec diuturnitatis modum, ut sciam, quid summum dicat in dolore, quid breve in tempore. Omittamus hunc igitur, nihil prorsus dicentem: cogamusque confiteri, non esse ab eo doloris remedia quærenda, qui dolorem, malorum omnium maximum dixerit. Quamvis idem forticulum se in torminibus, & in stranguriâ suâ præbeat. Aliundè igitur est quærenda medicina, & maximè quidem, si, quid maximè consentaneum sit, quærimus, ab iis, quibus, quod honestum sit, summum bonum, quod turpe, summum videtur malum. His tu præsentibus gemere, & te jactare non audebis profectò. Loquetur enim eorum voce virtus ipsa tecum.

XX. Tune, cùm pueros Lacedæmone, adolescentes Olympiæ, barbaros in arenâ videris excipientes gravissimas plagas, &

ferentes silentio, si te fortè dolor aliquis pervellerit, exclamabis, ut mulier: non constanter & sedatè feres? Ferri non potest, natura non patitur. Audio: pueri ferunt, gloriâ ducti: ferunt pudore alii, multi metu: & tamem veremur, ut hoc, quod à tam multis, & quod tot locis perferatur, natura non patiatur? Illa verò non modò patitur, verùm etiam postulat. Nihil enim habet præstantius, nihil, quod magis expetat, quàm honestatem, quàm laudem, quàm dignitatem, quàm decus. Hisce ego pluribus nominibus unam rem declarari volo, sed utor, ut quammaximè significem, pluribus. Volo autem dicere, illud homini longè optimum esse, quod ipsum sit optandum per se, à virtute profectum, vel in ipsâ virtute situm: suâ sponte laudabile: quod quidem citiùs dixerim solum, quàm summum bonum. Atque, ut hæc de honesto, sic de turpi contraria. Nihil tam tetrum, nihil tam aspernandum, nihil homine indignius. Quod si tibi persuasum est: principio enim dixisti, plus in dedecore mali tibi videri, quàm in dolore: reliquum est, ut tutè tibi imperes. Quanquam hoc nescio quo modo dicatur, quasi duo simus, ut alter imperet, alter pareat: non inscitè tamen dicitur.

XXI. Est enim animus in partes distributus duas: quarum altera, rationis est particeps, altera expers. Cùm igitur præcipitur, ut nobismetipsis imperemus, hoc præcipitur, ut ratio coërceat temeritatem. Est in animis omnium ferè natura molle quiddam, demis-

demissum, humile, enervatum quodammodo, & languidum. Si nihil esset aliud: nihil esset homine deformius. Sed præsto est domina omnium, & regina ratio, quæ connixa per se, & progressa longiùs, fit perfecta virtus. Hæc ut imperet illi parti animi, quæ obedire debet, id videndum est viro. Quonam modo? inquies. Velut dominus servo, velut imperator militi, velut parens filio. Si turpissimè se illa pars animi geret, quam dixi esse mollem, si se lamentis muliebriter lacrymisque dedet, vinciatur, & constringatur amicorum, propinquorumque custodiis. Sæpè enim videmus, fractos pudore, qui ratione nullà vincerentur. Ergo hos quidem, ut famulos, vinclis propè, ac custodià arceamus. Qui autem erunt firmiores, nec tamen robustissimi, hos admonitu oportebit, ut bonos milites, revocatos dignitatem tueri. Non nimis in Niptris ille sapientissimus Græciæ saucius lamentatur: vel modicè potiùs.

Pedetentim (inquit) *ite, & sedato nisu,*
Ne succussu arripiat major dolor.

Pacuvius hoc meliùs, quàm Sophocles: apud illum enim perquàm flebiliter Ulysses lamentatur in vulnere. Tamen huic leviter gementi, illi ipsi, qui ferunt saucium, personæ gravitatem intuentes, non dubitarunt dicere:

Tu quoque, Ulysses,
Quamquam graviter cernimus ictum,
Nimis panè animo es molli, qui consueris
In armis ævum agere.

Intelligit poëta prudens, ferendi doloris

consuetudinem, esse non contemnendam magistram. Atque ille non immoderatè magno in dolore,

Retinete, tenete, opprimite,
Ulcus nudate. Heu miserum me! excrucior.

Incipit labi: deinde illicò desinit,

Operite, abscedite, jamjam mittite.
Nam attrectatu, & quassu sævum amplificatis dolorem.

Videsne, ut obmutuerit non sedatus corporis, sed castigatus animi dolor? Itaque in extremis Niptris alios quoque objurgat, idque moriens,

Conqueri fortunam adversam, non lamentari decet.
Id viri est officium: fletus muliebri ingenio additus.

Hujus animi pars illa mollior rationi sic paruit, ut severo imperatori miles prudens.

XXII. In quo viro erit perfecta sapientia (quem adhuc nos quidem videmus neminem: sed Philosophorum sententiis, qualis futurus sit, si modò aliquandò fuerit, exponitur) is igitur, si ea ratio, quæ erit in eo perfecta, atque absoluta, sic illi parti imperabit inferiori, ut justus parens probis filiis: nutu, quod volet, conficiet, nullo labore, nullâ molestiâ: eriget ipse se, suscitabit, instruet, armabit, ut, tanquam hosti, sic obsistat dolori. Quæ sunt ista arma? contentio, confirmatio, sermoque intimus, cùm ipse secum, Cave turpe quidquam, languidum, non virile. Obversentur species ho-

honestæ animo: Zeno proponatur Eleates, qui perpessus est omnia potiùs, quàm conscios delendæ tyrannidis indicaret. De Anaxarcho Democritio cogitetur, qui cùm Cypri in manus Nicocreontis regis incidisset, nullum genus supplicii deprecatus est, neque recusavit. Calanus Indus, indoctus, ac barbarus, in radicibus Caucasi natus, suâ voluntate vivus combustus est. Nos, si pes condoluit, si dens, sed fac totum dolere corpus, ferre non possumus. Opinio est enim quædam effœminata; ac levis, nec in dolore magis, quàm eâdem in voluptate: quâ cùm liquescimus, fluimusque mollitiâ, apis aculeum sine clamore non ferre possumus. At verò C. Marius, rusticanus vir, sed planè vir, cùm secaretur, ut supra dixi, principio vetuit se alligari: nec quisquam ante Marium solutus dicitur esse sectus. Cur ergò postea alii? valuit auctoritas. Videsne igitur opinionis esse; non naturæ malum? Et tamen fuisse acrem morsum doloris, idem Marius ostendit: crus enim alterum non præbuit. Ita & tulit dolorem, ut vir: &, ut homo, majorem ferre sine causâ necessariâ noluit. Totum igitur in eo est, ut tibi imperes. Ostendi autem, quod esset imperandi genus. Atque hæc cogitatio, quid patientiâ, quid fortitudine, quid magnitudine animi dignissimum sit, non solùm animum comprimit, sed ipsum etiam dolorem nescio quo pacto mitiorem facit.

XXIII. Ut enim fit in prælio, ut ignavus miles, ac timidus, simul ac viderit hostem,

abjecto scuto fugiat, quantùm possit, ob eamque causam pereat nonnunquam, etiam integro corpore, cùm ei, qui steterit, nihil tale evenerit: sic, qui doloris speciem ferre non possunt, abjiciunt se, atque ita afflicti, & exanimati jacent: qui autem restiterunt, discedunt sæpissime superiores. Sunt enim quædam animi similitudines cum corpore: ut onera contentis corporibus faciliùs feruntur, remissis opprimunt: simillimè animus intentione suâ depellit pressum omnem ponderum: remissione autem sic urgetur, ut se nequeat extollere. Et, si verum quærimus, in omnibus officiis persequendis animi est adhibenda contentio: ea est sola officii tanquam custodia. Sed hoc quidem in dolore maximè est providendum, ne quid abjectè, ne quid timidè, ne quid ignavè, ne quid serviliter, muliebriterve faciamus: in primisque refutetur, ac rejiciatur Philoctetæus ille clamor. Ingemiscere nonnunquam viro concessum est, idque raro: ejulatus ne mulieri quidem. Et hic nimirum est fletus, quem duodecim tabulæ in funeribus adhiberi vetuerunt. Nec verò unquam ne ingemiscit quidem vir fortis, ac sapiens, nisi fortè ut se intendat ad firmitatem, ut in stadio cursores exclamant quam maximè possunt. Faciunt idem, cùm exercentur athletæ. Pugiles verò, etiam cùm feriunt adversarium, in jactandis cestibus ingemiscunt: non quòd doleant, animove succumbant, sed quia in profundendâ voce omne corpus intenditur, venitque plaga vehementior.

XXIV.

XXIV. Quid? qui volunt exclamare majus, num satis habent latera, fauces, linguam intendere, è quibus elici vocem, & fundi videmus? toto corpore, atque omnibus ungulis, ut dicitur, contentioni vocis asserviunt. Genu mehercule M. Antonium vidi, cùm contentè pro se ipse lege Varia diceret, terram tangere. Ut enim balistæ lapidum, & reliqua tormenta telorum, eò graviores emissiones habent, quò sunt contenta, atque adducta vehementiùs: sic vox, sic cursus, sic plaga, hòc gravior, quò est missa contentiùs. Cujus contentionis cùm tanta vis sit, si gemitus in dolore ad confirmandum animum valebit, utemur. Sin erit ille gemitus lamentabilis, si imbecillus, si abjectus, si flebilis: ei qui se dederit, vix eum virum dixerim. Qui quidem gemitus si levationis aliquid afferret, tamen videremus quid esset fortis & animosi viri. Cùm verò nihil imminuat doloris, cur frustrà turpes esse volumus? Quid est enim fletu muliebri viro turpius? Atque hoc præceptum, quod de dolore datur, patet latiùs. Omnibus enim rebus, non solùm dolori, simili contentione animi resistendum est. Ira exardescit, libido concitatur: in eandem arcem confugiendum est: eadem sunt arma sumenda. Sed quoniam de dolore loquimur, illa omittamus. Ad ferendum igitur dolorem placidè & sedatè, plurimum proficit toto pectore, ut dicitur, cogitare, quàm id honestum sit. Sumus enim naturâ, ut antè dixi (dicendum est enim sæpiùs) studiosissimi, appetentissimique

que honeſtatis: cujus ſi quaſi lumen aliquod adſpexerimus, nihil eſt, quod, ut eo potiamur, non parati ſimus & ferre, & perpeti. Ex hoc curſu, atque impetu animorum ad veram laudem, atque honeſtatem, illa pericula adeuntur in prælïis. Non ſentiunt viri fortes in acie vulnera, vel ſentiunt, ſed mori malunt, quàm tantillùm modò de dignitatis gradu dimoveri. Fulgentes gladios hoſtium videbant Decii, cùm in aciem eorum irruebant. His levabat omnem vulnerum metum nobilitas mortis, & gloria. Nam tum ingemuiſſe Epaminondam putas, cùm unà cum ſanguine vitam effluere ſentiret? imperantem enim patriam Lacedæmoniis relinquebat, quam acceperat ſervientem. Hæc ſunt ſolatia, hæc fomenta ſummorum dolorum.

XXV. Dices, quid in pace? quid domi? quid in lectulo? Ad philoſophos me revocas, qui in aciem non ſæpe prodeunt. E quibus homo ſanè levis Heracléotes Dionyſius, cùm à Zenone fortis eſſe didiciſſet, à dolore deductus eſt. Nam cùm ex renibus laboraret, ipſo in ejulatu clamitabat, falſa eſſe illa, quæ anteà de dolore ipſe ſenſiſſet. Quem cùm Cleanthes condiſcipulus rogaret, quænam ratio eum de ſententià deduxiſſet, reſpondit. Quia, cùm tantum operæ philoſophiæ dediſſem, dolorem tamen ferre non poſſem: ſatis eſſet argumenti, malum eſſe dolorem. Plurimos autem annos in philoſophià conſumpſi, nec ferre poſſum: malum eſt igitur dolor. Tum Cleanthem, cùm pede terram

per-

percussisset, versum ex Epigonis ferunt dixisse:

Audisne hac, Amphiaraë, sub terram abdite?

Zenonem significabat: à quo illum degenerare dolebat. At non noster Posidonius: quem & sæpe ipse vidi, & id dicam, quod solebat narrare Pompeius: se, cùm Rhodum venisset decedens ex Syrià, audire voluisse Posidonium; sed cùm audivisset eum graviter esse ægrum, quòd vehementer ejus artus laborarent, voluisse tamen nobilissimum Philosophum visere: quem ut vidisset, & salutavisset, honorificisque verbis prosecutus esset, molestèque se dixisset ferre, quòd eum non posset audire; at ille, Tu verò, inquit, potes: nec committam, ut dolor corporis efficiat, ut frustrà tantus vir ad me venerit. Itaque narrabat, eum graviter, & copiosè de hoc ipso, nihil esse bonum, nisi quod honestum esset, cubantem disputasse: cùmque quasi faces ei doloris admoverentur, sæpe dixisse, Nihil agis dolor: quamvis sis molestus, nunquam te esse confitebor malum. Omninòque omnes clari, & nobilitati labores contemnendo fiunt etiam tolerabiles.

XXVI. Videmusne, apud quos eorum ludorum, qui Gymnici nominantur, magnus honos sit, nullum ab iis, qui in id certamen descendant, devitari dolorem? apud quos autem venandi, & equitandi laus viget, qui hanc petessunt, nullum fugiunt dolorem. Quid de nostris ambitionibus, quid de cupiditate honorum loquar? quæ flamma est,

per

per quam non cucurerint ii, qui hæc olim punctis singulis colligebant? Itaque semper Africanus Socraticum Xenophontem in manibus habebat, cujus in primis laudabat illud, quod diceret, eosdem labores non esse æquè graves imperatori, & militi, quòd ipse honos laborem leviorem faceret imperatorium. Sed tamen hoc evenit, ut in vulgus insipientium opinio valeat honestatis, cùm ipsam videre non possint. Itaque famâ & multitudinis judicio moventur, ut id honestum putent, quod à plerisque laudetur. Te autem, si in oculis sis multitudinis, tamen ejus judicio stare nolim, nec, quod illa putet, idem te putare pulcherrimum: tuo tibi judicio est utendum. Tibi si recta probandi placebis, tum non modò tutè viceris, quod paulò antè præcipiebam, sed omnes, & omnia. Hoc igitur tibi propone: amplitudinem, & quasi quandam exaggerationem quàm altissimam animi, quæ maximè eminet contemnendis, & despiciendis doloribus, unam esse omnium rem pulcherrimam, eòque pulchriorem, si vacet populo, neque plausum captans, se tantùm ipsa delectet. Quinetiam mihi quidem laudabiliora videntur omnia, quæ sine venditatione, & sine populo teste fiunt: non quò fugiendus sit (omnia enim benefacta in luce se collocari volunt) sed tamen nullum theatrum virtuti conscientiâ majus est.

XXVII. Atque in primis meditemur illud, ut hæc patientia dolorum, quam sæpe jam animi intentione dixi esse firmandam, in omni genere se æquabilem præbeat. Sæpe enim

enim multi, qui aut propter victoriæ cupiditatem, aut propter gloriæ, aut etiam, ut jus suum, & libertatem tenerent, vulnera exceperunt fortiter, & tulerunt, iidem omissâ contentione dolorem morbi ferre non possunt. Neque enim illum, quem facilè tulerant, ratione aut sapientiâ tulerant, sed studio potiùs, & gloriâ. Itaque barbari quidam, & immanes, ferro decertare acerrimè possunt: ægrotare viriliter non queunt. Græci autem homines non satis animosi, prudentes, ut est captus hominum, satis, hostem adspicere non possunt, sed iidem morbos toleranter atque humanè ferunt. At Cimbri, & Celtiberi in prælio exsultant, lamentantur in morbo: nihil enim potest esse æquabile, quod non a certâ ratione proficiscatur. Sed cùm videas, eos, qui aut studio aut opinione ducantur, in eo persequendo, atque adipiscendo, dolore non frangi: debes existimare aut non esse malum, dolorem; aut etiamsi, quidquid asperum, alienumque à naturâ sit, id appellari placeat malum, tantulum tamen esse, ut à virtute ita obruatur, ut nusquam appareat. Quæ meditare, quæso, dies, & noctes. Latiùs enim manabit hæc ratio, & aliquantò majorem locum, quàm de uno dolore, occupabit. Nam si omnia fugiendæ turpitudinis, adipiscendæque honestatis causâ faciemus, non modò stimulos doloris, sed etiam fulmina fortunæ contemnamus licebit, præsertim cùm paratum sit illud ex hesternâ disputatione perfugium. Ut enim, si cui naviganti, quem prædones

dones insequantur, Deus quis dixerit, Ejice te de navi: præsto est qui excipiat: vel delphinus, ut Arionem Methymnæum, vel equi Pelopis illi Neptunii, qui per undas currus suspensos rapuisse dicuntur, excipient te, &, quò velis, perferent: omnem omittat timorem: sic urgentibus asperis & odiosis doloribus, si tanti non sint, ut ferendi sint, quò sit confugiendum, vides Hæc ferè hoc tempore putavi esse dicenda. Sed tu fortasse in sententiâ permanes. *A.* Minimè verò: meque biduo duarum rerum, quas maximè timebam, spero liberatum metu. *M.* Cras ergo ad clepsydram. Sic enim duximus: & tibi hoc video non posse deberi. *A.* Ita prorsus: & illud quidem ante meridiem, hoc eodem tempore. *M.* Sic faciemus, tuisque optimis studiis obsequemur.

Fin du Tome I.

